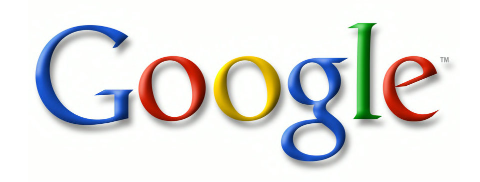
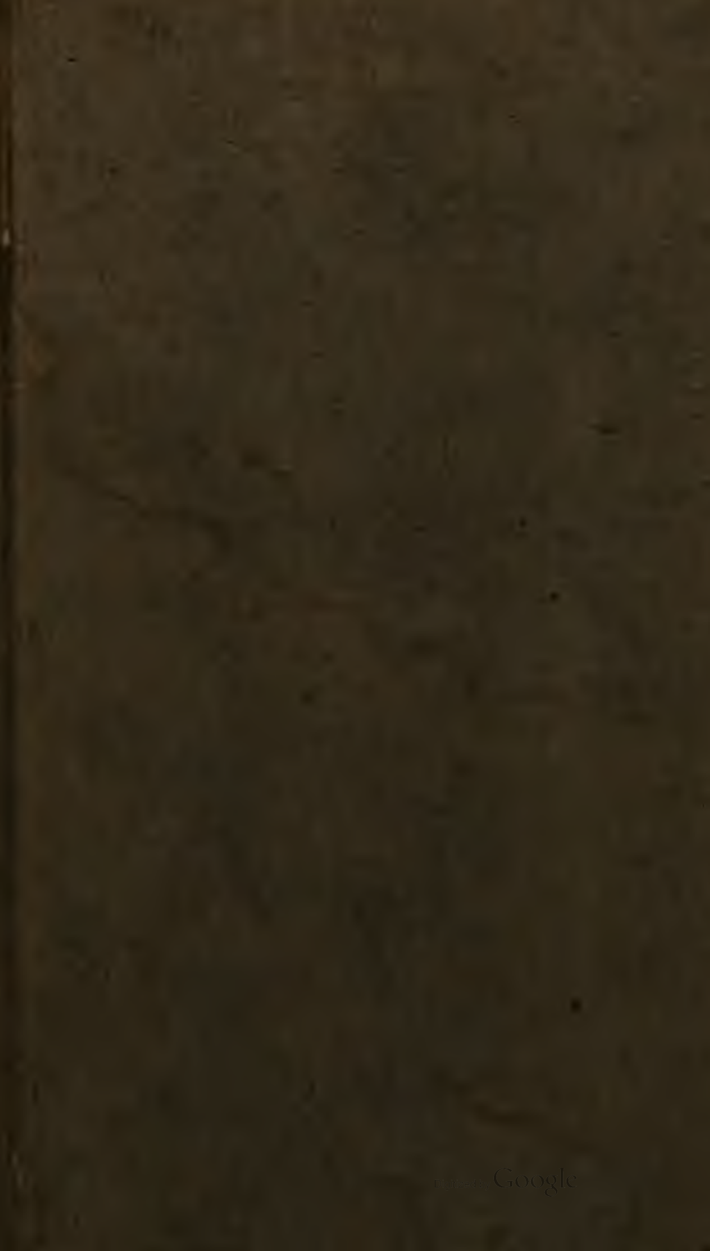




p. 165 : filigranes

L'officier suisse au service de la France (le traducteur) est Johann Rudolf Frey, de Bâle ; c'est lui qui a trouvé le titre de Socrate Rustique.

Frank Olivier

Oct. 1940

p. 53
p. 387 65.

LE SOCRATE RUSTIQUE,

OU

DESCRIPTION DE LA CONDUITE ECONOMIQUE ET MORALE D'UN PAYSAN PHILOSOPHE.

Traduit de l'Allemand de M. HIRZEL, premier Médecin de la République de ZURICH,

par un Officier Suisse au Service de France:

Et dédié

à

L'AMI DES HOMMES.



Seconde Edition, corrigée & augmentée.

ZURICH

chez HEIDEGGUER & COMPAGNIE. 1764.

Majores noſtri virum bonum cum laudabant, ita laudabant, bonum agricolam bonumque colonum. Ampliſſime laudari exiſtimabatur, qui ita laudabatur.

Cato.

A
MONSIEUR LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Monſieur

EN mettant votre nom à la tête de la traduction d'un ouvrage entrepris pour l'utilité publique, j'ai cru vous rendre un hommage qui ne vous feroit pas déſagréable ; & vous donner, au nom de tous mes compatriotes, une preuve

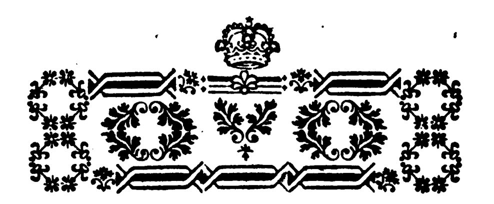
de la haute eſtime que la Suiſſe déféré à vos vertus, à vos talens, à vos lumieres & ſur-tout à votre zele pour le bien de l'humanité. Enchanté de pouvoir ſervir d'organe à ma nation, en vous exprimant des ſentimens dont perſonne n'eſt plus pénétré que moi, je ſuis avec reſpect,

Monſieur

Basle ce 15. Mars 1762.

Votre très-humble & très-obeiſſant
Serviteur

LE TRADUCTEUR.



PREFACE DU TRADUCTEUR.

UN *Critique fort à la mode* (*) *osoit dire à sa nation il n'y a pas plus de trente ans;* Dès que les Lettres sur les Anglois & les François (**) parurent, je les lus avec une attention curieuse, & je fus bien aise de voir un Suisse penser. Il faut avouer que nous avons au sujet de quelques nations des préjugés bien ridicules. Je commence

(*) L'A. Des Fontaines.

(**) De M. de Muralt, Gentilhomme Bernois.

donc à me figurer aiſément des Philoſo-phes ſur la cime des Alpes, comme je commence à me figurer depuis quelque tems des Poëtes d'Aſtracan & de Norwege - - - - - -. Ce Suiſſe à tête penſante n'eſt pas s'il vous plaît un François déguiſé - - - - - -. *Sans vouloir remuer les cendres des morts, ni imiter cet Allemand qui pour ſe venger de ce que le P. Bouhours avoit ſottement mis en doute qu'un Allemand put avoir de l'eſprit, mit à ſon tour en queſtion, ſi un Jéſuite pouvoit avoir de la probité; je ne puis m'empêcher de reconnoître dans les fades plaiſanteries que je viens de citer, ou beaucoup d'ignorance ou beaucoup de mauvaiſe foi. Et combien de fois leur auteur n'a-t-il pas été accuſé de l'une & de l'autre.* Un Suiſſe à tête penſante *étoit-il en effet, un phénomene ſi extra-*

ordinaire dans le tems où ce Critique écrivoit? Qui est-ce qui ignoroit que la Suisse comptoit déjà alors, dans une seule famille, (*) cinq émules des Newtons & des Leibnitz? Quels hommes étoient plus connus & plus cités parmi ceux qui ont le plus aprofondi les matieres qu'ils ont traitées, que les Conrad Gesner, les Bauhins, les Zwinker, les Scheuchzer, les Le Clerc, les Buxtorf &c.? Pour peu qu'on eut la moindre relation dans la république des lettres on connoissoit un Werenfels, un Alphonse Turretin, un Jaques Christoph Iselin, un Crousas, & tant d'autres dont je pourrais grossir ma liste, si je ne craignois d'être ennuyeux. La Suisse s'étoit-elle rendue moins célebre dans la partie des

(*) Celle des Bernouilli.

Arts? De qui Holbeen n'étoit-il pas connu? N'étoit-ce pas un Keller de Zurich qui avoit osé le premier fondre d'un seul jet une masse aussi énorme que l'est cette belle Statue équestre de Louis XIV. de la place Vendôme. Quelles obligations l'Horlogerie n'avoit-elle pas dès-lors, & n'a-t-elle pas eue depuis aux Suisses? Connoit-on un plus grand Médailleur que Hedlinger? En est-il beaucoup qui surpassent Dacier? La Vénus gravée par Thourneisen de Basle, & son Laocoon n'étoient-ils pas placés parmi les morceaux les plus précieux dans les Collections des amateurs? Mais si malgré tant de témoignages existans, les épigrammes de notre Autheur périodique ont trouvé des aprobateurs parmi des gens qui jugeoient d'une nation respectable d'après quelques mauvais contes, dont

on est rebattu dans de certains soupers, & qui se figuroient que tous les Suisses ressembloient aux Suisses de porte, ces mêmes plaisanteries trouveroient peu de rieurs aujourd'hui. Le nombre des lecteurs instruits a considérablement augmenté en France depuis une vingtaine d'années. On a beau déclamer contre les Journaux, la vogue qu'ils ont pris y a sûrement procuré plus de bien que de mal. Bien loin de dispenser le plus grand nombre de la lecture des bons livres dont ils donnent les extraits, combien n'ont-ils pas procuré à ces mêmes livres des lecteurs qu'ils n'auroient jamais eus sans les Journaux. Il en est un, (*) entre autres, qui, malgré les vicissitudes qu'il a essuiées, a fait un très-grand bien, sur-tout depuis qu'il a

(*) Le Journal Etranger.

acquis, entre les mains d'un Philosophe qui réunit la profondeur des idées & l'étendue du savoir au style le plus élégant, un degré de supériorité qui le met de pair avec les meilleurs Journaux qu'on connoisse. Le gros de la nation françoise est bien revenu de cette prévention nationale qu'on pouvoit lui reprocher autrefois à juste titre. Meme au milieu des funestes dissentions qui divisent deux Nations plus faites pour s'estimer que pour se hair, les ouvrages de Philosophie, de Poësie, d'Histoire, d'Economie que l'Angleterre produit sont reçus en France avec avidité & y jouissent d'une aprobation universelle. La littérature Allemande qu'on y voyoit si dédaignée il n'y a pas plus de 15. ans, commence à y être extrêmement goûtée. Outre le Journal Etranger qui semble avoir fait

de l'article de l'Allemagne son article de prédilection, la traduction des poësies du célebre Baron de Haller, celle des satires de Rabener, celle du poëme d'Abel & des Idylles de l'immortel Gesner ont fait ouvrir les yeux sur le mérite des productions Allemandes & Suisses. Il n'est guere de lecteurs en France qui ignorent que les villes de Basle, de Zurich, de Geneve ont produit & produisent encore autant de grands hommes en tous genres de littérature qu'aucune autre ville de l'Europe. On sait aussi que Neuchatel & Lausanne n'ont pas peu contribué de leur côté à la gloire littéraire de la Suisse, & que Berne après avoir cherché longtems sa gloire dans les armes & dans la science du gouvernement plutôt que dans les lettres, semble avoir reconnu que ce dernier genre de gloire n'étoit rien moins

qu'incompatible avec les deux premiers. Le génie du grand Haller a enflammé la jeunesse Bernoise, qui s'empresse à marcher sur les traces d'un compatriote aussi distingué. Toute l'Europe applaudit aux travaux de la Société Economique de Berne, les Mirabeau, les Turbilli se font un honneur d'en être membres, & que ne doit-on pas attendre d'une Société que l'amour de la patrie & l'amour des lettres animent en même tems? L'on sait enfin que dans le nombre des huit associés étrangers que l'Academie des Sciences de Paris se choisit entre tout ce qu'il y a de plus savant en Europe, elle compte trois Suisses (*) *qui n'ont dû cette*

(*) Messieurs Daniel Bernouilli & Euler de Basle & M. Haller de Berne. L'Académie des Inscriptions compte aussi depuis 30. ans un grand nombre de Suisses

distinction la plus ambitionnée de toutes celles auxquelles un savant puisse prétendre, qu'à leur mérite éminent, & sans qu'aucune puissance ait fait agir pour eux ses ambassadeurs, comme cela est arrivé très-souvent pour d'autres.

JE puis donc sans craindre d'être tourné en ridicule par les diseurs de bons mots, offrir aux lecteurs françois la traduction d'un ouvrage qui n'a d'autre objet que de faire connoître le mérite économique & moral d'un paysan Suisse, qu'on ose y comparer à Socrate,

parmi ses Associés honnoraires étrangers, un Jaques Christoph Iselin, un Surbek, un Abbé Geïnoz, un Altmann, un Baron de Zurlauben, un Schmidt qui semble s'être fait un revenu des prix de cette Académie, comme M. D. Bernouilli de ceux de l'Académie des Sciences.

& proposer comme un modele à suivre. J'ai même lieu d'espérer que cet ouvrage sera bien reçu dans un tems où une heureuse fermentation tourne tous les esprits vers le bon & l'utile, où les livres d'Agriculture ont pris la place des romans & de tant d'autres écrits fades & superficiels, & où enfin un gouvernement sage & éclairé a su mettre habilement à profit cette disposition favorable des esprits, qui annonce à la France les jours les plus heureux & les plus brillans, actuellement sur-tout qu'un doux calme succède aux plus violens orages. Après avoir vu les bons effets que l'original avoit produit dans ma patrie, j'en ai entrepris la traduction dans l'unique vue de procurer les mêmes avantages à une nation que ma famille n'a cessé de servir

depuis

depuis plus d'un siecle & que je sers moi-même depuis mon enfance. Heureux! si après avoir exposé mes jours pour sa cause, je pouvois encore lui être utile dans les intervalles de repos que mon emploi me laisse.

L'OUVRAGE dont je hazarde ici la traduction se trouve inséré dans le premier Volume des Mémoires de la Société de Physique de Zurich. Cette Société dont l'établissement fait tant d'honneur à ses membres, bornant dans ses commencemens toute son ambition à se rendre utile à sa patrie, exista pendant plusieurs années dans une sorte d'obscurité. La consistance solide qu'elle a prise & les heureux succès de ses travaux, l'ont mis en état de paroître au grand jour; & ce premier volume du résultat

de ces mêmes travaux peut figurer à côté des meilleures productions en ce genre. Il y a environ une quinzaine d'années que plusieurs citoyens éclairés de cette capitale du premier des treize Cantons, ayant reconnu l'utilité qu'un pareil établissement pourroit procurer à leur patrie, en entreprirent l'exécution. Ils eurent le bonheur d'avoir à leur tête un des premiers Physiciens de l'Europe, Monsieur Jean Gesner Chanoine de la Cathédrale & Professeur de Physique & des Mathématiques à Zurich. Digne rejeton du célebre Conrad Gesner, un des plus grands hommes de son tems, qu'on regarde encore de nos jours comme le Pline de l'Allemagne, il réunit, dès sa plus tendre jeunesse, l'inclination la plus forte & les talens les plus décidés pour tout ce qui a quelque rapport avec la

connoissance de la Nature, à l'application la plus constante & la plus laborieuse, ce qui, malgré une santé des plus délicates, lui a fait faire les progrès les plus rapides dans cette science. L'illustre Boerhave l'honora d'une estime tout-à-fait particuliere à un âge où l'on annonce d'ordinaire à peine ce qu'on pourra devenir un jour, & le regardoit dès-lors comme un homme consommé dans la Botanique & dans l'Histoire naturelle. Uni, au sortir de l'enfance, avec M. de Haller par les liens de la plus tendre amitié, jamais la rivalité de leurs talens n'a repandu le moindre nuage sur une aussi belle union. Les plus célèbres Académies de l'Europe se sont empressées de l'admettre dans leurs corps, & lorsque ses ouvrages, dont il ne suspend la publi-

cation que pour leur donner toute la perfection dont ils sont susceptibles, paroitront au grand jour, son mérite se fera connoitre encore bien davantage. Cet habile Professeur, également enflammé d'amour pour sa patrie & pour la vérité, prépara ses concitoyens à cet établissement par des cours publics de Physique & d'Histoire naturelle, qu'il sut rendre intéressans par sa maniere d'enseigner claire & systématique, & au moyen de la superbe collection d'Histoire naturelle & d'instrumens de Physique qu'il posséde. En peu de tems la Société de Physique de Zurich se trouva composée de 70. Membres, nombre prodigieux pour une ville d'une aussi petite étendue. Tous ces membres, uniquement guidés par le desir de s'instruire & de se rendre utiles à la patrie, se sou-

mirent généreusement à un droit d'entrée dans la Société & à une contribution annuelle, pour subvenir aux frais considérables qu'exigeoit un pareil établissement. Plusieurs d'entre eux, ne voulant point se borner à la taxe ordinaire, s'empresserent d'enrichir la Société par des présens considérables. Heureuses les républiques qui renferment dans leur sein de pareils citoyens. Le Magistrat de Zurich, dont la vigilance ne laisse rien échapper de tout ce qui peut être utile à l'Etat, ne tarda pas à favoriser cet établissement, & autorisa la Société, à se procurer par la voie d'une Loterie un fond qui lui assurat une consistance solide. Plusieurs Membres de la Société se chargerent gratuitement de la gestion de cette Loterie, dont les profits rentre-

rent sans aucune diminution pour les fraix, & procurerent bientôt le fond desiré. Ce fond va toujours en augmentant, au moyen de la résolution prise par la Société de n'employer qu'une partie de ses revenus à ses dépenses annuelles. Malgré ces précautions, dictées par une sage économie, la Société a déja su se procurer, outre un emplacement commode pour la tenue de ses assemblées & pour toutes ses acquisitions, une Bibliotheque choisie, & un Cabinet d'Histoire naturelle, qui attire l'attention des étrangers. Ce Cabinet offre entre autres choses; 1. une belle collection d'Instrumens de Physique; 2. une collection complette de tous les Oiseaux qu'on connoit en Suisse, peints d'après nature par un Gentilhomme Zuriquois, qui en a fait don à la Société. 3. une autre suite de

tous les Poissons de nos lacs & de nos rivieres, préparés & desséchés avec beaucoup d'art; 4. un magnifique Herbier renfermé dans 36. Volumes grand-in-folio, dont on trouveroit difficilement le pareil, tant pour le nombre des plantes que pour la beauté de la conservation. C'est le fruit de 30. années de soins & de travaux de M. Gesner.

LA Société se divise en Membres honoraires & en Membres ordinaires: elle est ensuite partagée en cinq Classes, suivant les differens objets de ses travaux, savoir; la Physique proprement dite, les Mathématiques, l'Histoire Naturelle, la Médecine & l'application de la Physique aux Arts & Métiers. Il semble que cette respectable Compagnie, s'occupant de tout ce qui peut tendre à l'utilité

publique, de préférence à des recherches de pure curiosité, ait surtout pris à cœur l'Agriculture & l'Economie rustique; puisque de 13. Mémoires que le premier volume de ses Actes contient, il y en a 7. qui se rapportent uniquement à ces importans objets. L'Ouvrage dont nous donnons la traduction est de ce nombre & n'est pas un des moins utiles. Son estimable Auteur n'a travaillé que dans cette vue, & l'on en a déja vu, comme je l'ai dit, de très-bons effets. Nombre de Curés en ont recommandé la lecture en chaire à leurs paroissiens. Tous les préceptes qu'il contient sont praticables; ils ont été éprouvés & reconnus pour bons par un homme trop éclairé pour s'y tromper. Car on ne doutera pas, à ce que j'espére, que notre Socrate rustique, n'existe bien véritable-

ment. Je puis certifier en tout cas, qu'il n'y a pas la moindre circonstance dans tout l'ouvrage, qui ne soit dans la plus exacte vérité & dont tout Zurich ne puisse rendre témoignage. Quelques multipliés que soient les ouvrages qui traitent de l'Economie rustique, les bons ne sauroient l'être trop. Je ne répéterai point ici tout ce qu'on peut alléguer en faveur de l'Agriculture, mon Auteur y a suppléé & mille autres l'ont fait beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Je rapporterai seulement, en finissant, un passage intéressant d'un Voyageur éclairé & philosophe, qui paroitra, à ce que j'espére, d'autant moins déplacé qu'il vient à l'appui d'un grand nombre de vérités contenues dans l'ouvrage qu'on va lire. „Les Guébres, dit Chardin,

„sont tous en Perse, ou Laboureurs, ou „Manœuvres ou foulons & ouvriers en „poil. Je n'ai pas vu un seul homme „parmi eux qui vécut sans rien faire, „ni aucun aussi qui s'appliquat aux Arts „libéraux ou au Commerce. Leur grande „profession est l'Agriculture, c'est à dire „le Jardinage, le Vignoble & le Labou-„rage. Ils regardent l'Agriculture non „seulement comme une profession belle & „innocente, mais aussi comme méritoire „& noble, & ils croient que c'est la „premiere de toutes les vocations, celle „pour qui le Dieu souverain & les Dieux „inférieurs, comme ils parlent, ont le „plus de complaisance, & qu'ils récom-„pensent le plus largement. Cette opi-„nion tournée en créance parmi eux, fait „qu'ils se portent naturellement à tra-„vailler à la terre & qu'ils s'y exercent

„le plus; leurs Prêtres leur enseignant „que la plus vertueuse action, c'est d'en„gendrer des enfans, & après, de cul„tiver une terre qui seroit en friche, de „planter un arbre soit fruitier, soit „autre. J'ai fait cent fois réflexion sur „ce sujet, en considérant d'un côté la „sécheresse & la stérilité présente de la „Perse en général, combien peu elle est „peuplée, combien est médiocre l'abon„dance d'un si vaste Empire, & me „souvenant d'ailleurs de ce que les an„ciennes histoires racontent de sa puis„sance, de sa fertilité, & de son grand „peuple; car enfin il n'y a rien de plus „éloigné de la vraisemblance, ni rien „qui s'accorde moins que ce qu'on dit „qu'étoit autrefois la Perse, & ce qu'on „voit qu'elle est aujourd'hui. J'ai fait, „dis-je, cent fois réflexion sur un si

„étrange changement, & il m'est venu „en pensée que cela venoit premiérement „de ce que les anciens Perses étoient ro„bustes, laborieux & appliqués, au lieu „que ces nouveaux habitans sont fai„néans, voluptueux & spéculatifs. Se„condement, de ce que ces premiers se „faisoient une religion de l'Agriculture, „& qu'ils croyoient que c'étoit servir „Dieu que de labourer, au lieu que les „derniers ont des principes qui les por„tent au mépris du travail; car ils di„sent que la vie étant si courte, si in„certaine & si changeante, il faut s'y „comporter comme dans un pays de con„quête ou dans un quartier d'hiver, c'est „à dire qu'il faut en tirer ce qu'on peut „sans se soucier de ce qu'elle pourroit de„venir. Ces anciens Persans ont des „mœurs douces & simples, vivant fort

„*tranquillement, sous la conduite de*
„*leurs anciens dont ils sont leurs Ma-*
„*gistrats qui sont confirmés par le Gou-*
„*vernement Persan.*„

AVERTISSEMENT
pour cette seconde Edition.

L'Accueil qu'on a fait en France au Socrate Rustique *a passé de beaucoup mon attente. Je n'ai point été insensible à ce succès, mais je sais trop bien le peu de part qui m'en revient en qualité de traducteur, pour que ma satisfaction ait eu d'autre fondement que la certitude d'avoir rendu d'une utilité plus générale l'heureuse découverte de l'estimable historien de Kliyogg. On a passé sur les défauts de ma traduction en fa-*

enfin naufrage avec celui qui les posséde, lorsqu'il n'a pas établi l'administration de ses affaires domestiques suivant les regles d'une sage & prudente Economie. Il en est de même des loix les plus sages & des meilleures constitutions, qui perdent toutes leurs forces & ne sauroient garantir un Etat de sa ruine totale, lorsqu'une Economie générale prudemment administrée n'a pas assuré la subsistance du peuple, soit en tirant du pays même toutes les productions nécessaires à la nourriture de ses habitans, soit en excitant l'industrie de ces mêmes habitans, qui échangent alors le produit de leurs manufactures contre les denrées de premiere nécessité qui leur manquent. Ce dernier moyen a même quelque chose de si séduisant qu'il est dangereux de s'y laisser

laiſſer tromper au point de le préférer au premier. L'on voit en effet les manufactures attirer dans un pays où elles ſont floriſſantes, non ſeulement les denrées de premiere néceſſité, mais encore des richeſſes en toutes ſortes de genres; ce pays quelque ingrat qu'il fut auparavant l'emporter bientôt ſur les contrées les plus fertiles, ſa puiſſance enfin & ſa population s'accroitre à un point qui tient du prodige. Cependant ce moyen ſera toujours précaire & peu ſolide, tant que l'Agriculture ſera négligée dans un pays: au lieu que l'Agriculture conduit ſûrement & directement au but que l'on ſe propoſe, & n'eſt pas auſſi expoſée aux caprices du ſort. Un Etat où les productions que le pays fournit ſuffiſent à la nourriture de ſes habitans a du

moins l'avantage de ne pas dépendre de ses voisins, tandis que le pays le plus riche lorsqu'il est obligé d'aller acheter hors de chez lui ses denrées de premiere nécessité, se soumet à toutes les vicissitudes auxquelles mille événemens peuvent l'exposer, & dépendra le plus souvent des bonnes ou mauvaises dispositions où ses voisins se trouveront à son égard.

Notre Patrie a le bonheur d'être favorisée par la divine Providence d'une maniere tout-à-fait particuliere. Une Paix, que des Siecles entiers n'ont point vu troubler, nous fait jouir tranquillement des doux fruits de la Liberté: Les Arts & les Sciences fleurissent au milieu de nous & amenent à leur suite les richesses, l'abondance & la joie: La Population s'est considérablement accrue;

l'induſtrie & l'invention de divers nouveaux genres de travail ont augmenté dans la même proportion: Notre Commerce & nos Manufactures, en montant à un degré d'accroiſſement ſi conſidérable, ont ouvert une infinité de canaux qui font couler de toute part les ſignes des richeſſes dans le ſein de cette chere Patrie. Au milieu de tant d'avantages, la diſette des denrées les plus néceſſaires à la vie, s'eſt fait ſentir plus d'une fois dans un pays véritablement rude & ingrat de ſa nature. Nous nous ſommes trouvés ſurtout dans de pareilles perplexités, lorſque la guerre dévaſtoit les provinces de l'Allemagne qui nous avoiſinent, éprouvant à tous momens la crainte cruelle de voir ces greniers, ouverts en d'autres tems à nos beſoins, ſe

fermer entiérement. Dans de pareilles circonſtances, lorsqu'il n'eſt plus poſſible d'acquérir des vivres à prix d'argent, ou que du moins cette acquiſition devient trop difficile, les richeſſes deviennent inutiles; toute proſpérité s'évanouit; la paix, la liberté, la juſtice, biens ſi précieux pour l'humanité, deviennent incapables de faire ſentir leur heureuſe influence à un peuple que la faim annéantit. Les habitans ſe voient dans la dure néceſſité de paſſer dans d'autres contrées, pour y chercher une ſubſiſtance moins précaire, duſſent-ils échanger leur noble & précieuſe liberté contre l'eſclavage.

CES conſidérations rempliſſoient ſouvent mon ame des plus vives inquiétudes, ſur-tout lorsque le préjugé ſi généralement répandu, que nos terres ne ſont nullement ſuſceptibles d'améliora-

tion, venoit s'y joindre; je n'en voyois en effet que la moindre partie qui me parût propre à la culture, le reſte n'offroit à mes yeux qu'un ſol rude & graveleux, ou une terre argilleuſe ſi forte & ſi difficile qu'une récolte pour l'ordinaire très-médiocre ne pouvoit dédommager le cultivateur de ſon travail. Je ne fus raſſuré que lorsque j'eus fait reflexion qu'il en pouvoit être de ce préjugé comme de tant d'autres qui, malgré leur fauſſeté, uſurpent à force de ſe répandre, le rang des vérités. Je tâchai donc de me dépouiller de toute prévention à cet égard, & de me convaincre par mes propres recherches du vrai ou du faux de la choſe. Je m'étudiai, toutes les fois que j'en trouvois l'occaſion, à connoitre l'état actuel de l'Agriculture

dans les différentes contrées de notre pays. Je m'informai avec exactitude des différentes especes de biens-fonds, du rapport qui se trouvoit entre leur valeur & leur produit, de la quantité de bétail qu'on nourrissoit dans chaque district, &c. Par de pareilles recherches je parvins à me convaincre que ce défaut de fertilité devoit beaucoup moins être attribué à la nature du terroir, qu'à la décadence de l'Agriculture parmi nous. D'où viendroit, sans cela, qu'il se trouve communément dans le prix des terres de même nature, situées dans la même paroisse & très-voisines l'une de l'autre, une différence qui est telle que les meilleures se payent quelquefois dix fois plus que les moindres, & que leur produit se soutient à peu près dans la même proportion? D'où viendroit aussi que les

mêmes pieces de terre éprouvent en différens tems des variations si grandes dans leur valeur? J'ai vu des terres n'être vendues que le tiers de ce qu'elles l'avoient été vingt ans auparavant, & le contraire est arrivé précisément avec d'autres terres qu'on a payées, de mon tems dix fois plus cher qu'elles ne l'avoient été il y a cinquante ans. (a)

(a) Un Officier Général en réputation, qui a commandé en Franche-Comté, m'a nommé deux terres de cette Province dont l'une, achetée 120 mille liv. depuis le commencement du siecle, venoit d'être affermée à 36 mille liv. & l'autre, payée à peu près dans le même tems 180 mille liv. avoit été allouée depuis peu 44 mille liv.

Note du TRADUCTEUR, *ainsi que toutes les suivantes.*

Le plus ou moins de ſoin & d'habileté employé à la culture de ces terres a pu ſeul occaſionner de pareilles différences, & nous devons en conclure qu'il ne dépend que de nous de doubler la fertilité de nos campagnes & de nous ſouſtraire à cette dépendance dans laquelle nous avons vecu jusqu'à préſent. Il n'en falloit pas davantage pour m'encourager fortement à réfléchir ſur les moyens qu'on pourroit mettre en exécution pour effectuer un ouvrage auſſi ſalutaire, & dont dès-lors la poſſibilité m'étoit ſuffiſamment connue. La facilité d'ouvrir mes vues à une Société de vrais Patriotes, qui a choiſi cette matiere pour un des objets les plus importans de ſes travaux, devint pour moi un nouveau motif d'encouragement.

Mais puis-je présumer qu'on écoutera mes avis sur un point d'une aussi grande importance? Ne m'objectera-t-on pas que je sors de ma Sphere; & que négligeant ce qui est de mon ressort je me hazarde de traiter un sujet qui paroit étranger à ma profession & opposé à mon genre de vie? Ne m'alléguera-t-on pas que l'amélioration des terres exige une expérience dont je suis absolument dépourvu: puisque je ne posséde pas en propre un seul pouce de terrein, & que les occupations de mon état ne me laissent pas assez de loisir pour me rendre propre l'expérience de nos habiles Economes, soit en visitant leurs possessions & leurs travaux, soit en profitant de ce que leurs entretiens peuvent avoir d'instructif. Pour tacher

de diſſiper tout préjugé contre mon travail, je dois d'abord avertir que je ne l'ai entrepris que dans la droite & ſincere intention d'encourager ceux de mes concitoyens, qui pourroient avoir ſur cette matiere des vues plus étendues, & plus de loiſir que moi à s'occuper d'un objet auſſi eſſentiel pour notre pays; je dois en ſecond lieu prévenir le lecteur, que l'Economie ruſtique a fait l'occupation favorite d'une bonne partie de ma vie. J'ai paſſé dans l'Abbaye de Cappel tout le tems qui s'eſt écoulé depuis ma neuvieme année juſqu'à ma ſeizieme, c'eſt de tous les âges de la vie celui où les objets laiſſent dans l'eſprit les impreſſions les plus profondes. L'Intendance de cette Abbaye avoit été confiée par le Souverain à feu mon Pere; un fonds d'une étendue auſſi

considérable, qu'on faisoit valoir sous mes yeux, me fournissoit une infinité d'occasions de m'instruire dans les différentes branches de l'Economie rustique, tant dans celles qui ont rapport à la culture des terres, que dans ce qui concerne la maniere d'élever les bestiaux. J'assistois à tous les travaux de la campagne, & il n'en est aucuns que je n'aye voulu connoitre à fond. A mesure que j'avancois en âge, je passois les heures de récréation, que mes études me laissoient, à converser avec les Paysans les plus sensés; nos entretiens rouloient sur les défauts de notre Agriculture & sur les moyens d'y remédier. J'éprouvois dès-lors, & cela par ma propre expérience, tous les avantages de la vie champêtre. Les beautés naturelles que la campagne me présentoit de

toutes parts, faifoient mes délices & m'infpirérent le choix d'une profeffion étroitement liée avec l'étude & la contemplation de la nature. Je fus pénétré d'avance de la vérite des éloges dont je trouvai depuis l'Agriculture comblée par les Grecs & par les Romains, dans leurs écrits immortels; j'éprouvois, je fentois déja tout le vrai de ces belles paroles du fage Socrate rapportées par Xenophon: „Il n'eft point d'hommes, même „les plus heureux qui puiffent fe paffer „de l'Agriculture. En excitant dans les „ames l'activité & l'ardeur pour le tra„vail, elle y répand les voluptés les „plus pures. Elle augmente nos richef„fes, elle exerce nos corps & nous met „en poffeffion de tout ce qui eft conve„nable à un homme libre. Non feule„ment la terre rapporte à ceux qui la

„cultivent, tout ce qui eſt néceſſaire à „l'entretien de la vie, elle leur fournit „encore tout ce qui ſert à l'ornement „de nos perſonnes, de nos maiſons & „de nos temples. Par ſon moyen les „exhalaiſons les plus douces viennent „affecter agréablement notre odorat, & „notre vue eſt égayée par les ſpectacles „les plus raviſſans & les plus variés. „L'Agriculture, car le ſoin d'élever les „animaux en eſt inſéparable, produit „encore une multitude de différens ali„mens, tant pour les offrandes deſti„nées aux Dieux, que pour notre pro„pre uſage. Mais tandis qu'elle nous „accorde ſi libéralement cette abondance „de toutes ſortes de biens, elle ne per„met pas que le repos & la molleſſe en „accompagnent l'uſage, elle exige bien „plutôt que nos corps, endurcis au froid

„des hivers & à la chaleur des étés,
„s'accoutument à endurer toutes ſortes
„de travaux. Ceux qui mettent eux-
„mêmes la main à l'œuvre, étant habi-
„tués à travailler tout nuds, augmen-
„tent conſidérablement par là leur force
„& leur vigueur naturelle. L'Agricultu-
„re en éveillant de grand matin ceux
„qui cultivent ſoigneuſement leurs ter-
„res, & en les obligeant à un exercice
„vif & fréquent, les rend laborieux, ro-
„buſtes & courageux. Car il n'eſt au-
„cune ſaiſon qui n'ait ſon genre d'occu-
„pation déterminé, ſoit pour la ville,
„ſoit pour la campagne. A quoi l'on
„peut ajouter que pour qui veut ſervir
„ſa Patrie en qualité de Cavalier, l'Agri-
„culture lui donne les moyens d'élever
„des chevaux & lui apprend à s'en ſer-
„vir. Préfère-t-on l'Infanterie, l'Agri-

„culture y rend propre en ce qu'elle en-
„durcit le corps, augmente ſes forces &
„exerce à remuer fréquemment la terre
„& à donner la chaſſe aux bêtes ſauva-
„ges. - - - Quel eſt l'art qui accorde
„auſſi libéralement toutes les néceſſités
„de la vie à ſes favoris? Quel eſt l'art
„qui récompenſe auſſi bien les ſoins
„qu'on lui donne, & traite mieux ſes
„nouriſſons? Où peut-on plus facile-
„ment qu'à la campagne, réſiſter à la
„rigueur des hivers, au coin d'un bon
„feu, ou par le moyen des bains chauds?
„Où trouve-t-on plus aiſément, dans
„les ardeurs étouffantes de l'été, la fraî-
„cheur des eaux, l'ombrage, & un air
„libre & toujours agité? - - - Un hom-
„me libre trouvera difficilement un em-
„ploi plus ſatisfaiſant & un genre de vie
„plus gracieux que celui d'agriculteur,

„qui le rend d'ailleurs propre à toutes „fortes de fonctions. C'eft ici qu'on ap„prend tout naturellement à exercer la „Juftice, puisque le meilleur travail eft „toûjours le mieux récompenfé. L'Agri„culture nous enfeigne à nous aider ré„ciproquement, à fecourir nos fembla„bles, puisque ce n'eft qu'à force de „bras que les champs fe cultivent com„me il faut. C'eft encore ici que le „Général apprend à fe faire obéir de fes „Troupes, en voyant exercer cet art „fur les ouvriers, que l'on n'excite au „travail qu'en gratifiant la diligence & „puniffant la pareffe. Un bon laboureur „n'eft pas moins dans l'obligation d'ani„mer fes ouvriers qu'un Général fes fol„dats, & les efclaves ont au moins au„tant & même plus befoin que les

„hommes

„hommes libres, d'être excités par l'espé„rance, à faire de bonne volonté leur „devoir. C'est encore ici que l'on ap„prend le mieux à révérer les Immortels, „puisque c'est de leur direction que tout „dépend, & que la grêle, la gelée, le „froid, la sécheresse, les orages, la „peste & tant d'autres maladies épidé„miques enlevent les fruits du travail le „plus assidu, dirigé par la prudence la „plus consommée. C'est donc à juste „titre qu'on a nommé *l'Agriculture* la „mere nourice de toutes les autres pro„fessions. Dès que l'Agriculture fleurit, „tous les autres arts fleurissent avec el„le; mais lorsque la nécessité nous obli„ge à négliger nos campagnes & à en „abandonner la culture, tous les autres „travaux, tant sur terre que sur mer, „s'anéantissent en même tems.„

CES vérités si dignes d'un Sage tel que Socrate, avoient, dès ma jeunesse, frappé, eclairé mon esprit. J'apprenois dès-lors à connoître à fond une branche bien importante du genre humain, que l'orgueil insensé du grand monde n'envisage qu'avec mépris, & relégue dans une Classe d'êtres fort inférieurs à la sienne. Cette Classe, dont je veux parler, est celle des Cultivateurs, & la plus digne en effet de toutes les autres Classes du genre humain, de l'attention du Philosophe. L'Humanité s'y vient offrir à ses regards dans un état de simplicité qui se rapproche de l'état de Nature; il y démêle les propriétés de l'ame & ses différentes facultés, avec d'autant plus de facilité, qu'il ne la voit point déguisée sous un fatras d'ornemens empruntés. Ici une étude réfléchie m'in-

ſtruiſit de cette grande vérité, ſavoir; que la véritable grandeur de l'homme ſe développe par-tout, & qu'il n'eſt point de condition ſi baſſe qui ne fourniſſe de ces ames de la premiere trempe, capables d'être emploiées à l'utilité générale. Je fus pareillement convaincu que dans tous les états, la conviction intérieure d'avoir fait un uſage raiſonnable de ſes talens, le ſentiment des progrès que l'on a faits dans la route du bien, & cette joye pure, cette tranquilité d'eſprit qui en reſultent, deviennent conſtamment la récompenſe de la vertu. Par-tout j'ai rencontré de même tous les différens degrés & les différentes eſpeces de génie qu'on diſtingue dans le grand monde. Auſſi j'oſe dire que la Claſſe des Cultivateurs a ſes Lycurgues, ſes

Socrates, ses Platons, ses Homeres & même ses Luciens; tout comme je ne puis dissimuler qu'elle ne contienne de même tous les genres de vicieux & de méchans. L'espece humaine ne differe donc ici de ce qu'on appelle le grand monde que dans ses objets sur lesquels les facultés de l'ame s'exercent. Ici donc mieux que par-tout ailleurs, on est à portée d'apprendre à connoître la nature de l'ame, & à se former de justes idées du bonheur & de la véritable grandeur de l'homme. Ici j'appris encore à mépriser la ridicule vanité des Savans, qui s'imaginent que leurs vastes connoissances les élevent dans une Classe d'esprits d'un degré très-supérieur, tandis que leur entendement est le plus souvent offusqué par les préjugés, & leur volonté asservie à l'esclavage des pas-

ſions, eſclavage que cette vanité, qu'ils tirent de leur ſavoir, décele déja ſuffiſamment aux yeux du vrai Sage. Dès-lors toutes les deſcriptions déſavantageuſes des mœurs & du génie de ces hommes qu'il nous a plu d'appeller ſauvages, me devinrent ſuſpectes, & je regrettai que nous n'euſſions pas plus de relations de voyages faites par des Philoſophes capables d'examiner à fond la nature humaine telle qu'elle ſe trouve dans ces ſauvages, & de les enviſager avec des yeux éclairés & dépouillés de toute prévention. Je ſuis perſuadé que leurs découvertes auroient répandu de grandes lumieres ſur la théorie de l'ame, & fourni aux amis de l'humanité matiere à admirer pleins de reconnoiſſance la ſageſſe & la bonté du Créateur dans l'ordre

ſelon lequel il a diſpoſé l'eſpece humaine. Nous trouverions que ces prétendus ſauvages feroient bien mieux fondés à traiter comme tels, ces hôtes ſi policés qui ſont venus leur enlever leurs biens & leur liberté, & nous conviendrions ſans peine, que ceux d'entre eux qu'on a fait participans des mœurs & des Sciences Européennes, agiſſent bien ſenſément, lorsqu'à la premiere occaſion qui ſe préſente ils retournent à la maniere de vivre ſimple & raiſonnable de leurs Compatriotes.

APRES tout ce que je viens de dire ſur les agrémens & ſur l'utilité de la vie champêtre, trouvera-t-on mauvais, ſi dans ces heures de loiſir que le genre de vie le plus rempli d'occupations nous laiſſe toujours, je retourne encore quelquefois à ce qui faiſoit les

délices de ma premiere jeunesse? Me blamera-t-on de chercher à étendre & à rectifier des idées utiles avec lesquelles je me suis familiarisé de bonne heure; de vouloir inspirer à mes concitoyens du goût pour des occupations aussi nobles; & de leur offrir dans l'amélioration des terres, un moyen de contribuer essentiellement à la prospérité de notre chere Patrie? Ne me sera-t-il pas permis enfin de me délasser des travaux, souvent si pénibles, de mon état, par un genre de recréation, dont l'utilité est si manifeste?

A l'attrait du plaisir, que me procure l'étude de l'Economie champêtre, vient se joindre celui du devoir. Appellé par état, en qualité de premier Médecin de la République, à veiller d'abord à la santé de ses Sujets, je dois m'attacher

particuliérement à connoître la différente maniere de vivre de chaque classe d'habitans; ensuite, comme il m'est enjoint de pourvoir à la conservation des Bestiaux, lorsqu'il se glisse parmi eux quelque maladie épidémique, la connoissance de l'Agriculture me devient d'autant plus nécessaire dans ces moments-là, que c'est presque toujours, dans la constitution des prairies & des pâturages, qu'il faut chercher la source de ces maladies. *L'Instruction* insérée dans nos Mémoires *sur la maniere de prévenir les maladies épidémiques des Bestiaux en remédiant aux vices des pâturages*, fournit une preuve de ce que j'avance. (b)

(b) Le Gouvernement de Zurich a voulu que cette Instruction eût force de Loi, & fût publiée comme telle dans tout le Canton. Le Magistrat de Basle s'est

C'est ce double motif qui m'a inſpiré ce deſir ſi vif d'éclaircir & de développer le plus qu'il ſe pourroit, nos idées ſur l'Economie ruſtique de notre pays, ſur ſes défauts & ſur l'amélioration dont elle ſeroit ſuſceptible. En quoi je ſens, je le répéte, combien je ſuis heureux de me trouver admis dans une Société, qui fait de cette importante matiere l'objet principal & le plus fréquent de ſes conférences. C'eſt dans

empreſſé à ſuivre ſon exemple. Les Mémoires dont il s'agit ici ſont ceux de la Société de Phyſique de Zurich, dont l'auteur a été Secretaire. Nous avons dit dans la Préface que l'Ouvrage que nous traduiſons faiſoit partie de ces mêmes Mémoires, ayant été lû dans une Séance de la Société.

nos Aſſemblées que je puis ſans autres ſecours m'inſtruire & profiter des importantes découvertes dont le zele le plus actif & le mieux entendu enrichit continuellement l'Agriculture dans presque toutes les parties de l'Europe, & dont vous ſavez faire une heureuſe application aux beſoins actuels de notre Patrie.

J'AVOUERAI cependant que la maniere dont on s'y eſt pris juſqu'à préſent, ne me paroit pas préciſément la meilleure. On ſe jette avec trop d'ardeur dans la nouveauté, & cela ſans avoir appris à bien connoître auparavant les méthodes anciennes. Les uns croient avoir atteint au but lorsqu'ils ont fait connoître aux Cultivateurs des herbages & des grains d'une eſpece nouvelle; d'autres lorsqu'ils ont propoſé des Inſtrumens de Labourage d'une nouvelle

invention, ou une autre maniere de labourer ; d'autres croient enfin qu'il suffit d'ouvrir de nouvelles branches d'Economie inconnues jusqu'alors, comme par exemple la culture des mûriers pour l'éducation des vers à soie. Je pense au contraire qu'il faudroit avant tout commencer à étudier à fond la nature du pays ; prendre connoissance des moyens que les plus industrieux & les plus laborieux de nos Economes, mettent en usage pour rendre leurs terres plus fertiles que les autres, & cela au point de leur faire produire souvent au delà du double de ce que leurs plus proches voisins retirent des leurs ; il ne s'agiroit alors que de rendre la connoissance de ces moyens commune à tous les autres Cultivateurs. Enfin il faudroit tacher de voir comment il seroit possible d'exciter

une noble émulation parmi les habitans de la campagne. Telle feroit, felon moi, la voie la plus facile à prendre pour ramener les beaux jours de l'Agriculture parmi nous ; le génie le plus borné peut la fuivre, fans qu'aucun obftacle l'arrête, tandis que les difficultés fe préfentent en foule lorsqu'il s'agit de nouvelles inventions. Les uns croiroient en les adoptant, infulter à la mémoire de nos dignes ancêtres, qui nous ont transmis, difent-ils, la maniere ordinaire de cultiver les terres, & qui par leur prudence, par leur amour pour le travail, & par tant d'autres qualités refpectables, font bien dignes de nous fervir d'exemple. D'autres accorderont que ces nouvelles découvertes font à la vérité fort avantageufes pour de certains pays, mais ne conviennent point du tout

à la conſtitution naturelle du nôtre. D'autres objecteront que toutes ces méthodes peuvent bien avoir leur prix à certains égards, mais que leur ſupériorité ſur la méthode ordinaire eſt ſi équivoque, qu'on peut au moins les regarder comme inutiles, &c.

Au lieu que ſi l'on ſe contentoit de propoſer la maniere de nos plus habiles Laboureurs pour modele à tous les autres, en les encourageant à la ſuivre, chacun pourroit ſe convaincre de la bonté de cette maniére par le témoignage de ſes propres ſens. Les expériences propres à s'aſſurer ſi cette maniere convient ou non à la nature du ſol, au climat, ſe trouvent toutes faites, & il ſera toûjours facile de calculer à l'avance les avantages qu'on en peut retirer. D'ailleurs il faut convenir que malgré

connoiſſions pas encore, & qui nous les ont communiqués, après en avoir fait l'épreuve dans leurs terres. Des ſoins ſi généreux, dont notre pays a déja beaucoup profité, méritent ſans doute des éloges & des remerciemens. C'eſt ainſi que l'on nous a fait connoitre l'uſage des pommes de terre, celui du bled de Turquie ou Mays, & celui de la tourbe. Mais cette maniere de perfectionner l'Agriculture me paroit moins ſûre & beaucoup plus lente que celle que je propoſe. Moins ſûre, en ce que les Savans défigurent preſque toûjours les choſes dans leurs écrits. Les objets qu'ils veulent louer ſont ſouvent groſſis beaucoup au delà de la réalité, & leur imagination domine beaucoup trop dans leurs deſcriptions. Ce n'eſt d'ailleurs que d'après le

le résultat d'une longue suite d'expériences que l'on peut être assuré que telle ou telle nouveauté convient à tel pays, & si, exécutée en grand, elle est, toute compensation faite, plus avantageuse que l'ancienne pratique. Les essais réussissent d'ordinaire à merveille dans un jardin bien soigné, mais lorsqu'on en veut rendre l'application générale, l'utilité prétendue s'évanouit & se trouve absorbée par les fraix du travail. (c) J'ai dit

(c) „Que de circonstances délicates dans „chaque expérience ! Quel changement „ne produit pas une différence légere „dans ces circonstances ! Combien ne „faut-il pas avoir fait d'observations „exactes sur la chaleur & sur le froid, „sur la sécheresse & sur l'humidité, &c. „avant qu'on puisse être assuré du succès

aussi que les inventions nouvelles sont très-lentes dans leurs effets; ces nouveautés ne sont utiles qu'autant qu'elles ont passé en habitude ou en coûtume générale. Or il faut bien des années pour convaincre le Paysan des avantages qu'on lui propose, pour le faire renoncer à ses anciens préjugés & pour lui faire changer, en faveur d'une méthode nouvelle la routine, qu'il a héritée de ses Peres.

JE n'ai rien trouvé de plus sage sur cette matiere, que le conseil de Socrate,

„général d'une expérience! Qu'il est „rare qu'on puisse répéter plusieurs fois „de suite des expériences qu'on ne sau-„roit faire qu'une fois l'année, & que „la vie de l'homme est courte pour une „si pénible & si longue entreprise!„ *Voyez les Principes de l'Agriculture & de la Végétation de M.* HOME.

dans Xenophon. „J'ai employé, dit-il, „une attention toute particuliere pour „connoître à fond ceux qu'on estimoit „les plus sages & les plus prudens dans „chaque genre de profession. Etonné „de voir que parmi les gens qui s'oc„cupoient des mêmes choses, les uns „restoient dans la misére tandis que les „autres s'enrichissoient considérablement, „je trouvai cette observation digne des „recherches les plus exactes & de l'exa„men le plus rigoureux. Les soins que „je me donnai m'éclairérent sur la vé„ritable cause de cette différence. Je „vis que ceux qui travailloient sans ré„flexion, & comme au jour la journée „ne devoient s'en prendre qu'à eux-mê„mes de leur misére. Ceux, au con„traire, qui toûjours fondés sur des

„principes ſtables & réfléchis, & guidés „par des vuës ſaines & déterminées, „joignoient dans leurs travaux l'aſſiduité „à l'attention, l'ordre à l'exactitude, ſe „rendoient le même labeur plus facile, „plus prompt & infiniment plus lucratif. „Quiconque ira à l'école de ces derniers „augmentera ſon bien ſans que rien „puiſſe jamais le rebuter, & amaſſera „des tréſors, quand même une Déité „malfaiſante s'armeroit contre lui.„

JE FIS la découverte d'un de ces hommes tels que Socrate nous les dépeint, dans la perſonne de Jaques Gouyer, natif de Wermetſchweil dans la Paroiſſe d'Uſter. J'en dois la connoiſſance à M. Vœgueli mon cher & digne ami, avec qui je m'étois entretenu ſouvent ſur ce qu'on pourroit faire de mieux

en faveur de l'Agriculture dans notre chere Patrie. Mon ami ne pouvoit me faire un présent plus précieux, aucun service ne méritât mieux toute ma reconnoissance, & jamais rien ne m'a donné autant de satisfaction que le commerce de ce rare & singulier personnage. Cet homme offrit à mon admiration les facultés les plus relevées de l'ame humaine dans cet état de simplicité noble & touchante, sans fard, sans appareil, telles en un mot, qu'elles sortent des mains de la nature. La description détaillée que je vais donner de son ménage m'a paru renfermer d'après l'avis du sage Socrate, tout ce qu'il y a de plus instructif sur la maniere de perfectionner la culture des terres. Heureux si mes efforts peuvent exciter une noble ému-

lation parmi nos cultivateurs. Les juftes louanges dont nous comblons celui que nous propofons pour modele, les honneurs que nous rendons à fes rares qualités, feront du moins connoître aux gens de la campagne, que lorsqu'ils voudront remplir les devoirs de leur état avec intelligence & avec affiduité, ils s'attireront comme lui la bénédiction du ciel, avec l'eftime & l'approbation générale de tous les hommes.

En décrivant la conduite économique de cet homme rare, je le défignerai conftamment fous le nom de Kliyogg (petit Jaques) le feul nom fous lequel il foit connu des habitans de fa contrée. Tout en lui jufqu'aux moindres traits qui fervent à le caractérifer, offre un tableau dont l'enfemble eft fi admirable, que je me faurois très-mauvais gré d'en

altérer la vérité, en y ajoutant la moindre circonstance accessoire. Je n'ai point à tracer le portrait d'un homme qui, séduit par la fréquentation des habitans de la ville, ait jamais prétendu s'élever au dessus de son état de paysan, quelque méprisé qu'il soit; encore moins un homme que le commerce des gens de lettres ou la connoissance des livres ait érigé en demi-Savant. Kliyogg doit tout ce qu'il est à la nature, à ses propres réflexions & rien du tout à l'art. Content de son lot il a constamment refusé jusqu'au moindre emploi de son village.

Il vit avec un de ses freres; les deux familles, quoique nombreuses, ne forment qu'un seul ménage. Kliyogg a six enfans pour sa part & son frere en a

cinq; tous les onze, à la réſerve d'une fille à peine nubile, ſont encore en bas âge. A la mort du Pere de notre Laboureur, ſa ſucceſſion fut partagée entre cinq freres. L'ainé prit ſa part en biens fonds; deux autres freres eurent leur portion en argent, & nos deux aſſociés reſtérent poſſeſſeurs par indivis d'un héritage d'environ 94. Arpens, dont voici la diviſion:

En Prairies	15.	Arpens ou Journels. (d)
En terres labourables	45.	
En Pâtures	24.	
En Bois	10.	
Total	94.	

(d) Les Arpens du Canton de Zurich varient entre 30000 a 36000 pieds de Roi quarrés.

Le tout pouvoit valoir 20000. liv. & se trouvoit hypothéqué à la mort du Pere pour 10000. liv. Outre cela nos deux freres furent obligés, comme nous l'avons dit, de liquider en faveur de deux Cohéritiers les portions assignées sur ce fond de terre; mais l'un d'eux mourut peu de tems après, & nos deux freres associés héritèrent, en vertu de son Testament, chacun un tiers de la somme qu'ils avoient délivrée au défunt. Il leur resta 2500. liv. à payer encore à leur cadet; de sorte que cet héritage, de 20000. liv. au plus, se trouvoit hypothéqué pour 12500. liv. Cette dette paroit sans doute énorme, & tous les Laboureurs des environs jugeoient avec bien de la vraisemblance, que nos deux freres succomberoient bientôt sous un

pareil fardeau. Pouvoit-on préſumer autrement d'une entrepriſe auſſi hardie? On les voyoit ſe charger d'un bien ſur le produit duquel il falloit prélever annuellement pour le moins 500. liv. pour l'intérét de la dette, & ce bien ſe trouvoit d'ailleurs dans un tel état de dégradation, qu'il paroiſſoit impoſſible de le remettre ſans des dépenſes très-conſidérables. On ajoutoit à cela qu'un ménage tel que le leur, où il y avoit tant de bouches à nourrir, & ſi peu de bras à employer, exigeroit une groſſe conſommation & donneroit trop peu de ſecours pour mettre en valeur un héritage d'une pareille étendue, ce qui, diſoit-on, reduiroit nos deux freres à recourir aux journaliers, que les manufactures, dont cette contrée abonde, rendent exceſſivement chers. Tant d'obſtacles réu-

nis firent ſur Kliyogg l'effet qu'ils devroient produire ſur chaque homme, & qu'ils produiſent toutefois ſi rarement ; ils l'animérent à redoubler d'ardeur & d'application pour les vaincre tous. Il ſongea bien ſérieuſement aux moyens de remettre ſon héritage en valeur, & s'y porta gaiement & ſans délai. Dieu bénit ſa conſtance, & l'envie la plus forcenée eſt obligée de convenir que notre ſage économe a ſû, ſans aucun ſecours étranger & ſans contracter de nouvelles dettes, améliorer conſidérablement ſon fonds. En même tems ſes enfans, abondamment pourvûs de tout leur néceſſaire, croiſſent en ſanté, en vigueur, & lui donnent tout lieu d'eſpérer qu'ils pourront dans peu l'aider à augmenter ſon bien avec encore plus de ſuccès. Les rentes qu'il eſt obligé de faire ſe trouvent payées au

jour nommé, & ses épargnes l'ont mis en état de pousser toujours plus loin ses améliorations; & même d'acheter de tems en tems quelque nouvelle piece de terre. Cet exemple ne détruit-il pas ce préjugé où l'on est, que la multiplicité des dettes, dont un bien est surchargé, en rend l'amélioration impraticable & jette, dit-on, le cultivateur dans l'impuissance de se procurer les ustensiles & les engrais dont il a besoin.

VOIÇI l'état des Bestiaux que Kliyogg entretient dans son étable

4 Vaches.
3 Bœufs.
1 Cheval.
2 Porcs.

Total 10 Pieces.

Les Vaches sont de la moyenne taille, comme en général elles le sont toutes dans ces environs là, mais bien entretenues & très-bien en lait. Il estime les deux moindres 50 liv.; une moyenne 60 liv. & la plus forte 70 liv. Tout le lait que ces quatre Vaches fournissent se consomme dans le ménage. Leur nourriture se monte, selon son calcul, non compris l'herbe qu'elles mangent pendant l'été, à deux voitures de foin par an pour chaque Vache.

Les Bœufs sont de la bonne taille & du prix de 125 livr. Quoiqu'ils travaillent beaucoup ils ne laissent pas d'être en embonpoint. Leur consommation annuelle peut aller à trois voitures de foin pour chaque bœuf. Kliyogg trouve son compte à tenir quelques uns de ces animaux à l'engrais; il en achete

tous les ans deux ou trois pour cet usage, qu'il paye ordinairement 100 liv. la piece. Chaque bœuf lui coute dans les deux mois & demi que dure l'engrais une voiture & demie de fourage, évaluée sur le pied de 20 liv. la voiture, & revendant chaque bœuf gras 140 livr. il ne lui reste à la vérité qu'une pistole de la piece, & ce profit, tout mince qu'il est, n'est même pas toujours assuré; souvent il arrive que l'animal ne profite point ou que le prix des bestiaux vient à baisser. Aussi ce n'est point la-dessus que Kliyogg s'attend à gagner; il se propose un bénéfice plus réel dans l'augmentation de son fumier pour l'engrais de ses terres.

Il trouve que son cheval lui est plus à charge qu'utile, & paroit déterminé à s'en défaire, & du produit de cette

vente augmenter le nombre de ſes bœufs. L'entretien d'un cheval eſt, dit-il, très-couteux ; cet animal conſomme autant de foin qu'une vache ; outre l'avoine qu'il lui faut de plus on doit encore compter au moins une piſtole par an pour le ferrage. De plus le cheval en vieilliſſant diminue de prix, au lieu qu'un bœuf dans ce cas-là ſe met à l'engrais & ſe revend avec quelque bénéfice. En un mot il a ſuputé qu'on pouvoit entretenir deux bœufs avec ce qu'il en coutoit pour un cheval ; on peut dire encore que le fumier de cheval n'eſt pas à beaucoup près d'un auſſi bon uſage pour les terres que celui des bêtes à cornes.

LE profit que Kliyogg retire de ſes beſtiaux conſiſte donc préciſément ; 1. Dans le beure & le lait pour ſon ménage. 2. Dans le travail qu'il leur fait

faire. 3. Dans leur fumier. Il regarde avec raison ce dernier article comme la base fondamentale de l'amélioration des terres. En conséquence il a toujours mis tous ses soins & toute son attention à augmenter ses fumiers; il y a si bien réussi, qu'avec le petit nombre de ses bestiaux, il en ramasse annuellement 100 tombereaux, tandis que dans les commencemens il en faisoit à peine la moitié, quoiqu'il ne le cédat dès-lors à cet égard à aucun paysan de son village. Il infére de-là qu'on entretient communément un trop grand nombre de bestiaux. Cette observation me parut au premier coup d'œil, des plus extraordinaires. J'en fus sur le point de soupçonner mon Philosophe de n'être qu'un homme à paradoxes & à singularités; mais

mais l'explication qu'il me donna de cette enigme me satisfit & me détrompa. Lorsqu'on est chargé, me dit-il, d'un trop grand nombre de bestiaux, on est forcé pendant l'été, de les envoyer pâturer hors de l'étable, le plus qu'il est possible, voilà donc autant de fumier de perdu pour la basse-cour. La maigreur des pâturages fait considérablement diminuer le lait des vaches, & l'on ne remédie à cette diminution qu'en leur remplissant la crêche de fourrage verd, lorsqu'ils rentrent à l'étable; c'est ce qui absorbe une grande partie de la provision de l'hiver. Faute de foin on est obligé d'y suppléer par de la paille, matiere précieuse qui doit être entiérement réservée pour les fumiers, sans lesquels il n'y a point d'amélioration à espérer;

d'ailleurs la mauvaiſe nourriture, à laquelle les beſtiaux ſont alors réduits, devient la ſource d'une infinité de maladies. C'eſt ainſi que le judicieux Kliyogg me fit appercevoir une des principales cauſes de la décadence où tombe notre Agriculture. Il eſt en effet très-ſûr que nombre de nos cultivateurs entretiennent plus de beſtiaux qu'ils n'en ſauroient nourrir convenablement pendant l'hiver. Les terres & les prairies dès-lors ſont privées d'une partie de leurs engrais; ces beſtiaux ſont affoiblis par le manque de ſubſiſtance, ſurtout vers le printems; les uns manquent de lait, les autres n'ont plus de vigueur pour le travail, & périſſent ſouvent par diverſes maladies; triſtes vérités que l'expérience ne confirme malheureuſement que trop.

Notre sage Econome ne tient donc qu'autant de bestiaux qu'il en peut nourrir largement toute l'année, avec le foin & l'herbe qu'il recueille. Sa paille est ménagée avec le plus grand soin & réservée uniquement pour la litiere, qui est tellement prodiguée dans son étable qu'on y enfonce jusqu'aux genoux.

De plus il a soin de ramasser dans toute l'étendue de sa possession toutes les matieres propres à faire de la litiere, des feuilles d'arbre, des feuilles de jonc, de la mousse &c. Les branches les plus menues & les piquans des Pins & des Sapins lui fournissent surtout une ample provision de ces matieres, & il emploie à les préparer la plus grande partie des heures qu'il ne donne pas au labourage. Ce genre d'opération lui parut bientôt

d'une telle importance, eû égard à ses engrais, que de toutes les parties de son travail, c'est celle où il regrette le plus de manquer d'assistance; aussi attend-il comme une faveur signalée du ciel, le moment où ses enfans pourront l'aider; tant il est persuadé qu'il ne lui manque que des bras pour se procurer 50 tombereaux de fumier de plus, sans augmenter pour cela le nombre de ses bestiaux.

C'EST donc pour se procurer de pareilles augmentations de fumier, que chaque automne, au renouvellement de la Lune, il s'enfonce dans ses bois, pénétre dans toutes les broussailles de Pins & de Sapins, & coupe avec une serpe tous les rejetons qui lui paroissent inutiles; il élague aussi tous ceux qu'il laisse sur pié, & retranche hardiment toutes les

branches inférieures des jeunes arbres; il en fait des fascines, les transporte chez lui, & les dépose sous un hangar jusqu'au tems où il juge à propos de les employer. Dans ses heures de loisir & pendant les longues soirées d'hiver il prépare ces branchages pour l'usage auquel il les destine; ce travail agréable & peu pénible lui tient lieu de récréation. Il détache avec la serpe les menues branches des plus grosses, & dépouille le sapin de ces piquans qui lui tiennent lieu de feuilles; il met tout cela en différens tas qu'il réserve pour la litiere, le bois le plus gros & le plus dur est mis de côté pour le chauffage. C'est ainsi qu'il se procure une grande quantité de matieres les plus propres à faire d'excellent fumier; matieres qu'on laisse

d'ordinaire pourrir inutilement dans les bois, ce qui eſt autant de pertes réelles pour l'Agriculture. Cette découverte vaut à notre Kliyogg un vrai tréſor, dont la connoiſſance étoit comme ignorée ou dans l'oubli parmi nous. L'on trouve à la vérité, dans la deſcription, que M. Zellweguer nous a donnée, de la façon de cultiver les terres dans le Canton d'Appenzell, qu'on y répand des branchages de Pin & de Sapin ſur les grands chemins, où foulées aux pieds par les paſſans ou par les animaux, elles acquierent un commencement de pourriture & ſe convertiſſent en une ſorte de fumier de très-médiocre qualité. Mais Kliyogg qui a ſenti le vice de cette méthode a ſû convertir les mêmes matieres en un fumier excellent, ce qui ſemble d'abord très-difficile; on ſait que les

ſucs réſineux & aromatiques contenus en abondance dans les piquans du Sapin s'oppoſent fortement à leur putréfaction. Mais de quels obſtacles une attention réfléchie, ſecondée par l'amour du travail, ne vient-elle pas à bout. Kliyogg ſurmonta ceux-ci en s'aſſujetiſſant à de certaines regles dans la maniere de préparer la litiere à ſes bêtes, & en donnant un ſoin tout particulier à ſes dépôts de fumier.

QUANT au premier article, il laiſſe ordinairement pendant huit jours la même litiere ſous ſes beſtiaux, & chaque jour il en répand de fraîche par deſſus; de ſorte que cette litiere eſt bien imbibée par les excrémens, & acquiert un degré de fermentation très-ſenſible avant d'être transportée ſur le tas de fumier.

On peut former contre cette pratique une objection, que je ne pus m'empêcher de lui faire moi-même; savoir, que les fortes exhalaisons de cette litiere fermentée, doivent nuire à la santé du bétail. Mais il m'assura que l'expérience lui enseigne le contraire, & graces au Ciel, il a toûjours eû les bestiaux les plus sains & les plus vigoureux. D'ailleurs sa méthode n'empêche pas qu'ils ne soient tenus proprement, puisqu'il a soin de répandre chaque jour de la litiere fraîche sur celle qui se trouve déja gâtée; & ses bestiaux en sont mieux couchés & plus chaudement.

IL s'astreint ensuite à suivre toûjours le même ordre dans la distribution de ses litieres, il en arrange chaque espece, par couches distinctes, sur le tas de fumier, afin que celles où la fermenta-

tion se fait le plus promptement accelèrent la pourriture des couches qui sont plus lentes à fermenter. Il commence donc en Automne mettre pendant deux mois de suite de la paille sous ses bestiaux; deux autres mois il leur met des menues branches & des piquans de pin & de sapin; il employe ensuite de nouveau la paille ou des feuilles de jonc avant d'en revenir aux piquans ou rejettons du sapin, & ainsi de suite.

Voici à présent comme il gouverne son fumier. Il apporte tous ses soins pour empêcher qu'il ne se desséche, de peur que la fermentation ne soit tout à coup supprimée. Le célebre M. de Reaumur dans son traité sur la maniere de faire éclorre les œufs par le moyen du fumier ou par la chaleur des fours,

avoit obſervé que quand la chaleur du fumier diminuoit, il ſuffiſoit de l'arroſer avec de l'eau pour y exciter une nouvelle fermentation. La ſagacité de notre Kliyogg lui a fait découvrir de même que pour obtenir un fumier bien pourri, il s'agiſſoit ſeulement de le maintenir par de fréquens arroſemens dans une continuelle fermentation. Il a creuſé pour cet effet près de ſes tas de fumier, ſept grands trous quarrés, qu'il a fait garnir de planches en forme de caiſſe; c'eſt dans ces trous qu'il laiſſe corrompre l'eau dont il a beſoin pour toutes ces différentes opérations. Après avoir couvert le fond de ces caiſſes de fumier de vache bien fermenté, & jetté par deſſus une aſſez grande quantité d'eau bouillante, il acheve de les remplir d'eau fraîche ſortant du puits. Par ce moyen

il fait prendre à cette eau, en trois semaines, un degré de corruption qu'elle n'auroit pas en deux mois sans l'usage de cette eau bouillante. Cette méthode lui fournit continuellement une quantité étonnante d'eau corrompue, tant pour l'amélioration de ses terres & de ses prés, que pour entretenir ses tas de fumier dans un état constant d'humidité. (e)

(e) Que les amateurs de l'Agriculture comparent avec ce que nous rapportons ici, la Section V. Part. II. de l'excellent ouvrage du Dr. François Home, que nous avons cité plus haut; ils seront sûrement frappés du rapport exact de la pratique de notre judicieux laboureur avec les préceptes que le célebre Docteur y donne comme nouveaux, & dont Kliyogg ne doit la découverte qu'à sa propre sagacité, tandis que M. Home appuye ses instructions sur ses pro-

Mais comme cette pratique exigeoit des fraix & des travaux qui pouvoient fort

fondes connoiſſances en Chimie. „Faiſons, dit-il page 61. quelques obſervations pratiques ſur la maniere de „faire les tas de fumier; car c'eſt un „objet de la plus grande importance, & „ſur lequel les Fermiers (& quels Fermiers! des Fermiers Anglois!) paroiſſent fort peu inſtruits. Les végétaux „ſecs ont beſoin d'un degré conſidérable „d'humidité avant qu'ils puiſſent pourrir. Je ſuis perſuadé qu'on tient ordinairement les tas de fumier trop „ſecs - - - - - - L'excès d'humidité n'eſt pas moins préjudiciable. „Pour remédier à cet inconvénient, il „ſera bon de pratiquer à côté des tas „de fumier, des trous dont le fond „ſoit revêtu de terre glaiſe, où l'eau „qui eſt de trop puiſſe s'écouler, &

bien surpasser le profit, il a trouvé moyen de réduire la peine & la dépense

„d'où l'on puisse la rejetter sur le fumier quand on le jugera à propos. ---- & page 63. „Il y a des levains pour „la fermentation putréfactive comme pour „la fermentation vineuse. Stahl nous „assure qu'un corps en pourriture la „communique facilement à un autre, „qui en seroit exempt, parce que celui „qui éprouve déja ce mouvement interne de ses parties, occasionne facilement „la même agitation dans l'autre corps, „qui, quoiqu'en repos, ne laisse pas „d'avoir une tendance vers ce mouvement. --- Si l'on conduit le pissat „des chevaux & des bêtes à cornes dans „des réservoirs, qu'on l'y laisse fermenter quelque tems, & qu'ensuite on le „jette sur le tas de fumier, la fermentation s'y fera plus promptement.„

autant qu'il étoit possible de le faire. Il appelle cela dans son langage, *aller par le plus court*, & il en a fait sa maxime fondamentale dans toutes ses opérations. Il commença pour l'objet dont nous parlons, par creuser un puits dans son verger, tout près de sa blancherie, à une certaine élevation; afin qu'au moyen d'un conduit de bois, il puisse faire aller, en droiture & sans aucun travail toute l'eau dont il a besoin, du puits à la chaudiére. Ses réservoirs d'eau croupie ont été creusés pour la même aisance au dessous de ses écuries & de ses remises. Il a aussi pratiqué vers la partie la plus basse de son tas de fumier un trou assez profond pour recevoir toute l'eau qui s'en écoule. Ce qui lui donne la facilité d'arroser plus fréquemment ses fumiers, sans rien

ôter à ſes terres de la quantité d'eau corrompue qu'il leur deſtine.

Cette méthode d'arroſer le fumier lui ſuggéra l'idée de réduire en pourriture les menues branches de Sapin, ſans les faire ſervir auparavant de litiere. Il les met en monceaux bien preſſés, les couvre de terre, pour empêcher l'évaporation, & arroſe journellement ces monceaux avec ſon eau croupie, jusqu'à ce que le tout ſoit converti en bon terreau.

Il eſt ſi fort convaincu de l'efficacité de la chaleur pour accélerer la putréfaction, qu'il croit que tout terrein, même le plus ſtérile, eſt ſuſceptible d'être fertiliſé en y mettant le feu. (f) Il in-

(f) Il eſt bon d'obſerver que toute terre ferrugineuſe ne ſouffre point le feu, & en devient au contraire plus ſtérile

fére d'après les mêmes principes qu'une année, dont l'été aura été bien chaud & bien sec, sera suivie d'une année très-fertile. Le chaud, dit-il en son langage, pourrit & engraisse. (g) Il me prédit

qu'elle n'étoit. On aura donc grand soin de s'assurer auparavant de la qualité de la terre, par les épreuves ordinaires, qu'on ne sauroit trop perfectionner.

(g) On se convaincra de la justesse de l'observation de notre judicieux Laboureur, si l'on considére que tous les pays où la chaleur, sans être excessive, est cependant beaucoup plus forte que dans nos climats, sont beaucoup plus fertiles, à égalité de sol & de travail, que ceux que nous habitons. Hérodote assure que dans la Babylonie le terrein produisoit deux & jusqu'à trois-cent pour

prédit en conséquence, vers le milieu de l'hiver 1759. qu'on recueilleroit l'été sui-

G

pour un. Pline dit que dans la Lybie le boiffeau de bled rendoit cent-cinquante pour un. Les terres du Chili produifent foixante, quatre-vingt & même jufqu'à cent pour un. La fertilité eft encore plus grande dans certains cantons du Pérou. Il y en a où l'on recueille jufqu'à quatre ou cinq-cent pour un de toutes fortes de grains. M. Adanfon, favant Naturalifte attribue à la chaleur l'extrême fertilité des fables du Sénégal. Il affure y avoir femé plufieurs fortes de légumes, dont il a fait plus de douze récoltes dans la même année. On connoit la fertilité toujours fubfiftante de la Sicile, de l'Egypte, de la partie feptentrionale de l'Afrique, & celle dont feroient fufce-

vant trois gerbes, où l'on n'en avoit jusqu'alors recueilli que deux. L'évenement justifia ses prédictions; tout comme la fertilité de l'année courante (1761) justifie de nouveau une prédiction toute pareille, qu'il fit immédiatement après la sécheresse que l'on éprouva pendant l'été dernier. Il se trouvera en effet que

ptibles les Royaumes de Corse & d'Espagne, dont l'un contenoit autrefois trente-deux villes & l'autre nourrissoit cinquante-deux millions d'habitans. Qu'on se rappelle l'ancienne fertilité & la population de la Terre sainte; qu'on jette un coup d'œil sur la Chine & sur certaines provinces de l'Inde & de la Perse; & qu'on observe enfin que le fumier, toute proportion gardée, ne sauroit être aussi abondant en ces pays là, ni les hommes aussi laborieux, que dans nos contrées.

la plus grande partie des fruits de la terre auront encore plus rendu cette année que les précédentes, si l'on met en ligne de compte le tort que leur ont fait les vents du Nord qui ont soufflé au commencement d'Avril.

Notre infatigable cultivateur ne se borne pas même à cette grande quantité de fumier qu'il a l'industrie de se procurer d'un aussi petit nombre de bestiaux; Chaque année il achete encore pour 35 liv. de fumier de ses voisins, à raison de 5 liv. le tombereau, il y joint 6 tonneaux de cendres de tourbe, sur le pied de 2 liv. 10 f. le tonneau, qui contient 4 muids; il trouve que l'effet de ces deux matieres est en raison exacte de leur prix.

NON content de tout cela, il tourne encore fon attention fur d'autres moyens de fe procurer des engrais. C'eft dans cette vue qu'il s'eft transporté dans le baillage de Regensperg, où l'on emploie avec beaucoup de fuccès pour l'amélioration des terres, la marne qu'on y trouve en abondance au pied du Laguerberg. Il voulut connoître à fond la nature de cet engrais & la maniere de s'en fervir. Ce genre d'amélioration lui parut fi bon, que de retour chez lui il fit tous fes efforts, mais envain, pour trouver de la marne dans fon voifinage. Il eft facheux que ce digne cultivateur ait ignoré jufqu'à préfent l'ufage de la fonde, fi commode pour ces fortes de recherches. Au défaut de marne fon induftrie lui a fait découvrir une forte d'engrais dont les effets reviennent à peu

près au même : c'est un menu gravier dont nous détaillerons la nature & l'usage, lorsque nous parlerons de la maniere dont Kliyogg prépare ses champs à bled. Il trouve encore dans les gazons enlevés de dessus la surface des pâtures ou des jacheres, qui ont poussé beaucoup d'herbe, une matiere très-propre, lorsqu'elle est bien préparée, à servir d'engrais. Cette préparation consiste à laisser ces gazons pendant deux ans en plein air : Exposés ainsi à ses influences & aux intempéries des saisons, ils se pourrissent & peuvent être employés avec succès sur les prairies comme sur les champs. Jamais aucun préjugé ne lui fait rejetter de nouvelles ouvertures, il les juge toutes dignes d'être aprofondies & en témoigne sa reconnoissance à ceux

qui les lui communiquent. Il penſe qu'en général tout mélange de deux terres différentes peut tenir lieu d'engrais, quand même elles ne différeroient que par la couleur. Il croiroit donc avoir amendé un champ, lorsqu'il auroit pu y transporter, à peu de fraix, de la terre d'un autre champ. Ainſi encore une terre légere eſt améliorée ſelon lui par une terre peſante; une terre ſablonneuſe par une terre glaiſe; une terre glaiſe bleue par une terre glaiſe rouge &c.

C'est dans ces différens moyens de ſe procurer des engrais, & dans les ſoins continuels qu'il ſe donne pour y parvenir, que notre judicieux laboureur fait conſiſter la baſe fondamentale de l'Agriculture. On parvient effectivement plus aiſément & plus ſûrement à fertiliſer la terre par le moyen des engrais, que par

la multiplicité des labours, quoique M. Tull ait prétendu avoir démontré que ce dernier moyen étoit suffisant. Accordons lui que les engrais ne fassent autre chose qu'échauffer la terre & la rendre plus poreuse au moyen de la fermentation qu'ils excitent; ne produiront-ils pas mieux cet effet, par leur facilité naturelle à pénétrer jusqu'aux moindres molécules de la terre à laquelle ils s'allient, qu'une simple division de ces mêmes molécules opérée par un brisement purement méchanique? A quoi l'on doit encore ajouter que les parties oléagineuses & salines, contenues dans le fumier, ne contribuent pas médiocrement à la nourriture des plantes. Il n'en est pas moins certain que la réunion des deux manieres feroit tout ce qu'il y auroit de

plus utile, & qu'il feroit heureux pour tout laboureur d'avoir affez de loifir pour travailler fes terres fuivant la méthode de M. Tull & de fes imitateurs, après les avoir bien amendées au moyen des engrais. (h)

(h) „Le feu Roi de Pruffe, excellent „Financier à bien des égards, & qui „portoit de grandes idées dans les affai-„res de détail, raifonna bien jufte en „pofant pour principe de tout fon fiftê-„me que l'agriculture étoit le fonde-„ment de l'opulence & de la profpérité „de fes Etats. Il l'encouragea forte-„ment, & il fit plufieurs reglemens fur „cet objet, dont on n'a reconnû la fa-„geffe que longtems après. L'attention „continuelle qu'il portoit à l'obfervation „de ces reglemens acheva de les rendre „falutaires. Ce Monarque fçavoit, & „tous les financiers doivent l'apprendre

Nous allons préſentement conſidérer la ſuite des travaux de Kliyogg, dans

„de lui, que les terreins les plus ingrats & les plus ſtériles ſont fertiliſées par le labourage & l'engrais, & que les meilleurs terroirs ſe bonifient encore par ces moyens. Il força donc les fermiers de ſes domaines & les propriétaires des biens de la campagne de labourer fréquemment & ſolidement leurs terres, & de les fumer de même. Quand le Roi étoit attendu dans une province, les gentils-hommes, les fermiers, les païſans mêmes, faiſoient de grands amas de fumier devant leurs portes, on ne pouvoit mieux lui faire ſa cour. Un Courtiſan poudré ricanoit, n'enviſageoit pas cette attention comme trop Royale; mais l'habile Monarque ſavoit que ce fumier transporté

leur rapport avec les différentes especes de terre qu'il cultive.

Ses prés sont tous situés dans la plaine ; ils contiennent les pieces suivantes.

„sur les champs feroit croitre des Du-„cats, & au bout de quelques années „de regne il eut la satisfaction de voir „que les sables de la Marche, les bru-„ïeres & les marais de la Prusse, don-„noient une abondante moisson des plus „beaux grains du monde. Le Roi son „fils a achevé de perfectionner ce beau „plan, & nous avons vû depuis peu „le sable aride qui s'étendoit jusqu'aux „portes de Berlin converti en un sol „admirable par une espèce d'enchante-„ment œconomique.„ *Voyez les Institutions politiques du Baron de Bielfeld, Tome I. p.* 181.

Arpens.	*Produit en foin & regain.*
1. Le Verger dont l'herbe est donnée en verd dans l'étable aux bestiaux, pendant l'été.	
6. La prairie du fond partagée en 5. pieces qui peuvent toutes être arrosées, rapportent	12. Charrois.
4. Le long-pré, rapporte	8. —
4. Le pré situé dans le Winiken, (ce pré & le précédent ont besoin tous deux d'être entretenus au moyen des engrais, ne pouvant être arrosés) rapporte	7. —
Tot. 15. Arpens, qui rapportent en foin & regain	27. Charrois.

Il a loué de plus, dans un village voisin, un pré de trois arpens à raison de 110. liv. par an; & l'a déja considérablement amélioré.

Il a su par son industrie augmenter sa récolte de foin de huit charrois, ce qui fait près d'un tiers. Je fus curieux de savoir pourquoi il tiroit du pré, situé dans le Winiken, une voiture de moins que du long-pré, quoiqu'ils soient tous deux exactement de la même étendue. Il en attribue la faute au manque de fumier & de bras, qui ne lui avoit pas permis jusqu'à présent d'achever cette amélioration. Il faut noter en passant que la récolte de foin monte d'ordinaire au double de celle du regain.

Un arpent de pré exige selon lui, pour être suffisamment amendé, de deux

en deux ans, dix charrois de fumier ou vingt tonneaux de cendres de tourbe; & il penſe que cette derniere matiere eſt tout ce qu'il y a de meilleur, en fait d'engrais, pour les prés qu'on ne ſauroit arroſer.

LES arroſemens lui fourniſſent une ſeconde maniere d'amender un pré, ſi avantageuſe, qu'il ne fait guéres de différence entre un pré bien arroſé & un pré bien fumé: Mais cela dépend beaucoup de la qualité des eaux, & de la maniere de les conduire ſur la prairie. L'eau de ſource la plus pure eſt, à ce qu'il prétend, la meilleure, ſurtout lorſqu'on peut l'employer immédiatement au ſortir de la ſource même; car il a obſervé qu'elle perd inſenſiblement ſa vertu à meſure qu'elle s'en éloigne. J'avoue que je ne ſaurois en concevoir aucune

raiſon ſatisfaiſante, (i) mais je ne me crois pas autoriſé pour cela à révoquer

(i) Il n'eſt peut-être pas ſi difficile qu'il le paroit, d'appuyer cette obſervation de Kliyogg ſur des raiſons phyſiques. Une bonne eau conſerve à ſa ſource un degré de température à peu près égal dans toutes les ſaiſons, & ne varie guéres qu'entre le 8e & le 10e degré au deſſus de la congélation, ſuivant le Thermometre de Réaumur; mais un ruiſſeau, qui a toujours beaucoup de ſurface, eu égard à ſon volume, acquierera pendant les ardeurs de l'été, à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource, un degré de chaleur qui ſera en raiſon de cet éloignement. Or on éprouve qu'une eau ainſi échauffée, loin de faire du bien à l'herbe la jaunit & lui nuit à bien des égards. D'un autre côté l'on eſt dans l'uſage en certaines contrées

en doute ſon obſervation, ayant toujours trouvé en lui, dans tous les autres cas

d'égayer les prairies pendant l'hiver, ſurtout à l'approche du printems, ces arroſemens faiſant fondre doucement la glace qui a pu s'y raſſembler, au lieu que ſi cette fonte étoit opérée par les raions du Soleil, qui font leur effet trop promptement, l'herbe en ſouffriroit beaucoup. Or on conçoit qu'il faut pour l'operatión que nous indiquons une eau qui ait le degré de température que nous avons dit que l'eau de ſource conſervoit en toute ſaiſon à ſa ſource même, & qu'une eau qui auroit conſidérablement augmenté, dans une longue courſe, ſon degré de froidure, feroit dans le cas que nous ſuppoſons plus de mal que de bien. On pourroit alléguer encore qu'une eau priſe proche de ſa ſource conſerve toute ſa pureté, au lieu

qui ſe ſont préſentés, toutes les qualités qui conſtituent eſſentiellement l'eſprit obſervateur;

qu'en parcourant à la longue de certains terreins, elle peut s'imprégner de parcelles de tuf, ou contracter une qualité ferrugineuſe ou tel autre vice attaché à la nature de ce terrein, qui lui donne une qualité nuiſible à la prairie qu'elle doit arroſer. Il arrivera quelquefois, au contraire, qu'une eau priſe à ſa ſource ſera préjudiciable à la prairie la plus prochaine, tandis qu'elle ſera très-ſalutaire à des prairies plus éloignées. Une pareille eau contiendra originairement des particules nuiſibles qu'elle dépoſe à la ſuite d'une courſe plus longue, dans le ſable ou dans le gravier ſur lequel elle roule. Mais il ne faudroit pas conſeiller d'employer une eau pareille

ſervateur ; une facilité à ſaiſir vivement les objets dans toute leur clarté, & l'attention la plus ſoutenue, dégagée de toute eſpece de préjugé. Je regrette ſeulement qu'il ne ſe ſoit pas attaché à rendre ſes idées plus diſtinctes, & à déterminer dans toutes ſes obſervations les meſures préciſes de chaque choſe. Il lui ſuffit, à la vérité, pour ſon propre

pareille pour égayer, ni pendant les grandes chaleurs, ni pendant le froid. On trouvera d'excellentes obſervations ſur les arroſemens dans un mémoire couronné par la Société Economique de Berne, & inſéré dans le Recueil intéreſſant que cette Société publie, Tome II. Part. 1ere. Ce Recueil s'imprime à Zurich chez *Heidegguer & Compagnie*, & ſe vend à Paris chez *Brocas & Humblot*, rue S. Jaques.

usage, d'avoir des notions claires des choses, mais cette clarté qui n'existe que dans son entendement ne lui donne pas pour cela la facilité de communiquer aux autres des idées exactes, & c'est en quoi le génie naturel se distingue du génie que l'art & l'application ont cultivé & orné. Les idées du premier sont pour lui-même d'une clarté toute particuliere; il se représente vivement les moindres particularités d'un objet: mais il ne se donne pas la peine de les développer ni d'y attacher des mots. Il saisit très bien aussi les dimensions d'un objet, il les retient même d'une maniere assez forte, mais vague, parce qu'il ne les a pas déterminées d'après une mesure établie: Les notions qu'il en peut donner restent toujours, de cette maniere, confuses & incomplettes, & sont le

plus souvent perdues pour les autres. Je crus dont devoir engager Kliyogg à se corriger de ce défaut; je lui donnai la maniere de tenir un état économique de ses récettes & de ses dépenses, & je lui inspirai le dessein de mettre un de ses fils en état de s'exercer dans l'art d'écrire & de calculer. Enfin je n'eus pas de peine à lui faire concevoir, qu'en tenant ainsi une note exacte de son travail, de ses frais, des produits qu'il en retire, & des événements qui surviennent, il seroit bien plus en état de porter un jugement sûr & précis de la véritable valeur de ses améliorations; au lieu que l'esprit le plus judicieux peut se tromper bien aisément lorsqu'il ne s'en rapporte qu'à un sentiment vague & indéterminé.

MAIS il eſt tems de terminer cette digreſſion & de reprendre le détail des idées de Kliyogg ſur l'arroſement des prairies. Il a trouvé que l'eau des tourbieres leur eſt très-nuiſible & perd entiérement le gazon. Une eau qui charrie du tuf peut encore faire bien du tort à un pré, de ſorte qu'il faut être très-attentif dans le choix de l'eau, de peur que les arroſemèns ne deviennent plus dommageables qu'utiles. On peut être aſſuré de la bonté d'une eau, lorsqu'on y voit croître du creſſon, du Beccabunga & d'autres plantes graſſes, mais tout ruiſſeau où croiſſent des joncs, de l'algue ou de la mouſſe annonce une eau très-pernicieuſe aux prairies. (k)

(k) Ce qui ne peut venir que des ſemences de mouſſe & de joncs que cette eau entraine & répand ſur la prairie.

Quant à ce qui concerne la maniere dont il faut s'y prendre, selon lui, pour égayer un pré, on observera que le canal principal & les branches qui en dépendent soient distribuées de façon,

Cette mousse qui leve & se multiplie avec une très grande facilité, couvre la prairie d'un gazon très epais & etouffe les autres herbes sans les remplacer, parce que les mousses ne montent jamais assez haut pour donner prise à la faux. Supofé même qu'on vint à bout d'en faire du foin, les bestiaux ne le mangeroient pas. Pour obvier à cet inconvénient, l'on peut amender la prairie avec des cendres qui détruiront les mousses. On extirpera de même les joncs, si l'on se donne la peine de les arracher à mésure, & si l'on empêche l'eau de croupir sur la prairie.

que l'eau puiffe couvrir, en fe répandant, la plus grande quantité de terrein poffible. Il fera donc à propos que le canal principal foit dirigé le long de la partie la plus élevée de la prairie, afin de pouvoir donner un peu de pente à fes branches collatérales. Il ne faut pas donner beaucoup de profondeur à celles-ci, afin que l'eau puiffe les déborder facilement & fe répandre fur toute la furface de la prairie. Il eft très effentiel de diftribuer ces rigoles de façon que l'eau puiffe s'écouler de toute part, & ne s'arrête pas fur le gazon, qu'elle fait pourrir du moment qu'elle y féjourne; ce gazon ainfi endommagé la prairie devient marécageufe & ne produit plus que des herbes de mauvaife qualité. Il faut avoir auffi l'attention de changer fouvent ces rigoles, afin que toutes les

parties du terrein jouiſſent au moins tour à tour des avantages de l'arroſement. Notre Cultivateur en augmente encore le bon effet au moyen de cette eſpece de terreau que nous avons dit qu'il formoit du gazon qu'il enlevoit de deſſus les pâtures & de deſſus les champs en jachere; il jette de ce terreau dans le canal principal, afin que l'eau deſtinée aux arroſemens l'entraine avec elle & le répande four toute la prairie.

L'Herbe d'Automne qu'il convertit en fumier lui fournit un troiſieme moyen d'améliorer ſes prés, auſſi penſe-t-il qu'il eſt très-nuiſible de laiſſer pâturer cette herbe aux beſtiaux. Indépendamment de la perte de cet engrais, les beſtiaux enfoncent le gazon & lorsque la ſaiſon eſt humide, ce qui eſt

très-ordinaire, l'impreſſion des pas de ces animaux forme autant de trous où l'eau ſe raſſemble, & cette eau qui ſe gele pendant l'hiver fait un tort conſidérable aux racines des herbes. Ceci nous fournit une nouvelle preuve de l'inconvénient où l'on tombe en entretenant une trop grande quantité de bêtes à cornes; vû que pour les nourrir on fait uſage de tout, au riſque de priver les terres de leur principale ſubſtance & de cauſer ainſi peu à peu la ruine du domaine.

Non content d'améliorer ſes prairies, Kliyogg penſe encore à en augmenter la quantité, ſans s'écarter pourtant de ſon grand principe, qu'il ne faut point ſonger à augmenter ſes biens, avant d'avoir porté la culture de ceux qu'on poſſéde au dernier degré de perfection

dont ils ſont ſuſceptibles. Comment veut-on, dit-il, qu'un cultivateur qui n'eſt pas encore parvenu à donner à ſon bien la meilleure culture poſſible, puiſſe en venir à bout, ſi, en augmentant l'étendue de ſon domaine, il ſe met dans le cas de partager bien davantage ſon attention & ſes travaux. Il eſt certain que ſon bien ainſi accrû ne lui rapportera pas plus qu'il ne faiſoit avant qu'il eut ſongé à l'augmenter ; la fertilité d'un terrein ſe ſoutenant toujours en raiſon exacte du travail qu'on y met. On trouvera même que, ſi l'on n'emploie dans un domaine dont on a augmenté l'étendue du double, que la même quantité de travail qu'on y mettoit avant d'en avoir doublé l'étendue, ce terrein ainſi doublé rapportera encore moins qu'il ne

faisoit lorsqu'on n'en possédoit que la moitié. On peut donc avoir trop de terrein de la même maniere que nous avons prouvé qu'on pourroit avoir trop de bétail. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jetter les yeux sur ces fermes ou censes qui péchent par trop d'étendue; on trouvera qu'on y recueille souvent d'un terrein heureusement situé à peine le quart de ce que produit un terrein de pareille étendue & valeur, partagé en égales portions entre les habitans d'un village bien peuplé.

Lorsque notre Laboureur veut mettre en pré un de ses champs, il choisit toujours la piece la plus fertile & commence par l'épierrer soigneusement; ensuite il lui donne un labour & fait de nouveau ramasser & jetter à côté toutes les pierres qui se trouvent le long

des sillons, alors il fait passer la herse sur son champ, & lorsqu'il est bien applani & qu'il en a fait enlever toutes les petites pierres qui s'y trouvoient encore, il y seme de la fleur de foin. Il n'apporte pas une attention bien particuliere dans le choix de cette semence, l'expérience lui ayant enseigné que la différente nature des herbages dépendoit uniquement de la nature du terrein & de la préparation qu'on lui donnoit. Le pré le plus chétif, couvert de mousse & d'herbages inutiles, produira des trefles de la meilleure qualité dès qu'il aura été amendé par des engrais convenables. En quoi nous trouvons une preuve bien manifeste de la sagesse & de la bonté infinie du Créateur. Que le cultivateur remplisse son obligation en travaillant soigneusement son pré, & qu'il laisse au

Ciel le soin du reste ; les plantes les plus saines & les plus nourrissantes y croîtront d'elles - mêmes, les vents y améneront de toute part les semences les plus précieuses, qui ne demandent pour pousser qu'un terrein bien aproprié, tandis que les plantes pernicieuses, ne trouvant plus dans ce même terrein la nourriture qui leur convient, y périront faute de subsistance.

Jusques ici Kliyogg n'avoit eu aucune connoissance des prairies artificielles, La premiere notion qu'on lui en donna excita toute son attention. La Société de Physique lui remit quelques livres de graines de trefle de Flandres (*Trifolium pratense purpureum majus. Raj. Hist.* 944.) avec priere d'en faire un essai. Il prépara pour cet effet une piece de terre à portée de sa maison, de

la maniere que nous venons de l'indiquer, il partagea cette piece en deux parties égales, dans l'une il séma de ce trefle de Flandres, dans l'autre de cette même fleur de foin qu'il emploie d'ordinaire. Il donna les mêmes engrais aux deux portions, les arrosa soigneusement avec son eau corrompue, & observa attentivement quel seroit le résultat des deux produits & dans quel rapport ils se trouveroient entre eux. Il faisoit en attendant, c'étoit l'été dernier, plusieurs autres épreuves en petit avec ce même trefle de Flandres; il ensemençoit des portions de terrein préparé par des engrais, & d'autres ensuite de même étendue, qui n'en avoient reçu aucun. Ces épreuves particulieres aboutirent toutes à le convaincre qu'il en étoit de ce genre d'herbages comme de ceux qu'on emploie

communément dans notre pays, dont le plus ou le moins de réussite dépend beaucoup des engrais. Quant à l'épreuve qu'il a faite en grand, pour savoir le rapport qu'il pouvoit y avoir entre le produit de la graine de trefle & le produit de la graine ordinaire semées dans un terrein soigné, & préparé également, elle ne lui a pas laissé appercevoir jusques à présent une différence bien sensible. Il seroit à désirer que des Economes dépouillés de toute prévention fissent de pareilles épreuves avec la Luzerne, le Sainfoin & les autres especes d'herbages étrangers dont on fait tant d'éloges dans ces derniers tems, & qu'on put calculer au juste l'avantage qu'on trouveroit à les substituer à nos herbages ordinaires. Des Amateurs éclairés de l'Agriculture m'ont déja rapporté que leurs

épreuves à cet égard n'avoient pas eu jusqu'à préſent le ſuccès deſiré, & qu'ils ſe trouvoient beaucoup mieux, de bien ſoigner leurs prés en la maniere ordinaire, que de faire uſage de ces nouveaux herbages; comme par exemple de ce trefle de Flandres qui fourniſſant aux beſtiaux une nourriture fort ſucculente, les excite à en manger avec excès & leur cauſe enſuite des maladies très-ſérieuſes. (1)

(1) Il me ſemble que pour obvier à cet inconvénient, il s'agiroit ſeulement de regler la quantité de trefle qu'une piece de bétail peut manger ſans riſque, & ne jamais l'outrepaſſer. La choſe paroit aiſée à l'aide d'un peu d'attention & d'expérience. *Le Corps d'obſervations de la Société d'Agriculture de Bretagne*, recueil précieux par tant d'endroits, indi-

Kliyogg me fit faire attention à une circonſtance qui peut cauſer la ruine totale

que une méthode à cet égard qui me paroit excellente. „M. le Baron de „Pontual avoit rémarqué que le fourage „de trefle échauffoit le bétail lorſqu'on „ne lui donnoit pas d'autre nourriture. „Un Flammand lui a appris à le tem„pérer & à faire en même temps une „épargne conſidérable. En Flandres, où „l'on a beaucoup de prairies de cette „eſpece, on fait dans les gréniers des „couches alternatives de ſix à ſept pou„ces de paille & de trefle. La paille „ſe pénétre de l'odeur de ce fourrage, „en ſorte que les bœufs & les chevaux „mangent l'une & l'autre avec la même „avidité. Par ce moyen un millier de „paille équivaut à un millier de trefle „&

totale d'une prairie ; c'est lorsque le plantain y prend trop le dessus : Ses

I

„& entretient le bétail dans un état de „fraicheur & d'embonpoint. „

Il y a grande apparence aussi que Kliyogg n'a pas connu jusqu'à présent la bonne maniére de cultiver le trefle. Le même *Corps d'observations* nous apprend ; „qu'il réussit très bien lorsqu'on le séme avec l'avoine qu'on recueille avant „la premiére année du repos. M. le „Président de Montluc qui en a fait „l'expérience en 1758. a eû la meilleure récolte d'avoine. Lorsqu'elle fût en „maturité, elle s'élevoit au dessus d'une „quantité prodigieuse de trefle, qui avoit „près de deux pieds de hauteur. L'engrais qui reste dans la terre après les „premiéres récoltes, & le labeur nécessaire à l'avoine, servent également au

larges feuilles couvrant entiérement la terre empêchent toutes les plantes d'un autre genre d'y pousser. Il me fit voir un pré que les feuilles de cette plante tapissoient dans toute sa superficie, & qui étoit devenu absolument stérile. Le seul reméde à employer, selon lui, en pareille circonstance, c'est de labourer cette prairie; & après lui avoir fait porter du bled pendant quelques années, de la remettre en pré de la maniere que nous l'avons indiqué plus haut.

NOUS allons considérer à présent la maniere dont notre judicieux cultiva-

„trefle. Il est donc sensible qu'il n'en „coute que le prix de la graine pour „avoir pendant plusieurs années une „abondante prairie, qui se coupe au „moins deux, & souvent trois & quatre „fois par an.„

teur administre ses champs à bled. Les terres de sa communauté sont, suivant l'usage général, assolées en tiers. Kli-yogg possède 15 arpens dans chaque sole. Il destine toujours la premiere sole pour le froment; il emploie à chaque arpent pour l'engrais 6 tombereaux de fumier & pour la semence 10 boisseaux de froment ou d'épeautre; ce dernier grain est celui qu'il préfere pour l'ordinaire. Chaque arpent lui rapporte communément 100 gerbes & au delà; lesquelles 100 gerbes étant battues rendent 6 sacs d'épeautre en balle, le sac contient 10 boisseaux ou deux muids & demi. Ainsi le produit net d'un arpent se monte à 3 Malters & 12 boisseaux d'épeautre en balle, plus 30 bottes de paille. (m)

(m) Le Malter contient à Zurich 4 muids; & le muid se divise en 4 quarts ou

La feconde fole eft enfemencée en feigle, ou en feves, ou en pois, ou en avoine: il lui faut trois boiffeaux & demi de femence par arpent; il en recueille communément 80 gerbes, qui lui rendent année moyenne, 5 muids de grain & 40 bottes de paille. La troifieme fole refte en jachere. Il a encore des champs clos, qu'il enfémence toutes les années: mais il les fume deux fois en trois ans, il y met fa principale attention & il a foin de varier chaque fois les grains qu'il leur fait porter.

Il compte pour labourer un arpent la journée complette de deux hommes & de quatre bœufs.

Suivant l'ufage du pays il donne à la premiere fole trois labours. Le

boiffeaux & péfe en froment environ 125 livres poids de Marc.

premier au printems avant le mois de mai ; le fecond d'abord après la fénaifon, & le troifieme après la récolte. Il donne, autant qu'il lui eft poffible & à moins que d'autres travaux ne l'en empêchent, deux labours à la feconde fole ; le premier auffitôt après la récolte, & le fecond immédiatement avant que d'enfemencer. Il faut, dit-il, ne donner que des labours légers aux terres légeres, & en donner au contraire de très-profonds aux terres pefantes & argilleufes, afin que dans ce dernier cas les racines aient la facilité de s'infinuer dans les molécules de cette terre ameublie par le labour, & que dans le premier cas la terre conferve encore affez de folidité pour que les racines y trouvent de la prife. Le froment pouffe d'autant

plus aisément que le champ a reposé plus longtems, depuis le dernier labour jusqu'à ce qu'on ait ensemencé; au lieu que le seigle pousse mieux lorsqu'il a été ensemencé immédiatement après le dernier labour. Une terre légere convient mieux au seigle, le froment au contraire demande une terre forte.

Kliyogg a encore observé que pour se procurer d'abondantes récoltes il est très-essentiel de varier souvent les especes de grains dans le même terrein. Aussi le voit on toûjours empressé à s'en procurer de nouvelles. Il est si convaincu de l'importance & de l'utilité de cette méthode, qu'il prétend trouver une différence avantageuse dans le produit, lorsqu'il achete seulement sa semence dans un village éloigné du sien de quatre lieues. Cette observation feroit très-digne

d'occuper l'attention & les recherches ſuivies d'un Phyſicien.

Notre induſtrieux Laboureur donne à ſes champs à bled une ſorte d'engrais dont l'effet m'étonna ſinguliérement un jour qu'il me mena, peu de tems avant la moiſſon, dans un de ſes champs clos; le tiers de ce champ, faute de bras & de loiſir, n'avoit pas pu recevoir cet engrais. Mes yeux, quoique peu faits à ces ſortes d'obſervations, apperçurent d'abord une différence bien ſenſible entre la portion du champ qui n'avoit pas été amendée, & l'autre; Kliyogg évaluoit cette différence à un tiers. Cet engrais n'eſt autre choſe qu'un menu gravier qu'il mêle avec la terre de ſon champ; celle-ci eſt un ſable gras & rougeâtre. Quant au gravier, il eſt mar-

neux & d'une couleur bleuâtre; Kliyogg le prend le long de quelques côteaux arides & incultes de son voisinage, le plus souvent à la superficie ou du moins à peu de pieds de profondeur. En le tirant de la terre, il en jette de côté les plus gros cailloux & conduit le plus fin sur ses terres les plus légeres. Il emploie à ce travail les journées d'hiver, que la plupart des paysans donnent à l'oisiveté, ou à des occupations domestiques de peu d'utilité. La neige dont la terre est ordinairement couverte pendant une partie de cette saison, en lui donnant la facilité de faire ses transports sur des traineaux, allége considérablement le travail de ses bœufs. Je le vis, en conséquence, très-joyeux l'hiver dernier, qu'un froid sec lui laissoit espérer pour long-tems, un chemin propre aux trai-

neaux. Les effets de ce gravier ont un grand rapport avec les effets de la marne, s'ils ne sont pas uniquement produits par la marne elle-même qui se trouve mêlée avec les petits cailloux qui le composent. Kliyogg prétend que les bons effets de cet engrais proviennent de la chaleur qu'il communique à la terre ; il lui attribue de plus la vertu d'extirper les mauvaises herbes & surtout une espece de pédiculaire, (*Rhinanthus Crista Galli.* Linn.) Cette plante est si pernicieuse au seigle que lorsqu'elle prend le dessus dans un champ, la récolte est presque réduite à rien.

Kliyogg a converti au moyen de cet engrais, les terres les plus stériles en très-bons champs à bled. Il vient d'acheter depuis peu pour la somme de

108 livr. un de ces mauvais champs d'environ cinq quarts d'arpent; il eſpére de l'amender par le moyen de ce gravier au point que dans peu d'années il vaudra 500 livr. La choſe eſt d'autant plus probable que, ſans autre engrais que celui-là, il a déja converti en bons champs à bled, des champs tout pareils, que leur ſtérilité & leur éloignement avoient fait abandonner. Des améliorations auſſi étonnantes prouvent d'une maniere bien convaincante, combien il eſt fondé lorsqu'il avance, que l'on ne doit s'en prendre qu'à la pareſſe & à la mal-adreſſe de nos payſans, ſi notre pays ne produit pas du bled en ſuperflu.

Cet engrais n'eſt pas une nouvelle découverte, la ſeule négligence des payſans eſt cauſe qu'il n'eſt pas plus en uſage. Ils alléguent presque tous pour

leur juſtification, qu'on ne pouvoit pas nier que ce gravier ne fit très-bien dans les premieres années, mais que le champ redevenoit enſuite auſſi mauvais ou même plus mauvais qu'il n'étoit. On leur accorde volontiers que cet engrais ne produit ſon effet qu'un certain tems, au bout duquel il faut renouveller le même travail ou en changer la maniere. Mais cette méthode a cela de commun avec toutes celles que l'Agriculture met en uſage; ce n'eſt qu'à la faveur d'un travail conſtant & ſuivi que la terre accorde à l'homme ſes tréſors. Kliyogg s'eſt toujours appuyé ſur ce principe qui ne l'a jamais trompé. Les heureux ſuccès dont le Ciel a béni ſon travail l'encouragent ſans ceſſe davantage à tirer de ſes épreuves, par la voie du raiſonnement, de nouveaux moyens d'amélioration.

C'eſt l'emploi de ce gravier qui l'a conduit à cette obſervation générale que chaque eſpece de terre pouvoit ſervir à amender une terre d'une qualité oppoſée. Auſſi lorsqu'il apperçoit une nouvelle eſpece de terre qu'il ne connoiſſoit pas encore, cette rencontre eſt pour lui celle d'un tréſor pour un avare.

VOICI encore un autre genre d'amélioration que notre Kliyogg emploie dans ſes terres labourées. Il voïoit à regret que les ſillons deſtinés à l'écoulement des eaux lui enlevaſſent bien des toiſes de terrein; & que ſur les deux côtés de ces mêmes ſillons porte-eau le bled, dont les racines étoient ſubmergées, y réuſſiſſoit très-mal. Pour obvier à ce double dommage Kliyogg change ſes ſillons porte-eau en foſſés couverts. Il creuſe à la place de chacun

de ces ſillons un foſſé de deux pieds de profondeur, qu'il remplit de gros cailloux jusqu'à la moitié de ſa hauteur; il couvre ceux-ci de branches de Sapin & achève de remplir le foſſé avec la terre qu'il en a tirée. Tout ce terrein qu'il perdoit ſe laboure par ce moyen comme le reſte du champ & le bled y vient tout auſſi bien que par-tout ailleurs.

IL eſt parvenu par un moyen à peu près pareil, à faire un très beau plan de chanvre, d'un terrein ſitué tout à côté d'un grand chemin dans un fond qui va en pente. A chaque orage qu'il faiſoit, ce terrein ſe trouvoit inondé par les eaux qui s'y précipitoient de ce grand chemin; & par cette raiſon n'avoit pas été mis en valeur juſqu'alors.

NOTRE ſage cultivateur a mis un enclos aſſez conſidérable, tout en Légu-

mes, comme haricots, pois, choux &c. Ces Légumes suffisent à l'entretien de son ménage, pendant la plus grande partie de l'été. En quoi il se distingue encore des autres paysans du pays qui, à la réserve de la bette, cultivent très-peu de Légumes; ce qui les oblige à consommer beaucoup plus de pain & de farine & à diminuer d'autant le seul moyen de se procurer de l'argent, pour subvenir aux fraix que les améliorations exigent. Il a remis à ses enfans le soin de cultiver ce jardin potager. Ce travail aisé & proportionné à leurs forces les met peu à peu en état de vaquer à des travaux plus rudes.

Je passe sous silence sa maniere de cultiver les navets, dont il ensemence ses champs à seigle; je ne dis rien non plus de l'administration de ses arbres

fruitiers ; à ces deux égards il ne ſe diſtingue en rien du commun des Cultivateurs , mais je ne dois pas oublier ſa façon de cultiver les pommes de terre. Il eſt le premier de ſon village qui ait fait de cette culture un objet eſſentiel de ſon adminiſtration économique, les autres payſans ſe contentant d'en avoir quelques carreaux dans leurs jardins. Les excellentes propriétés de cette plante & ſa grande utilité, lui ont valu de la part de Kliyogg une préférence bien décidée ſur tous les autres fruits de la terre. Un arpent lui en fournit 200 boiſſeaux. Il en conſomme tous les jours un boiſſeau dans ſon ménage, & s'épargne par là la conſommation d'un muid de grain dans l'eſpace de trois ſemaines. Ainſi il eſtime que 20 boiſſeaux de pommes de terre lui font autant d'uſage

qu'un muid de bled. Suivant ce calcul un arpent planté en pommes de terre lui produit l'équivalent de dix muids de grain : tandis que le meilleur champ de bled produit à peine 4 Malters d'épeautre, lesquels évalués au plus haut, rendent dans les meilleures années tout au plus six muids de froment. Par conséquent le produit d'un arpent planté en pommes de terre se rapporte au produit d'un arpent de même qualité semé en bled, comme dix à six ; Différence très-considérable à laquelle on peut encore ajouter, que ce genre de production, restant toujours dans le sein de la terre, y est à l'abri de tous les dangers, auxquels les variations des saisons exposent tant d'autres plantes, ensorte que ni les froids piquans du printems, ni les gelées,

ni

ni la grêle (n) qui anéantissent si souvent les espérances les plus flateuses du laboureur ne sauroient nuire aux pommes de terre. Nous trouvons encore ici un nouveau moyen de nous rassurer contre nos allarmes, & d'espérer qu'une meilleure administration dans l'économie rustique de notre chere patrie, pourra nous affranchir peu à peu de cette dépendance de nos voisins, à laquelle nos besoins nous ont assujettis. Que la culture des pommes de terre devienne générale, un

(n) On a cependant des exemples que la grêle ayant haché la partie de la plante qui est hors de terre avant que la pomme fut à un certain dégré de maturité, celle-ci n'a plus profité, & la récolte a été perdue; mais ces exemples sont très rares.

payſan laborieux tirera, d'une très-petite étendue de terrein, toute la ſubſiſtance de ſa famille; ſubſiſtance qui lui ſera toujours aſſurée même dans les plus mauvaiſes années. Comme il cultivera neanmoins, à très-peu de choſe près, la même quantité de grain, il portera ſa récolte entiere, ou peu s'en faut, au marché; tandis qu'il en conſommoit auparavant la plus grande partie dans ſon ménage. Cet avantage eſt ſi manifeſte, que la culture des pommes de terre commence à devenir très-commune dans pluſieurs contrées de notre pays, ſurtout dans celles qui touchant de plus près aux Alpes, en ſont plus expoſées aux froids rigoureux des hivers. Il ne ſera donç pas inutile de ſuivre notre Econome dans tous les détails d'une partie auſſi eſſentielle de l'économie ruſtique.

Lorsqu'il a choisi une piece de terre pour cette culture, il la prépare, en automne, par un labour, après y avoir répandu quelques voitures de gravier marneux, surtout lorsqu'elle est sujette à produire beaucoup de mauvaises herbes. Vers le printems suivant il y répand dix tombereaux de fumier par arpent, & donne un second labour. Il pose ensuite à la main les pommes de terre dans les sillons; il en met toujours deux ou trois ensemble, & laisse un pied d'intervalle de celles-ci aux suivantes. On peut couper les grosses par morceaux. Il en faut dix boisseaux par arpent. Les pommes de terre ainsi plantées sont recouvertes de fumier; on les laisse dans cet état pendant quinze jours, après quoi la piece s'applanit à la herse. On

tache de choisir pour ce travail un tems sec, afin que l'herbe se desséche plus vite, la réussite des pommes de terre dépendant sur toutes choses du soin qu'on apporte à purger autant qu'il est possible le champ de mauvaises herbes. C'est par cette raison qu'il faut avoir grande attention, lorsque la plante est parvenue à la hauteur d'un demi-pied, de sarcler soigneusement la piece. Après l'avoir sarclée, Kliyogg l'arrose avec son eau de fumier. Si les mauvaises herbes reparoissent encore, il faut sarcler pour la seconde & souvent pour la troisieme fois. C'est en automne, environ quinze jours après les semailles; qu'il retire ce fruit de la terre. Pour faire cette récolte, il commence par en couper l'herbe à rase terre; lorsqu'il a le tems de faire cette opération un mois plutôt, il la croit

beaucoup plus utile. Cette herbe fournit à ses bestiaux un fourage sain & de bon goût. Pour avoir ensuite le fruit, il fouille la terre bien avant, avec une fourche de fer. On recueille les pommes de terre dans des paniers, d'où on les verse dans de grands sacs, pour les conduire au logis. On les conserve dans la cave, le plus à l'abri de la gelée qu'il est possible; parce que les pommes de terre gelées commencent à se pourrir dès qu'il dégele. On peut aussi les conserver comme les navets dans des fosses creusées en un terrein bien sec, en prenant la précaution de les bien couvrir de paille & de terre. Lorsqu'elles ont été recueillies le plus soigneusement qu'il a été possible, on donne un labour au terrein & l'on en ramasse encore en suivant

la charrue un grand nombre qui étoient restées en terre. On ensemence alors le champ en seigle ou en orge, & lorsqu'on y fait passer la herse, on glane une seconde fois les pommes de terre qui se présentent encore en assez bonne quantité. Ce qui n'empêche pas, quelque soin que l'on prenne, qu'il n'en reste encore un grand nombre, qu'il faut avoir grand soin d'arracher à mesure qu'elles paroissent. Kliyogg s'est convaincu par une expérience constante que le seigle réussissoit tout aussi bien dans ce terrein là que dans les champs à bled. On peut dès la troisieme année remettre ce même terrein en pommes de terre ou en froment. Kliyogg préfére le dernier parti & se trouve mieux de mettre tous ses champs l'un après l'autre en pommes de terre, le genre de culture qu'il donne

à ce fruit contribuant infiniment, par l'extirpation des mauvaises herbes, à améliorer le terrein, indépendamment de ce que nous avons dit plus haut, qu'en variant souvent les especes de productions dans un même terrein, on en augmente beaucoup la fertilité.

KLIYOGG consomme chaque jour, ainsi que nous l'avons dit, un boisseau de cette récolte de pommes de terre dans son ménage. On les fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient assez molles; on les verse ainsi bouillies sur la table; chacun en pele sa part & en mange la chair avec du sel. Quelquefois on en fait une bouillie, mais l'on ne manque jamais de les peler auparavant, cette pelure fournissant une très-bonne nourriture pour les vaches & pour

les porcs. Notre Econome voulut essayer s'il n'y auroit pas moyen de faire du pain de pommes de terre; jamais il ne put en venir à bout, tant qu'il les employa seules sans autre mélange. Alors il essaya de mêler cette espece de farine avec la pâte ordinaire, ce qui lui réussit très-bien. Voici comment il s'y prend. Il met des pommes de terre bien cuites & bien pelées dans la huche à faire le pain, les couvre d'eau bouillante & les y écrase jusqu'à ce qu'elles se soient converties en une bouillie bien broyée, il faut à cet égard ne plaindre ni le tems ni la peine, parce qu'il est essentiel que le tout soit broyé jusqu'à la moindre parcelle. On mêle la moitié, ou un tiers ou un quart de cette bouillie avec la pâte ordinaire, qu'il est très-nécessaire de travailler avec d'autant plus de soin.

On a par ce mélange un pain de très-bon goût, & Kliyogg ne le trouve ni moins nourriſſant ni moins propre à donner de la vigueur, que le pain ordinaire. Il a voulu éprouver de faire porter au moulin des pommes de terre deſſéchées au four, dans l'eſpérance d'en tirer une farine, dont il pourroit faire du pain ſans autre mélange, mais cette épreuve ne lui a pas réuſſi jusqu'à préſent. (o)

(o) Les pommes de terre, ou *patates*, ſont un des plus riches préſens que nous ait fait l'Amerique. Elles fourniſſent à l'habitant de la campagne une nourriture également agréable, ſaine & nourriſſante, & ſes effets ſont favorables à la population. Une grande partie de la Lorraine allemande en fait ſa nourriture ordinaire; & les villages de cette contrée ſont peuplés de jeunes gens

tit, qu'il pouvoit faire un ufage bien plus avantageux de ces terreins, qu'un travail conftant & affidu pouvoit convertir en bons champs à bled. Mais il manqua long tems d'affiftance, & fes autres terres, beaucoup plus à fa proximité lui fourniffoient d'ailleurs tant d'objets d'amélioration, qu'il ne lui reftoit aucun tems à donner à ces pâtures. Ce n'eft que depuis que fes enfans commencent à pouvoir lui aider, qu'il a pu tourner auffi fes foins de ce côte là. Il environna d'abord chaque piece d'un foffé de 3 à 4 pieds de largeur fur 2 à 3 pieds de profondeur, jettant intérieurement toute la terre qu'il en tiroit, de façon qu'elle formoit une efpece de parapet. Cette terre refta deux ans dans cet état, expofée à l'influence des faifons. Au bout de ce tems-là elle lui fervit à

couvrir les places les plus ftériles de la pâture & à en remplir les inégalités les moins profondes ; pour celles qui l'étoient trop, il y fit porter des cailloux ramaffés fur le terrein même, & les recouvrit enfuite de la terre du foffé. Après quoi il mit fur toute la piece de fon gravier marneux & du fumier, de la maniere que nous avons indiquée en traitant des engrais qu'il donne à fes terres labourées. Ces amendemens ont réuffi au point que ces mêmes pâtures font aujourd'hui, pour la plupart, fes meilleures pieces à bled, & lui rendent d'abondantes récoltes, dont il a foin de varier continuellement les efpeces. Il vient même de choifir un de ces terreins pour y femer du chanvre, & l'on fait qu'on emploie d'ordinaire à cet ufage la piece de terre qu'on eftime la meil-

leure & la plus précieuse. Il affectionne ces terres là par dessus toutes les autres, parce qu'il a la liberté de les administrer comme il lui plait, au lieu qu'il est obligé de se conformer à l'usage ordinaire dans la culture des terres assolées qui dépendent de son village.

Il a mis cinq arpens de ces pâtures en bois & il a destiné à cet usage le terrein qui touchoit à ses anciens bois. Il laisse à la seule Nature le soin de ses semis de Pin & de Sapin, n'ayant pu jusqu'à présent s'instruire en rien de ce qui concerne la culture des bois, ce genre de connoissance étant malheureusement encore ignoré dans notre pays. On regarde communément parmi nous les bois comme des terreins sauvages & incultes, dont on laisse tout le soin à la Nature, & où l'on croit qu'il ne s'agit

que de faire des abattis. Il faut attribuer à ce faux préjugé, que la pareſſe & l'ignorance ont dicté, cette diſette de bois de chauffage, qui fait tous les jours plus de progrès dans nos contrées. Nous remarquions tout-à-l'heure, que les pâtures dépendantes du village de Wermetſchweil n'étoient dans leur origine que des bois nouvellement coupés, que les beſtiaux qu'on y avoit fait pâturer avoient totalement détruits, en arrachant les nouveaux plants. On ne peut qu'attribuer à la même cauſe des eſpaces abſolument nuds, ſouvent de pluſieurs arpens d'étendue, qu'on rencontre dans celles de nos forêts, qui jouiſſent du meilleur ſol & de l'expoſition la plus favorable. Heureux! ſi je pouvois reveiller l'attention de mes concitoyens ſur une branche auſſi eſſentielle de notre écono-

mie, & dont la négligence nous annonce à la longue l'entiére destruction.

KLIYOGG donne bien à ses bois un genre de culture, mais c'est dans des vues toutes différentes de celles que nous proposons. Son grand objet est, comme nous l'avons vu, l'augmentation de ses fumiers, pour lesquels il ramasse le plus qu'il peut de menues branches de Sapin & de Pin, des feuilles tombées & jusqu'à de la mousse. C'est donc dans cette vue qu'il arrache soigneusement de ses bois toutes les mauvaises herbes, qu'il éclaircit de tems en tems le jeune bois, qu'il ébranche ses arbres du bas en haut jusques fort près du couronnement, méthode qui ne contribue pas peu à accélerer l'accroissement de ces arbres & à augmenter la beauté de leurs tiges. Tous ses

ses voisins rejettent cette maniere d'ébran-
cher les arbres comme très-nuisible, mais
c'est de quoi il ne se met point en peine;
il voit que par cette culture ses Pins &
ses Sapins viennent tout aussi bien &
souvent mieux que ceux de tous les gens
qui le blâment. Il faut avouer, qu'au
premier coup d'œil ses bois en ont beau-
coup moins d'apparence parce que la vue
pénétre de tous côtés entre ces tiges
ainsi dépouillées, mais après un examen
plus exact je trouvai son assertion fondée.
Je ne vis pas un seul de ses jeunes Sa-
pins qui fût desséché, ni qui menaçat
ruine, quoique tous ses arbres fussent
considérablement ébranchés. Il y a quel-
ques années qu'il fit un essai pour voir
jusqu'à quel point il pourroit tenter la
chose; il ébrancha tous les arbres ren-

fermés dans le quart d'un arpent au point de ne leur laisser que trois nœuds, les tiges avoient depuis six pouces jusques à un pied de diametre; à peine y eut-il quatre de ces arbres qui périrent, tout le reste fut, à la vérité, un certain tems sans prendre aucun accroissement, mais ils poussèrent ensuite avec autant de force qu'aucun autre de la même espece. Kliyogg avoit observé que chaque arbre se couronnoit tous les ans de nouveau, il inféra de-là, qu'il pouvoit aussi chaque année couper sans danger le cercle inférieur, & que si on laissoit l'arbre quelques années sans l'émonder, on pouvoit en retrancher plusieurs cercles de bas en haut sans lui nuire. Je sais que cette pratique combat la Théorie communément reçue sur l'accroissement des arbres, & que les expériences

des Physiciens les plus distingués de nos jours, d'un Hales, d'un Bonnet, d'un Du Hamel ont prouvé que les arbres reçoivent leur principale nourriture des parties humides répandues dans l'air que les feuilles attirent par la suction. Suivant les observations de Kliyogg, il y auroit au moins une exception à faire en ceci pour les arbres résineux & qui ont des piquans au lieu de feuilles, puisqu'il paroit que l'on courre beaucoup moins de risques à les ébrancher que d'autres. J'avoue que ses expériences n'ont peut-être pas encore été suivies assez long-tems pour pouvoir tenir lieu de maxime incontestable, mais je pense que les opinions d'un homme qui fait voir à tant d'autres égards, un discernement si juste, & dont les observations

ſont ſi dépouillées de toute prévention, méritent notre attention & des recherches plus amples de notre part. (p)

(p) On ne ſera peut-être pas faché, de voir combien tout ce qui eſt dit ici ſur la nature & la culture des arbres, ſe rapporte à quelques paſſages tirés de l'Encyclopédie article *Arbre.* „La racine „des arbres, même de toutes plantes en „général, en eſt comme l'eſtomach, c'eſt „là que ſe fait la premiere & principa-„le préparation du ſuc. - - - La culture „(d'un arbre) par le retranchement „d'une partie de ſes branches, contribue „plus qu'aucune autre induſtrie à la „multiplication: de ſorte qu'on peut di-„re que plus on retranche de cette ſor-„te de corps vivans, jusqu'à un certain „point, plus on les multiplie. - - Si „l'on n'avoit jamais vu d'arbre ébranché „jusqu'à ſa racine, on croiroit qu'un

Au reste il est très-certain, que les ra-cines fournissent à l'arbre une très-grande

„arbre en est estropié sans ressource & „n'est plus bon qu'à être abattu. Ce-„pendant si un orme ou un chêne, ou „un peuplier, en un mot, un arbre „dont la tige s'étend assez droite du „pied à la cime, est ébranché de bas „en haut, il poussera depuis le collet „des branches retranchées jusqu'à la ci-„me de la tige, de toute part, un „nombre infini de bourgeons, qui pous-„sant des jets de tous côtés feront d'un „tronc haut de trente à quarante pieds, „comme un gros bouquet de feuilles si „touffu, qu'à peine verra-t-on le corps „de l'arbre. Si on n'avoit jamais vu „d'arbre étêté par un tourbillon de vent, „ou par le retranchement exprès de son „tronc au collet des branches, il n'y a

abondance de fucs nourriciers qui fe partagent en fuite à toutes les branches,

„perfonne qui ne regardât durant fix „mois, un arbre mis en cet état, com„me un tronc mort & inhabile à toute „génération ; cependant cet arbre étêté „repouffera du tronc au-deffous de l'en„droit où il avoit pouffé fes branches, „un grand nombre de jets, ou au cou„ronnement ou vers le couronnement. „Cela montre combien font abondantes „les reffources de cette forte d'êtres vi„vans ; car on peut dire que depuis „l'extrêmité des branches jusqu'au pied „de l'arbre, il n'y a presque point d'en„droit, fi petit qu'on le puiffe défigner, „où il n'y ait une efpece d'embryon de „multiplication prêt à paroître, dès que „l'occafion mettra l'arbre dans la nécef„fité de mettre au jour ce qu'il tenoit „en réferve. „

quel que ſoit leur nombre & leur groſſeur. Si donc, ſuivant la méthode que nous indiquons, on diminue conſidérablement le nombre de ces branches, à meſure qu'elles paroiſſent, ces ſucs tourneront, presque tout entiers au profit du tronc; ainſi un arbre qu'on ébrancheroit avec modératien, n'en viendroit que mieux.

Enfin j'obſerve encore, qu'au moyen du ſoin que prend Kliyogg de nettoyer continuellement ſes bois, le ſol en eſt tout couvert de jeunes rejetons: tandis qu'ailleurs ce même ſol ne produit que de la mouſſe & des buiſſons qui ne permettent que par-ci par-là à un rejeton de pouſſer. Or on ſait que ces rejetons lui fourniſſent ſans ceſſe, des matieres propres à faire du fumier. Auſſi

regarde-t-il ses bois comme une ressource d'autant plus abondante à cet égard, qu'il en tire tous les ans de chaque arpent deux charrois de litiere pour ses étables.

PLUS j'examine l'administration économique de notre paysan philosophe, dont la description vient de nous occuper, & plus je m'affermis dans l'opinion où je suis, que si nous ne recueillons pas nous-mêmes assez de denrées pour notre subsistance, nous devons beaucoup moins nous en prendre à la stérilité de notre terroir, qu'aux vices qui se sont introduits dans notre Economie rustique. J'en conclus encore, que le poids accablant des dettes, dont nos paysans sont surchargés, ne rend pas impossible le rétablissement de l'Agriculture. Nous avons ici devant les yeux une possession où tout annonce d'abord la décadence & la

ſtérilité, qui n'a reçu d'ailleurs que très-peu d'avantages de la nature, chargée par-deſſus tout cela d'une dette conſidérable; nous voyons cependant cette même poſſeſſion améliorée en un petit nombre d'années à un point qui tient du prodige, & rapporter à peu près le double de ce qu'elle rapportoit auparavant. Des voiſins de notre Kliyogg, qui ne ſont rien moins que ſes meilleurs amis, m'ont aſſuré que lorſqu'il ſe chargea de ce bien, les terres qui en dépendent étoient comptées parmi les plus mauvaiſes, & qu'aujourd'hui ce ſont elles, qui proportionnément à l'étendue, produiſent toujours les récoltes les plus abondantes. Auſſi regardoit-on, ainſi que nous l'avons déja dit, ſon entrepriſe comme la plus grande des imprudences, qui ne pouvoit

manquer d'entrainer en peu de tems la ruine des deux freres ; & l'on s'attendoit à coup sûr à leur voir faire banqueroute. Ce jugement n'étoit pas entiérement dicté par l'envie, qui eft fi prompte à calculer la poffibilité du malheur d'autrui ; & je fuis fort trompé, fi tous ceux qui connoiffent l'état actuel de notre Economie rurale n'auroient pas prononcé de même fur la queftion fuivante, favoir ; fi un ménage où il ne fe trouveroit que quatre perfonnes faites avec onze enfans non-élevés étoit en état de foutenir un bien, eftimé à peine 20000 livr. & fur lequel il falloit payer la rente de 12500 livr. Cette queftion a pourtant été réfolue à l'avantage des propriétaires, graces à l'activité & à l'intelligence de cet homme fingulier.

Rendons la chose plus sensible par le calcul, afin d'exciter, s'il se peut, l'émulation de tout bon Pere de famille.

15 Arpens semés en froment lui produisent 1500 gerbes; les 100 gerbes rendent 60 boisseaux d'épeautre en balle: Ainsi 15 arpens rendent 56 Malters, 4 boisseaux. Le Malter vaut chez nous au prix moyen 20 liv. ainsi 15 arpens semés en froment produisent en argent - - - - -	1125 liv.
15 Arpens semés en seigle, produisent à 5 muids par arpent 75 muids, qui à 10 liv. le muid, donnent - -	750 liv.
Total de la recette - - -	1875 liv.

Sur quoi il faut déduire:

La dime des champs à bled	liv. 112. 10 f.
La dime des champs à seigle	75 —
Pour la semence des champs à bled à 10 boisseaux par arpent, fait pour 15 arpens 9 Malters 6 boisseaux	187. 10
Pour la semence des champs à seigle à $3\frac{1}{2}$ boisseaux par arpent, fait pour 15 arpens, 13 muids - -	130 —
La rente de 12500 liv. à 4 pour Cent - - -	500 —
Le loyer d'une prairie -	110 —
Sept tombereaux de fumier, & six tonneaux de cendres de tourbe - -	50 —
Total de la dépense -	1165 liv.
Ainsi il lui reste net - -	710 liv.

Si nous avons omis les frais du Charron, du Bourrelier & du Maréchal, nous n'avons pas mis non plus en ligne de compte toute la récolte des pâturages qu'il a converti en terres labourables; cette récolte consiste, comme nous l'avons fait voir, en grains, en pommes de terre, en chanvre & en légumes, ce qui tourne tout au profit du ménage. De plus il retire des fruits de son verger; ses vaches lui fournissent du lait & du beurre, & ses cochons de la chair. On voit d'un autre côté, en examinant ce calcul, combien il auroit été facile à un paysan qui auroit manqué d'activité & d'intelligence de se ruiner sans ressource en se chargeant de ce bien. En effet des terres dégradées & mal-cultivées auroient à peine rendu dans les meilleures années la moitié de ce que nous avons compté,

& un payſan fainéant auroit employé en journées d'ouvriers plus d'argent que nous n'en aſſignons par notre calcul à notre laborieux Econome. Tout le profit qui lui reſtoit, il l'a toujours mis en améliorations; ou bien il en a acquis de nouveaux fonds. Il penſe que cela lui eſt plus avantageux que s'il employoit ce profit à liquider les dettes hypothéquées ſur ſon fonds; parce que de cette maniere 100 livr. lui produiſent bien au delà des 4 livr. d'intérêt qu'il en paye; tandis que ce même intérêt eſt un grand point pour les habitans de la ville, ſurtout lorsque l'hypotheque eſt bien ſolide. Cette dette ne lui donne d'autre embarras que l'attention d'en porter tous les ans les intérêts à l'échéance. De ſorte qu'à préſent que ſes fils croiſſant en ſanté, en vigueur & en force, il ſe voit à la

veille d'en être puissamment secouru, tous ses projets ne tendent qu'à l'agrandissement de sa possession, afin que sa postérité, animée par l'exemple qu'il leur met devant les yeux, se trouve à portée de se procurer, par un travail infatigable, le même bonheur & le parfait contentement d'esprit dont il jouit.

Ce qu'il y a d'étonnant & qui mérite une attention toute particuliere, c'est que toutes ces améliorations se font faites avec un si petit nombre de bras; tout le ménage n'étant composé, comme nous l'avons dit, que de quatre personnes adultes, dont deux femmes, qui ne pouvoient gueres s'éloigner de la maison, où les soins qu'exigeoient l'éducation d'un si grand nombre d'enfans, les retenoient le plus souvent. Nous pouvons inférer de cet exemple, que c'est encore mal à pro-

pos, qu'on attribue le peu de fertilité de notre terroir au défaut d'habitans. Ce n'eſt point dans le manque de bras, mais dans les progrès de la fainéantiſe & de la molleſſe, qui deviennent de jour en jour plus effrayans parmi nous, & qui font que l'on préfere le travail moins pénible, mais précaire de nos manufactures, aux rudes travaux de la campagne, enfin dans le mauvais uſage que les ouvriers font de leur gain, qu'il faut chercher la ſource de la miſére qui va toujours en augmentant.

CONCLUONS de tout ceci, que pour parvenir à perfectionner l'Agriculture dans notre Canton, il faudroit commencer par réformer les mœurs des habitans. Ce ne ſera qu'après qu'on aura ſu rallumer chez nos cultivateurs une véritable

table ardeur pour les travaux de la campagne, qu'il sera tems de songer à améliorer les terres par des moyens physiques, & de faire changer nos pratiques anciennes contre une méthode plus parfaite & démontrée telle par des recherches & des épreuves suffisantes. C'est aussi là l'opinion la plus constante de notre Sage. Vous ne sauriez croire, Monsieur, me disoit-il souvent, combien il se redresseroit d'abus, si le Gouvernement & l'habitant de la campagne se prêtoient mutuellement la main pour concourir au bien général. Nos terres n'auroient qu'à être cultivées par des mains plus intelligentes & plus laborieuses, notre pays suffiroit de reste à la nourriture de ses habitans: mais nous péchons malheureusement à ces deux

égards. Le payſan n'a pas d'ordinaire aſſez de raiſon pour connoitre ſes vrais avantages. C'eſt donc à ceux d'entre vous, Meſſieurs, qui êtes appellés par état, à veiller au bien de la patrie, à preſcrire aux cultivateurs la maniere dont il faudroit qu'ils s'y priſſent & à faire agir l'autorité ſuprême & les châtimens pour obliger les fainéans au travail. Il faudroit pour cela que les Officiers Publics veillaſſent, avec l'attention la plus exacte, ſur la conduite d'un chacun en particulier, & ramenaſſent les mauvais ſujets à leur devoir par des réprimandes, des menaces, des corrections ſalutaires. Perſonne ne ſeroit plus à portée d'y réuſſir que Meſſieurs les Paſteurs. Ils y parviendroient, s'ils étoient ſeulement plus attentifs à rappeller ſans ceſſe à leurs brebis, ſoit en chaire, ſoit dans

leurs visites pastorales, la pratique exacte de leurs devoirs, & à leur inculquer continuellement, que l'essence de la piété consiste à remplir exactement envers leur prochain les devoirs de la justice, c'est à dire, rendre à chacun ce qui lui est dû. Ces Messieurs sont pour l'ordinnaire beaucoup trop savans dans leurs sermons; ils s'arrêtent à des explications fort étendues & fort recherchées de leur texte, choses où le paysan borné ne comprend rien, & n'expliquent pas d'une maniere assez claire, assez simple, comment il faut se conduire. Il arrive de là, que nos habitans de la campagne s'imaginent, pour la plupart, avoir remplis tous leurs devoirs, lorsqu'ils ont assisté au service Divin, au chant des pseaumes, à la prière; & qu'ils

peuvent ensuite se livrer impunément au luxe dans les habits; (q) à toutes sortes d'excès dans le manger & dans le boire, commencer par dissiper leur patrimoine & finir par tromper le prochain. Pour moi je pense, qu'il y a dix fois plus de mal à tromper quelqu'un d'un seul denier, que de manquer à un sermon. Il n'y a que celui, qui toujours fidele à la probité & constant dans son travail, mange son pain à la sueur de son visage, qui puisse se prometrre la bénédiction d'en haut. Un cultivateur laborieux ne connoit point de mauvaise année, & rien

(q) Bien des lecteurs seront surpris de voir des paysans taxés de donner dans le luxe des habits; mais ceux qui connoissent la Suisse, savent combien les femmes & surtout les filles méritent ce reproche dans certaines contrées.

ne sauroit troubler le parfait contentement dont il jouit. Un fainéant au contraire attend tout de la Providence & s'en prend à l'injustice du sort, lorsqu'il recueille moins qu'un Cultivateur plus diligent. Messieurs les Baillifs devroient de leur côté employer les peines corporelles, & les amendes pécuniaires pour obliger au travail ceux qui refuseroient de se rendre aux exhortations des Pasteurs. Il faudroit pour cela, qu'ils prissent la peine de faire des visites exactes & fréquentes dans leur district ; ils se mettroient au fait dans ces tournées, de l'état des terres, & distingueroient parmi les habitans qui leur sont subordonnés ceux qui se montreroient les plus laborieux, tandis qu'ils traiteroient avec la derniere rigueur les laches & les fainéans. Ah

bon Dieu ! s'écrioit-il, quelle feroit la profpérité de nos contrées, fi l'on prenoit de pareilles mefures, & dans quelle abondance n'y jouirions-nous pas de tout ce qui eft néceffaire à la vie.

KLIYOGG me témoignoit une autre fois la fatisfaction qu'il venoit d'éprouver à la publication du Reglement prefcrit par le Magiftrat pour prévenir les maladies épidémiques des beftiaux en améliorant les pâtures. Mais il s'agit à préfent, me difoit-il, de tenir exactement la main à l'exécution de cette ordonnance, car fi on laiffe le payfan en ufer felon fon bon plaifir, & fi on ne lui fait pas voir de la févérité, le mal fera encore pire qu'auparavant. Il vaudroit mieux ne point faire de loi, que de ne la pas faire obferver à la rigueur ; le payfan eft trop prompt à fe prévaloir, à

son propre dommage & à celui du pays en général, de la moindre indulgence. Je lui repondis là dessus; vos vues, mon cher Kliyogg, sont les meilleures du monde: mais vous ne connoissez peut-être pas les difficultés insurmontables qui s'y opposent. Notre peuple est trop habitué à la liberté pour qu'il soit aisé de l'astreindre à une contrainte rigoureuse. L'exécution d'un plan tel que celui que vous vous proposez, exigeroit des soins & des détails qu'il ne seroit gueres possible aux officiers publics d'embrasser dans toute leur étendue, supposé qu'ils en eussent tous également les talens & la volonté, ce que nous oserions encore bien moins prétendre.

Croyez, repliqua-t-il, que toutes ces difficultés s'applaniroient peu à peu

d'elles-mêmes, si l'on mettoit bien sérieusement la main à l'œuvre. Un seul exemple de sévérité suffit souvent pour en imposer à une multitude nombreuse. N'avez vous jamais vû avec quelle facilité on fait passer à un troupeau indocile ce pont, qu'il s'opiniatre à considérer avec effroi? Il suffit d'avoir forcé un seul mouton à le passer, pour que tous les autres suivent sans répugnance. Soyez persuadé, Monsieur, que le paysan reconnoit tôt ou tard que c'est pour son bien qu'on se sert de la force pour lui faire faire ce qui lui est avantageux. Toutes les fois que j'entends faire tant de difficultés, j'en conclus que la chose ne tient pas beaucoup à cœur, & que c'est uniquement la peine qu'on redoute. Dans le cours de mes travaux on me faisoit également voir mille inconvéniens à chaque

pas que je faisois ; je ne pouvois rien entreprendre qui ne fut regardé comme absurde & impraticable : tout cela ne m'a jamais ébranlé ; dès que j'étois une fois bien persuadé que ce que je me proposois étoit bon & honnête, je me mettois gaiement à l'ouvrage & je m'y livrois de toutes mes forces. Dieu n'a jamais permis que mes peines fussent infructueuses. Ceux qui m'avoient le plus regardé en pitié étoient confondus de mes succès, & il leur arrivoit souvent d'être des premiers à m'imiter en bien des choses. Questionnez mes voisins, ils seront tous obligés de convenir, que mes entreprises prenoient toujours une issue toute différente de ce qu'ils s'en étoient figuré d'abord. Je vous accorde, mon cher Kliyogg, lui repliquois-je, qu'il en est

ainsi de votre travail; lorsque vous avez projetté quelque chose d'utile, vous allez droit au but, & vous exécutez par vos propres mains. Il n'en est pas ainsi de ceux qui ont part au Gouvernement; ce n'est qu'après qu'on est parvenu à persuader les autres qu'un tel projet est bon & utile, qu'on peut se flatter de le voir mettre en exécution, encore faut-il alors que nombre de personnes poussent à la roue avec une égale ardeur, si l'on veut parvenir à son but. Que cela ne vous empêche pas, Messieurs, reprenoit-il, de faire sans cesse les plus fortes tentatives. Lorsque vous aurez médité profondément sur des objets tendans à l'utilité publique, proposez-les avec force & avec zele, & que la maniere dont vous les mettrez en exécution devienne un modele de ferveur & d'activité; alors

la bénédiction d'en haut ne sauroit vous manquer. Vous obtiendrez toujours au moins une partie de ce que vous desirez ; ces premiers succès, quelque foibles qu'ils puissent être, feront tenter de nouveaux moyens & soutiendront les efforts du zele. Aujourd'hui une chose, demain une autre, insensiblement l'ouvragre arrive à sa perfection. Ce n'est pas tout d'un coup que je suis parvenu à bonifier mes terres ; bien des années se sont écoulées avant que j'aie pu m'appercevoir de quelque avantage, mais cela ne m'a point rebuté. Vous êtes incertains de l'aprobation du public : douteriez-vous que ce qui est honnête & utile puisse manquer tôt ou tard de l'entrainer ? Il y a quelque chose au dedans de nous, qui dit tout aussitôt oui, lorsqu'on nous prêche la vérité, lors même qu'elle nous est désagréable. Ne

vous rebutez ſeulement pas, vous verrez qu'à la fin il n'y aura perſonne, qui ne fût honteux de vous refuſer ſon aprobation. Mais chez vous, cher Kliyogg, lui dis-je, le ſuccès ſoutient continuellement votre activité, chaque coup de hoyau que vous donnez, avance votre ouvrage & vous approche du terme que vous vous êtes preſcrit; au lieu qu'en travaillant pour le public, un inſtant voit ſouvent évanouir tout le fruit de nos peines, & rejetter les projets les mieux conçus & les mieux intentionnés. De pareilles contradictions abattent le courage, le zele s'éteint, & l'on finit par laiſſer aller les choſes comme elles veulent, dès qu'on n'y voit plus de reméde. Eh! voila juſtement ce qui n'eſt pas bien, reprit-il avec vivacité, c'eſt précifement alors qu'il faut redoubler les

efforts. Plus les befoins font preffans, & plus l'on a fujet d'être convaincu de la néceffité d'un promt fecours. La Satisfaction qu'on éprouvera au dedans de foi-même, lorsqu'on pourra du moins fe rendre témoignage qu'on a rempli tout ce à quoi l'on croyoit être obligé, n'eft-elle pas déja une récompenfe, & la plus belle qu'on puiffe fe propofer? Fiez-vous en à la providence divine, toute entreprife utile, quoiqu'elle vienne à échouer, peut encore produire des fruits falutaires dans un autre tems. Souvent lorsque le défordre des faifons & des Elemens, fembloient m'avoir enlevé tout efpoir, le ciel me favorifoit encore au tems de la récolte d'une portion honnête. Celui qui compte fur la Providence, lorsqu'il forme de juftes entreprifes, *eft*, fuivant l'expreffion de l'Apôtre, *vivant en efpé-*

rance. Qu'on me dise tout ce que l'on voudra, concluoit-il, lorsqu'animé d'un vrai zele on a fait tout ce qu'on a pu & dû faire, la bénédiction d'en haut s'en est toujours ensuivie.

CETTE conversation ne met-elle pas dans tout son jour la vérité de cette sentence de Socrate, que de toutes les professions, l'Agriculture est celle qui nous enseigne le mieux la pratique de la justice & la Science du gouvernement?

SI j'ai pu faire passer dans l'ame de mon lecteur seulement une partie des vives & fortes impressions que les sages discours de cet homme étonnant ont faites sur la mienne, il desirera avec avidité de le connoitre encore plus particuliérement, & ne me saura pas mauvais gré, si je mets devant ses yeux la peinture de l'intérieur de son ménage. Il est

beau ſans doute de ſe livrer tout entier aux occupations de ſon état, & d'augmenter ſa fortune par un travail aſſidu. Mais il eſt plus beau & plus digne d'un eſprit ſupérieur de ſavoir économiſer avec décence & ſageſſe des biens légitimement acquis. J'ai ſouvent oui dire à notre Bodmer, ce Socrate de nos jours, à propos du rétabliſſement de l'Agriculture, que ſi l'on pouvoit enſeigner au peuple à gouverner avec plus d'Economie la quantité actuelle de denrées que le pays fournit, cette même quantité ſuffiroit pour nourrir tous les habitans. Notre Kliyogg nous offre une preuve bien inſtructive de la ſolidité de ce conſeil.

C'est Lui qui exerce la fonction de Pere de famille dans le ménage réuni des deux freres. Il eſt cependant le cadet; mais ſon ainé a eu aſſez de lu-

miere & de raison pour reconnoître la supériorité, que le genie & les talens de son frere lui donnoient sur lui, & pour lui laisser en conséquence toute l'administration du travail, se contentant de l'y seconder avec cette ardeur dont il reçoit l'exemple. En admettant le Systême que Kliyogg s'est formé sur les devoirs d'un pere de famille, peu de gens feroient tentés de lui envier cet honneur. Il faut, selon lui, que le chef de famille se trouve toujours le premier à tous les ouvrages, & en revienne le dernier; l'essence de son autorité consiste à prêcher d'exemple aux autres individus de la famille. Sans quoi, dit-il, tous les efforts que l'on fait, tous les soins qu'on se donne deviennent inutiles. Le pere de famille est la racine, qui donne à l'arbre entier

entier la force & la vie ; si la racine périt, l'arbre quelque vigoureux qu'il soit, périra avec elle. De quel front le maitre exigera-t-il de ses inférieurs l'assiduité au travail, lorsqu'il sera le premier à se rebuter ? Avec quelle autorité pourra-t-il regler & ordonner tout ce qui devra se faire, lorsque le valet sera mieux que lui au fait de la besogne ? Un tel maître sera le jouet, la risée de tout son domestique, & s'il s'obstine à faire exécuter ses ordres, quelqu' inconsidérés qu'ils soient, l'obéissance alors est un poids accablant pour ceux qui doivent les remplir. Si c'est le maître, au contraire, qui a les vues les plus éclairées ; si c'est lui qui donne le meilleur exemple, il n'y aura personne dans la maison qui ne soit honteux de faire moins d'ouvrage que le chef.

Je fus prié par mon meilleur ami, me disoit dernièrement Kliyogg, de montrer à son valet ma maniere d'amender un champ, au moyen du gravier marneux. Ce garçon me dit-il, a de l'intelligence, il est d'ailleurs, comme tu vois, fort & vigoureux; c'est seulement dommage qu'il n'ait pas toujours le cœur au travail. Je pris ce garçon avec moi & je le fis travailler à mes côtés du grand matin jusques au soir très-tard; il me secondoit à qui mieux mieux & je ne me lassois point d'admirer sa vigueur, sa dextérité & sa diligence. Dès que je revis mon ami, je lui dis; tu fais grand tort à ton valet de le taxer de paresse, je n'ai jamais vu d'homme plus laborieux. Lui de son côté me protesta, qu'en allant visiter ce même valet à son travail, il l'avoit trouvé souvent à ne rien faire.

Reste-t-il également oisif, lui repliquai-je, lorsqu'il travaille à côté de toi? Je ne suis pas à même d'en juger, me repondit-il; je le payé pour faire mes plus gros ouvrages, & pour m'exempter d'une fatigue trop rude; il suffit, je pense, que je lui prescrive ce qu'il a à faire, & que j'aie l'œil sur sa besogne. Tu regardes donc, repris-je, un travail un peu rude comme une peine qui te rendroit malheureux? Je crois au moins, repondit-il, qu'il est bien permis, lorsqu'on en a le moyen, de se donner quelque repos, & de jouir de son aisance en tout bien & en tout honneur; quelle différence y auroit-il sans cela entre le riche & le pauvre, à quoi nous serviroit-il que Dieu nous ait accordé plus de bien qu'à d'autres? Si c'est la ta façon

de penser, lui repliquai-je, je ne suis plus étonné que ton valet reste à rien faire quand tu ne le vois pas; car enfin n'est-il pas naturel que chacun cherche à se procurer son bonheur autant qu'il lui est possible? Quant à moi, je suis bien éloigné d'être de ton avis, & ne suis jamais plus heureux ni plus satisfait, que lorsque je vaque à ma besogne. Et moi je vois, mon cher Kliyogg, reprit mon ami, que ton avis est toujours le meilleur; je ne prétends plus désormais me ranger à celui de ma femme lorsqu'elle voudra m'empêcher de travailler, sous prétexte que j'ai dequoi vivre, & que je n'ai pas besoin d'abréger mes jours, en m'excédant de travail.

LORSQUE Kliyogg a formé une fois une bonne & saine résolution, il fait avec une fermeté inébranlable astreindre

tout le ménage à concourir à son exécution; & lorsqu'il regarde une chose comme nuisible ou seulement inutile, il fait pareillement obliger tout son monde à la rejetter & à s'en abstenir. C'est encore là une de ses grandes maximes, qu'il faut commencer par extirper tout ce qui est nuisible ou inutile, avant de songer à la moindre amélioration. Tant qu'on n'a pas arraché les mauvaises herbes d'un champ, tout engrais, bien loin d'être avantageux, ne sert qu'à faire multiplier ces plantes parasites qui enlevent à la bonne semence toute sa nourriture. De même une maison ne sauroit se maintenir, tant que l'oisiveté, le luxe & la dissipation y prendront le dessus, employa-t-on d'ailleurs les moyens les plus propres à la faire prospérer. En

conséquence il fit avec zele les derniers efforts pour détruire jusqu'à la racine toutes les mauvaises habitudes qui s' étoient glissées dans son ménage ; il eut à combattre bien des préjuges, il essuya bien des contradictions de la part des femmes ; il étoit bien difficile de les faire renoncer à des abus qu'une longue habitude leur faisoit regarder comme sacrés. Toutefois sa fermeté triompha de leur résistance. L'approbation, les louanges que sa conduite lui mérita de la part de plusieurs des principaux de la République contribuérent beaucoup à ramener à la raison ces esprits récalcitrans ; aujourd'hui la concorde régne dans la famille & tous ceux qui la composent n'ont qu'un cœur & qu'une volonté. Tant il est vrai que les encouragemens dont le Gouvernement honnore les sujets

qui se distinguent, font impression sur les autres & les portent à profiter des bons exemples.

Kliyogg tenoit le seul bouchon qu'il y eut dans le village; il en résultoit en apparence un profit assez considérable pour le ménage: un examen plus réfléchi l'eut bientôt convaincu du contraire; il frémit à la seule pensée des funestes impressions, des dangereux exemples que ses enfans recevroient des gens, qui fréquentoient son cabaret. Ces gens là donnoient pour la plupart à la boisson un tems précieux pour le travail; dissipoient follement un argent qu'ils auroient dû employer à l'amélioration de leurs affaires domestiques; énervoient leurs forces, & abrutissoient leur esprit au point de se rendre incapables de vaquer

à leurs occupations & à leurs devoirs. Cela lui fit prendre la résolution la plus formelle de ne donner désormais à aucun de ses chalands, qu'autant de vin qu'il lui en falloit pour ranimer & réparer ses forces épuisées par un travail pénible, ou par la fatigue d'un voyage; le seul usage auquel le vin lui sembloit avoir été destiné par le créateur. Il fixa, d'après sa propre expérience cette quantité à une chopine (environ le poids d'une livre médecinale) & maintint sa résolution avec l'exactitude la plus rigoureuse. Un pareil procédé lui fit bientôt perdre la plus grande partie de ses chalands & avec eux le profit qu'il en retiroit. Les meres de famille, dont l'une avoit été élevée dans un cabaret, en furent outrées de dépit & en vinrent avec lui aux grosses injures. N'avions-

nous pas toujours bien prévu, lui dirent-elles, que tes singularités causeroient à la fin la ruine entiere de notre maison? Il y a déja long-tems que tout le monde nous en veut, & que les bonnes gens ne nous prophétisent rien de bon, de ce que tu t'écartes à tous égards, des coutumes de nos sages ancêtres. Tu vois à présent les beaux fruits de ton opiniâtreté, qui nous prive de la riche ressource que notre cabaret nous fournissoit. N'est ce pas là ôter le pain de la bouche à ses enfans? Ces pauvres petits iront bientôt mendier de porte en porte. Rassurez-vous, bonnes meres, leur dit-il d'un ton tranquille & d'un air riant, examinez bien toutes choses avant de me condamner. A-t-il manqué jusqu'à présent la moindre chose

à nos enfans? N'ont-ils pas toujours été, graces à Dieu, bien nourris, bien vêtus? Nous en convenons, dirent-elles, mais ne deviennent-ils pas tous les jours plus grands, ne leur faut-il pas aussi plus d'entretien? Mais leurs forces, reprit-il, ne s'augmentent-elles pas dans la même proportion, & ne sommes-nous pas par conséquent à la veille de les voir en état de commencer à nous aider à mettre nos terres en meilleure valeur? Ces mêmes terres ne nous rendent-elles pas déja beaucoup plus qu'elles ne nous rendoient d'abord? Et ne voyez-vous pas qu'il ne nous manque que de bras pour augmenter encore davantage notre revenu? Nous n'avons rien à repliquer à cela, repondoient elles, mais le profit du cabaret n'étoit pas à mépriser, ce bénéfice ajouté au produit de nos terres

nous étoit d'un grand secours. Eh! ne voyez-vous pas, reprit-il, qu'il faut toujours au logis, pour servir les chalands, une personne, dont le travail est perdu pour la culture des terres? Il est vrai, repliquérent les femmes, que le travail en souffre quelque petite chose, mais le profit surpassoit de beaucoup la perte. Je conviens, disoit Kliyogg, que nous retirions plus de profit en argent du Cabaret, que nous n'en recueillons à proportion de la culture des terres, mais pensez-vous qu'un profit, qu'on acquiert par le dommage d'autrui, puisse être béni de Dieu? N'entendiez-vous pas les plaintes ameres que faisoient sans cesse les femmes de ces ivrognes de profession, de ces débauchés qui les rendoient si malheureuses? Ne voyez-vous pas tous les jours des fils à qui leurs peres avoient

laissé de gros biens, marcher à grands pas vers leur ruine, en s'adonnant à l'ivrognerie & à la fainéantise ? Pensez-vous que la misére, où ces malheureux plongent leur famille, ne crie pas vengeance contre l'infame avidité des Cabaretiers qui ont prêté la main à leur débauche ? — L'on a pourtant vu des hôtes que le ciel a béni, & qui se sont enrichis à ce métier. — Soit, mais l'on n'en a gueres vu dont les biens aient passé à la troisieme génération ; leurs enfans s'habituent insensiblement à une vie libertine, perdent le goût du travail, & accoutumés à s'enrichir aux dépens des autres, ils deviennent trompeurs & méchans. Voulez-vous exposer nos enfans aux mêmes dangers ? Voulez-vous perdre tout le fruit des peines & des travaux, que nous avons employés à

l'amélioration de nos terres, & mettre vos enfans, perdus par le mauvais exemple, dans le cas de s'adonner à la fainéantise & de dépenser plus en un seul jour, qu'ils n'en gagneront dans vingt à cet indigne métier. — Le bon Dieu nous en préserve, mais il n'est pas dit qu'il faille nécessairement que cela arrive. — Cela n'est-il pas au moins bien probable, ne voyez-vous pas tous les jours avec quelle facilité les enfans adoptent les mauvais exemples? — Nous ne saurions le nier. — Supposez donc que ce que vous admettez comme possible, arrivât, n'auriez-vous pas d'éternels reproches à vous faire, d'avoir été cause de la perte de vos enfans? Au lieu que si vous suivez mon avis, vous amasserez à la vérité, moins d'argent; mais nos enfans s'habitueront comme nous au tra-

vail, ils se contenteront du produit de leurs terres, & Dieu les bénira comme il nous a bénis. — Fais donc comme tu l'entends, il faut toujours te donner raison, quand même on est sûr que tu as tort; au bout du compte, si nous tombons dans la misére, ce sera bien à toi d'en repondre. Tel étoit le refrein ordinaire de toutes les contrariétés qu'on opposoit à la constance inébranlable de notre Philosophe, qui persista dans la sage résolution, qu'il avoit prise. Tous les habitans du lieu en firent l'objet de leurs risées & engagerent un autre particulier à se charger du bouchon; mais ce fut à leur grand détriment, & nombre de peres de famille éprouvérent les effets de la mauvaise conduite de leurs fils, qui empiroit de jour en jour; ils s'en plaignirent à Kliyogg lui-même, &

lui avouerent que toutes ces dépenses de cabaret menaçoient leurs maisons d'une ruine totale.

Il découvrit une autre cause de la décadence de bien des ménages dans la coutume où l'on est de faire de petits présens aux enfans, à l'occasion d'un baptême, ou pour les étrennes &c. Ces sortes de présens, dit-il, accoutument de bonne heure les enfans, à se faire de petits revenant-bons par d'autres voies que par leur travail; ce qui devient un germe de fainéantise, qui est la racine de tous les maux. D'ailleurs ces présens consistent d'ordinaire en friandises mal-saines, pour le moins superflues, ou en jouets qui ne sont d'aucun usage réel. On n'en est pas moins obligé de rendre ensuite la pareille dans l'occasion, ces petits objets, qui font une somme au

bout de l'année, deviennent onéreux pour un ménage. Il se fit donc une loi, de ne recevoir jamais aucun préfent quelconque ni pour lui, ni pour ses enfans, soit de comperes ou commeres, soit de parens, soit de qui que ce put être, & de n'en point faire non plus de son côté, hormis à de vrais pauvres, à des personnes que l'âge ou d'autres accidens mettoient hors d'état de gagner leur vie. Il blame toutes les aumones faites à des gens qui ne les méritent pas; il croit même que c'est un grand mal, & que ceux qui font inconsidérément de ces charités indiscrettes, se rendent responsables des suites dangereuses qui en résultent. Ces personnes-là, poursuit-il, croyent s'acheter par là la bénédiction d'en haut, qu'ils voudroient le plus souvent

vent faire entrer dans les gains les moins licites, & ces aumones n'aboutissent qu'à fomenter la fainéantise des mendians, & les excitent à toutes sortes de crimes, au vol, à l'imposture, au libertinage, &c.

De toutes les loix que Kliyogg s'est imposées, il n'y en a aucune qui lui ait couté plus de peine à mettre en exécution que celle-là. On le taxa d'une rigueur sans exemple envers ses enfans; d'une avarice, d'une dureté insoutenable envers les pauvres. Mais, sourd à tous ces reproches, il vint à bout d'effectuer une résolution, dont il avoit reconnu la bonté. Ses enfans n'ont, à la vérité, jamais éprouvé les sensations agréables qu'excitent les présens, mais ils en sont d'autant plus satisfaits & plus heureux dans la jouissance du nécessaire & des

commodités de leur état. A la premiere fois que je fus le voir chez lui, je voulus, au moyen de quelques petits présens, rendre mon souvenir agréable à ces enfans; je fus très-étonné de ne pas trouver en eux la moindre envie de les accepter; leur pere me pria d'abord de ne point prendre cette peine, je pris sa resistance pour un compliment; je réiterai mes offres; mais je le vis la-dessus insister plus fortement pour que je n'en fisse rien. Je lui opposai qu'il falloit bien laisser quelque plaisir aux enfans, & que c'étoit là une bagatelle dont je ne m'apercevrois en aucune façon. Ce n'est point, Monsieur, reprit-il avec chaleur, la conséquence de l'argent dont vous voulez regaler mes enfans qui cause ma répugnance; mais j'envisage le danger qui en résulteroit pour eux.

Il usa de la même fermeté pour bannir toutes ces distinctions attachées à de certains jours de l'année. Chez lui les dimanches & les fêtes, la clôture des fénaisons, de la récolte, la fête du village, les baptêmes de ses enfans &c. n'ont aucune sorte de préférence quant à la bonne chere. Il lui semble qu'il est absolument contre le bon-sens de donner plus de nourriture au corps dans les jours destinés au repos que dans les jours ouvrables, où les forces épuisées par un travail pénible ont besoin de beaucoup plus de réparations. C'est pourquoi il a soin de regler les repas suivant la nature du travail. Il prévient ses gens, de ne point s'attendre à aucun extraordinaire à la fin de la récolte, ce n'est point, leur dit-il, par avarice que j'en use ainsi, car

je prétends employer tout le montant de la dépenſe uſitée en pareil cas, à vous faire faire de meilleurs repas tout le tems que vous ſerez dans le fort de l'ouvrage. Il ne boit point de vin à ſes repas, mais il en prend ſa meſure reglée avec lui dans les champs, là il lui tient lieu de reconfortatif, lorsqu'il ſent que ſon corps commence à plier ſous le poids de la fatigue. Il engraiſſe des porcs pour ſon ménage, comme font les autres payſans: mais cette viande ne fait jamais ſur ſa table un mets ſeparé. Chaque jour il en emploie une certaine quantité, qu'il fait dépecer en très-petits morceaux & cuire avec un Légume, ayant éprouvé que le Légume en devenoit beaucoup plus fortifiant & plus nourriſſant. Il prétend que plus un mets eſt difficile à digérer, mieux il nourrit. Auſſi préfére-t-il,

par cette raiſon, les pommes de terre à tout autre nourriture & le pain de ſeigle au pain de froment. Il s'en rapporte à ſa propre expérience, qui ne le trompe point, puis qu'il travaille ſans ceſſe avec une égale activité; & il a toujours obſervé, qu'il étoit bien plutôt épuiſé lorsqu'il uſoit de mets délicats, que lorsqu'il ſe nourriſſoit de mets groſſiers & de difficile digeſtion.

Son grand objet, le premier de ſes ſoins, c'eſt l'éducation de ſes enfans, il l'enviſage avec raiſon comme le plus ſacré de tous ſes devoirs. Il conſidére ſes enfans comme autant de préſens, que la Divinité lui a fait, afin qu'il leur aplanit le chemin, qui conduit à la vraie félicité, perſuadé qu'ils crieroient vengeance contre lui, s'il les mettoit dans

la mauvaiſe route. Son grand principe, à cet égard, eſt de tout mettre en uſage pour empêcher qu'il ne ſe gliſſe des idées fauſſes & des deſirs déréglés dans ces ames tendres. Il avoit obſervé que les manieres de penſer & d'agir des enfans viennent toutes de ce qu'ils entendent dire & voyent faire aux perſonnes plus âgées, dont ils ſont environnés, & il penſe qu'il ne s'exciteroit jamais chez eux aucuns mauvais deſirs, s'ils ne leur étoient ſuggérés par autrui. C'eſt pourquoi il veut continuellement les avoir ſous ſes yeux; il exige qu'ils l'accompagnent, autant que cela ſe peut, à tous ſes travaux & qu'ils y prennent part à proportion de leurs forces. Il tache de cette maniere à les habituer de bonne heure à ſon genre de vie, à leur faire adopter ſes mœurs & à leur inſpirer ce

vrai contentement, qu'il regarde comme l'unique moyen d'arriver au bonheur. D'un autre côté il les écarte, autant qu'il lui eſt poſſible, de toute autre Société, crainte que s'ils venoient à connoitre les mauvaiſes coutumes & les mœurs corrompues, qu'il a eu tant de peine à bannir de ſa maiſon, ils ne ſoient incités à les imiter. Voilà pourquoi il n'a jamais voulu les envoyer à l'Ecole publique, de peur que venant à fréquenter, par les rues & pendant les heures de récréation, des enfans ſans mœurs & ſans éducation, le tort que leur feroit un pareil commerce ne leur fit payer beaucoup trop cher l'avantage d'apprendre à lire & à écrire.

Il ſe chargea donc lui-même du ſoin de les inſtruire, & deſtina à cette

occupation le repos du Dimanche. Par une ſuite des mêmes motifs, les peres de famille ne vont que tour à tour à l'Egliſe; il en reſte toujours un des deux au logis, tant pour contenir les enfans dans la regle, que pour leur enſeigner le catéchiſme, & les exercer à la lecture & à l'écriture. C'eſt encore à cauſe de cela, qu'il ne ſouffre pas que ſes enfans ſe trouvent à des divertiſſemens publics, comme foires, fêtes de village &c. Cette conduite fait tenir, à la verité bien des mauvais propos ſur ſon compte; on le traite de ſectaire, de pere dur, dont l'avarice ne veut pas permettre le moindre divertiſſement à ſes enfans. Tu as grand tort, lui diſoit un jour un de ſes voiſins, d'être auſſi barbare à l'égard de tes enfans, & de leur refuſer toute eſpece de plaiſir. Et qui te dit, reprit Kliyogg,

que je ne leur permets aucuns plaiſirs? N'ont-ils pas l'air auſſi ſain & auſſi gaillard que les tiens? — Ne leur interdis-tu pas toutes les occaſions, où notre jeuneſſe ſe divertit entre elle, en tout bien & en tout honneur? Ne leur deffends-tu pas le cabaret? N'as-tu pas empêché derniérement ta fille d'aſſiſter à une fête où elle auroit pu ſe régaler, danſer & ſe divertir comme les autres? Ma fille, repondit Kliyogg, n'en a pas témoigné la moindre envie, elle ſait ſe rejouir & rire au logis. Crois-tu qu'il n'eſt pas d'autre ſatisfaction que celle de boire ou de ſe divertir ſans modération? Peux-tu manger davantage au cabaret, que jusques à être raſſaſié? Peux-tu y être plus qu'en joie? — Non pas juſtement, mais il eſt bon par fois de faire

quelque petit extraordinaire, on en travaille ensuite d'autant plus gaillardement. — J'ai pourtant vu souvent, que le jour d'après, que tu t'étois émancipé au cabaret; tu n'en étois pas mieux disposé au travail; tu te plaignois de pesanteurs, de maux de tête, & tu regrettois un argent dépensé mal à propos. — Je ne saurois le nier, mais au bout du compte on n'est pas dans le monde uniquement pour travailler, il faut aussi se donner du plaisir. — Mais ne goûtes-tu donc aucun plaisir, lorsque tu travailles, & que tu vois les heureuses suites de ton travail? — Sans doute qu'alors j'éprouve aussi un certain plaisir. — Et as-tu jamais éprouvé le moindre repentir après avoir travaillé une journée, & satisfait aux devoirs de ton état? — Jamais. — Pourquoi

donc, mon cher ami, ne pas préférer des plaisirs que tu goûtes sans amertume, à des plaisirs qui te rendent incapable de vaquer à ton ouvrage, & qui t'ont souvent occasionné des repentirs? C'est pour les plaisirs du premier genre que je tache d'inspirer de bonne heure du goût à mes enfans, je compte par là travailler à leur bonheur, & en leur faisant éviter de prendre de l'inclination pour ces joies dépravées que tu préféres, je crois les préserver de la ruine, où tu as vu ces mêmes dépravations précipiter tant de familles infortunées.

LA maniere dont Kliyogg s'y prend pour encourager ses enfans au travail, en excitant leur émulation, mérite d'être rapportée. Tant que les plus jeunes ne sont pas encore en état de travailler à la terre, il leur fait prendre leur repas sur

le plancher. Ce n'eſt que du moment qu'ils ont commencé de lui être de quelque utilité dans la culture de ſes champs, qu'il les admet à ſa table avec les plus âgés. Il leur fait comprendre par là, que tant que l'homme ne travaille pas & n'eſt d'aucun ſecours à la Société, il ne ſauroit être conſidéré que comme un animal, qui peut bien prétendre ſa ſubſiſtance, mais non à l'honneur d'être traité comme un commenſal & un membre de la famille. Du reſte il ſe tient fort en garde de faire la moindre diſtinction entre ſes enfans. Il les aime tous également, ceux de ſon frere comme les ſiens. Il les conduit tous vers le bien avec le même zele & la même conſtance. Ce n'eſt qu'en ſe montrant obéiſſans & en faiſant bien, qu'ils peuvent gagner ſon amitié & s'at-

tirer ſes careſſes ; ſon aprôbation eſt toute la récompenſe à laquelle ils aſpirent. Enfin il a ſu trouver le moyen de ſe faire également chérir & craindre de tous ſes enfans. Il les accoutume de bonne heure aux mets groſſiers dont il fait uſage & leur en donne autant qu'il leur en faut pour être pleinement raſſaſiés, mais il ſe garde bien ſoigneuſement d'exciter leur gourmandiſe, en leur donnant, ſuivant la pernicieuſe coutume de presque tous les parens, des friandiſes en guiſe de récompenſe. Auſſi ces enfans n'ont ils aucune eſpece de paſſion pour tout ce qui s'appelle mangeaille, & ne connoiſſent-ils aucune autre félicité à l'égard du manger, que le plaiſir d'appaiſer leur faim. Indifférens ſur le choix des mets, ce ſont ceux auxquels ils ſont le plus accoutumés qui flattent le plus

leur goût. Cela fait encore que Kliyogg peut se dispenser sans risque de fermer les armoires & les chambres où il renferme ses provisions. Il en use de même à l'égard de la caisse où il tient son argent ; elle est également ouverte pour tous les membres de la famille qui sont en âge de raison, tous y ont les mêmes droits. Comme tout le bien est en commun, on évite avec le plus grand soin, jusqu'à la moindre apparence de profit personnel, & par ce moyen tout amour immodéré pour l'argent est banni de sa maison. On n'y envisage exactement l'argent que comme un moyen de se procurer les choses nécessaires aux besoins du ménage, & chacun des membres de la famille se trouvant abondamment pourvu de tout ce qu'il lui faut, il ne s'éleve jamais chez eux le moindre desir de s'en

pourvoir ailleurs. C'eſt là ce qui ſemble juſtifier en partie la perſuaſion où eſt Kliyogg, que leurs deſcendans pourront, pendant pluſieurs générations, continuer à ne former qu'un ſeul ménage. Je lui ai entendu développer cette idée dans une converſation, avec un de mes amis, d'une maniere ſi ſatisfaiſante, que je ne ſaurois m'empêcher de l'inſérer ici.

Cet ami qui a fait, dans un de nos ſervices étrangers, une fortune due à ſes mérites, n'en aime pas moins ſa patrie en digne citoyen. Né avec un goût vif & délicat pour tout ce qui eſt beau & utile, il vient y chercher dans le ſein des Muſes un noble délaſſement à ſes travaux militaires. Dès qu'il eut entendu parler de notre Socrate ruſtique, il conçut un deſir violent de le connoitre perſonnellement. Je ſaiſis la premiere

occasion qui se présenta, pour lui procurer cette satisfaction. Le génie singulier de cet homme frappa mon ami, qui lui dit d'un ton plein d'amitié & de franchise: Je vois, mon cher Kliyogg, que vous êtes un homme dont on ne sauroit faire assez de cas; j'ai conçu pour vous, de ce moment-ci, l'affection la plus sincére & la plus distinguée. Vous avez plusieurs fils, confiez m'en un, j'en aurai un véritable soin, & je lui ferai faire son chemin au service. Je vous suis infiniment redevable, Monsieur, reprit notre Sage, de vos bonnes intentions, & je vous assure que j'ai pour vous tout le respect & toute la considération que mérite un homme de votre rang & de plus si plein de raison & de probité. Mais, pardonnez ma franchise, je ne puis en

conscience

conſcience me priver d'aucun de mes enfans, avant qu'il ait atteint l'âge où la raiſon a acquis toute ſa maturité. Dieu me les a donnés ces enfans, dans la vue que je les élevaſſe pour ſa gloire, & que je fiſſe tous mes efforts pour les rendre heureux; je prétends moyennant l'aſſiſtance de ce Dieu tout bon, ne pas manquer à des devoirs auſſi ſacrés. Votre façon de penſer eſt très-louable, reprit mon ami: mais auriez-vous aſſez peu de confiance en moi, pour penſer que je ne prendrois pas autant de ſoin de votre enfant que vous-même? Je prétends bien m'acquitter à votre place de tous ces devoirs, & je vous promets de le faire avec toute l'exactitude & toute la fidélité dont je ſuis capable. Je veux le croire, dit Kliyogg, mais ces enfans

ſont les miens, Dieu m'a chargé perſonnellement de cette obligation; je ne puis ſans crime, ni m'en diſpenſer, ni la confier à d'autres. Les occupations attachées à votre emploi ne vous permettroient pas d'avoir ſur la conduite de mon fils toute l'attention néceſſaire; & avec quelle facilité un jeune homme ne ſe laiſſe-t-il pas entrainer au mal, lorsqu'il a le malheur de tomber en mauvaiſe compagnie. — Croyez-vous donc qu'il ne ſe trouve pas des gens honnêtes & vertueux au Service? Comptez qu'il y régne autant de probité & de religion que dans aucune autre profeſſion. — J'en ſuis bien perſuadé & vous m'en fourniſſez un trop bel exemple pour ne pas l'être. Mais mon fils tombera-t-il toujours dans la meilleure compagnie, ne pourra-t-il pas bien aiſément ren-

contrer la plus mauvaise? C'est de quoi je le préserverai le plus qu'il me sera possible, reprit le généreux militaire. Quelque confiance, que j'aie en vos bontés, Monsieur, repliqua Kliyogg, votre état ne vous permettroit pas de veiller sur lui autant qu'il le faudroit pour ma tranquillité. Chez moi mes enfans ne sortent jamais un instant de dessous nos yeux, ils nous accompagnent toujours, ou moi ou mon frere, lorsque nous allons à nos ouvrages, & les dimanches je passe agréablement mon tems avec eux à lire, ou à chanter les louanges du Seigneur; ou bien je les mene promener dans nos terres, je leur fais remarquer nos divers travaux & les heureux succès dont Dieu les bénit. Je suis assuré que de cette maniere ils n'apprennent rien

de mauvais, tant que je mene moi-même une vie irréprochable. Je trouve, dit la-dessus l'officier, les maximes que vous suivez dans l'éducation de vos enfans très-sages & très-sensées; mais vous avez sept garçons dans votre famille, vous ne pourrez pas toujours les garder tous sept au logis, il faudra que d'une ou d'autre maniere, vous cherchiez à leur procurer un état & en ce cas le service n'est point à mépriser; plus d'un brave homme est déja parvenu, en suivant cette carriere, à une fortune considérable. — J'en conviens, mais je me vois assez de fortune pour tous nos fils, pourvû qu'ils joignent toujours à une bonne conduite, cette ardeur pour le travail, que rien ne sauroit jamais rebuter. Ce même terrein qui m'a nourri jusqu'à présent, les nourrira, s'il plait à

Dieu, eux & les leurs dès qu'ils le cultiveront avec ſoin & avec aſſiduité. — Mais l'on peut auſſi trouver ſon bonheur en ſuivant un autre genre de vie. — Je n'en doute pas, lorsqu'on y a été habitué de jeuneſſe & qu'on a étudié à fond ſa vocation. Dieu m'ayant placé dans l'état de cultivateur, j'ai élevé mes enfans uniquement pour les travaux de la campagne, ils ne connoiſſent que cela, leurs vœux & l'idée qu'ils ſe ſont faite du bonheur ſe bornent à voir la bénédiction d'en haut ſe répandre ſur leur travail & à jouir du néceſſaire. En entrant au Service, ils ſe trouveroient transplanté dans un état dont ils n'ont aucune eſpece de notion; les ſoins qu'exige ce nouveau genre de vie leur paroitroient pénibles & déſagréables, tandis qu'ils ont rempli

jusqu'à présent avec plaisir, tous les travaux attachés à leur état de cultivateur. — Doutez-vous donc qu'ils ne se fissent bientôt à ce nouveau genre d'occupations. Un esprit ouvert qui se porte avec zele & avec application à quelque chose que ce soit, la conçoit bien aisément & peut être assuré d'y réussir. — Soit, mais il oubliera au moins sa premiere profession, à laquelle mille circonstances peuvent le rappeller: pour s'y remettre alors, aura-t-il le même zele, la même aptitude? Il aura pris d'ailleurs un autre train de vie, il aura changé l'heure, la nature de ses repas, & si malheureusement il ne peut se défaire de ses nouvelles habitudes, voilà tout le ménage en désordre. En un mot il me paroit très-difficile de trouver son bonheur dans un genre de vie,

auquel on ne s'eſt pas accoutumé dès ſa tendre jeuneſſe. Vous vous trouveriez vraiſemblablement fort à plaindre, ſi vous étiez obligé de vous réduire aux aliments groſſiers dont je me nourris, & moi je le ſerois tout autant s'il falloit m'habituer à vos mets délicatement apprêtés; je me porterois beaucoup moins bien & je ſerois beaucoup moins content qu'avec mon chétif ordinaire. Il en eſt de même du genre de travail. J'ai beau travailler du corps ſans relache du matin jusqu'au ſoir, je n'en ſuis que plus ſain & plus diſpos, au lieu qu'un travail de tête un peu ſuivi m'ennuyeroit & m'excéderoit bientôt. L'habitude fait tout. — Il n'y auroit donc, ſelon vos idées, qu'une ſeule profeſſion dans le monde, du moment que les enfans embraſſeroient con-

ſtamment celle de leur pere. Et quel mal y auroit-il que cela fut, reprit Kli-yogg avec un ſourire? ſi tous les hommes cultivoient la terre & ſe nourriſſoient du travail de leurs mains, on n'entendroit plus parler de mauvaiſe foi ni de violence; la paix, la tranquillité, le contentement de l'eſprit & du cœur régneroient ici-bas. Car enfin je n'ai encore trouvé perſonne avec qui j'aurois voulu changer de ſituation, je n'ai pas jusqu'à préſent éprouvé le moindre beſoin, ni ſenti naitre en moi la moindre envie de poſſéder rien qui appartint à autrui. — Mais vos fils après tout, ne s'embarraſſeront-ils pas l'un l'autre? Votre domaine ne pourra-t-il, encore une fois, ſuffire à les entretenir tous? — Oui, Monſieur, un terrein rapporte toujours à proportion du travail qu'on y met. J'aſpire depuis

long - tems à voir nos fils en âge, de m'aider à donner à l'amélioration de notre bien toute la perfection dont elle est fusceptible ; & lorsqu'il n'y aura plus rien à y ajouter, il refte encore tant de terres délabrées qu'on peut avoir à un vil prix, & fur lesquels nous pourrons entreprendre de nouvelles améliorations. Il manquera toujours plutôt des bras, qu'il n'y aura manque d'occafion de les exercer. — Mais lorsque vous ferez mort, la divifion fe mettra entre vos enfans, il s'agira de faire le partage de vos biens, pourront-ils avec la petite portion qui reviendra à chacun, continuer le même genre de vie? — C'eft précifément par cette raifon qu'il ne faut pas qu'ils partagent le bien, mais qu'ils s'aident l'un l'autre en bonne intelligence à la main.

tenir en valeur. — Comment voulez-vous que cela se puisse? il n'est pas possible qu'une même volonté gouverne tant d'esprits différens. — Pourquoi non? lorsqu'ils sauront par expérience, que cette maniere de vivre les rend heureux & contens, & qu'il ne leur reste rien à desirer de plus? Ils seront tous habitués de jeunesse au travail; ils auront abondamment dequoi se nourrir & se vétir; ne connoissant pas d'autres besoins, ils se borneront nécessairement à cela. — Mais n'est-il pas très-possible que quelques-uns d'eux n'aspirent tôt ou tard à une vie plus commode, ne veuillent des mets plus délicats, des habits plus recherchés; que deviendra pour lors cette heureuse union? Lorsqu'on est une fois bien habitué, repliqua Kliyogg, à suivre un certain ordre dans sa façon de vivre,

& que cette façon de vivre nous rend contens, il n'est gueres possible qu'on en puisse desirer une autre, qu'on ne connoît point, & qu'on sait être mauvaise. Voilà pourquoi je fais éviter avec tant de soin à mes enfans toutes les occasions où ils pourroient se laisser aller à l'oisiveté, au luxe ou à la débauche. Lorsque le pli qu'on a pris s'est fortifié par une longue suite de tems, il n'est plus possible de le détruire. Je fais voir à mes enfans dans toutes les occasions, comment les mauvaises habitudes précipitent les hommes dans le malheur, & comment au contraire, on trouve le vrai bonheur dans un attachement constant & appliqué aux devoirs de son état. Supposez, reprit mon ami, que vos maximes jettent des racines assez profondes dans l'esprit & dans le cœur de vos

defcendans, pour les affranchir de tout defir après une maniere de vivre plus délicate, ne peuvent-ils pas ne point s'accorder fur bien des chofes, alors il faudra que l'un d'eux foit le maître & que les autres fe laiffent gouverner. — Ce fera le plus laborieux, le plus raifonnable & le plus intelligent qui aura feul le droit de commander. Là où il n'y a point d'inclinations déréglées, le vrai & le jufte fe faififfent aifément, même par les efprits les plus bornés; fi des inclinations vicieufes ofoient paroître, celui qui fera l'office du maître faura les étouffer dans leur naiffance, au moyen de la bonne regle qui fe trouvera établie, & du bon exemple qu'il donnera. Ce maître n'aura aucune prérogative fur les autres quant au travail; ce ne feroit que dans le cas qu'il fe borneroit uniquement

au commandement, que les autres supporteroient impatiemment son autorité. Ainsi j'ai lieu d'espérer de la bonté de Dieu que mes descendans demeureront toujours ensemble sans désunion & sans trouble; sans songer à partager leur bien & sans être tentés d'embrasser un autre genre de vie. (r) Je me rends à vos

(r) Bien des lecteurs trouveront sans doute de la longueur dans cette conversation; mais je présume que les bons esprits la trouveront intéressante. On aura cependant de la peine à ne pas regarder l'espoir de Kliyogg comme chimérique, & contraire à ce que l'expérience nous enseigne sur la nature du cœur humain & sur la diversité des esprits. Il ne seroit pourtant pas impossible d'opposer expérience à expérience, & de produire des faits qui appuient autant les idées de notre Philo-

sages raisons, conclut mon ami, demeurez fidele à vos principes, ils ne sauroient

sophe rustique, que le train ordinaire des choses semble les combattre. En voici un que m'a raconté un Ecclesiastique respectable par son âge, par ses mœurs & par ses connoissances ; il est allié des personnes dont il est question & les a souvent fréquentées. Je vais transcrire le fait mot à mot, tel que je l'ai rapporté dans mon répertoire, plus d'un an avant que je susse qu'il y eut un Kliyogg au monde. Il existe dans la haute Provence une famille qui conserve des Lettres de noblesse bien authentiques, données à un de leurs ancêtres par Saint Louis, du tems qu'il étoit en Egypte, pour avoir, portent ces Lettres, tiré le Roi & toute son armée d'un danger éminent. Cette famille vit dans une médiocrité des plus

manquer d'avoir les ſuites les plus heureuſes; Dieu bénira votre conſtance &

obſcures, ſubſiſtant, à la vérité, de leur bien, mais elle le cultive de ſes propres mains. Elle ne travaille, à la vérité, que pour ſoi, mais d'ailleurs ni plus ni moins que de bons payſans. Le domaine paſſe à l'ainé & les autres enfans qui quittent la maiſon pour ſe marier reçoivent mille francs. Ils s'allient avec de ſimples payſans. Leur vie eſt tout-à-fait ruſtique, cependant ils reçoivent noblement leurs hôtes, ils ont de la volaille, des pigeons, du gibier, à leur offrir. Lorſqu'on veut les perſuader de faire valoir les prérogatives que leur donne une nobleſſe dont l'origine eſt auſſi reculée & fondée ſur des ſervices auſſi diſtingués, ils repondent qu'ils ont toujours vécu contens & tranquilles dans leur obſcurité laborieuſe;

[illegible] d'amitié [illegible] con- [illegible] régner encore chez [illegible] derniers [illegible]

L'ANNÉE

qu'ils ne desirent rien de plus, & que le fracas qui accompagne les dignités & les richesses leur a toujours inspiré plus d'éloignement que d'envie. La paix & l'innocence, la pureté des mœurs & la candeur reposent sur cette heureuse maison. Ce qu'il y a de singulier encore, c'est que jusqu'ici aucun enfant de cette respectable famille n'a pensé différemment. Si l'on vouloit des exemples plus connus & plus généraux, ce que l'historien Joseph rapporte de la vie des Esséniens pourroit encore rendre l'opinion de Kliyogg plus probable. *Voyez aussi dans les Additions:* la premiere Lettre de M. le Marq. de Mirabeau; le Memoire de M. le Comte de Tressan; & les Extraits du Journal Economique.

L'année derniere (1761.) le frere de Kliyogg fut nommé, par la communauté Maitre d'Ecole du village; notre Philosophe champêtre regarda cet événement comme un coup des plus heureux. Il en conçut l'espoir de pouvoir étendre désormais l'usage de ses principes, & de procurer à ses concitoyens un bonheur pareil à celui dont il jouissoit, graces au bon ordre qu'il avoit su introduire dans son administration domestique. Il vint me faire part de sa joie; Monsieur, me dit-il, j'ai actuellement en main une certaine autorité, qui donnera du poids à mes remontrances. Vous ne sauriez croire combien l'autorité influe sur le bien qu'on se propose, quand on sait l'employer à propos. Je vais commencer chez les enfans par attaquer le mal dans

sa racine, car le bon ne sauroit faire de progrès ; tant que le mauvais n'est pas entiérement extirpé. Cette opération est aisée avec la jeunesse ; j'aimerois mieux avoir douze enfans à élever, que d'être obligé de ramener un seul homme déja formé à mes principes. Les gens faits regardent comme un bien des plus réels, le mal auquel une longue habitude les a attachés ; & traitent de novateur dangereux celui qui attaque les coutumes anciennes, quelques mauvaises qu'elles puissent être. Kliyogg remit toute l'instruction des enfans à son frere & en fut d'autant plus appliqué à soigner les travaux de la campagne. Il se réserva néanmoins l'école du chant, à laquelle il emploie, suivant l'usage ordinaire, les heures de l'après-soupé du Samedi. Le chant a toujours été sa plus douce récréa-

tion, & il sait par cœur toute la musique des Pseaumes de Lobwasser, (s) au

(s) Claude Goudimel, fameux Musicien de Franche-Comté, qui fut tué à Lyon le jour de la Ste Barthelemi, composa cette Musique pour la traduction en vers que Clement Marot & Théodore de Beze ont faite de tout le Pseautier. Lobwasser en fit, à peu près dans le même tems, une traduction allemande sur la même mesure, afin qu'on pût y adapter la musique de Goudimel. La plus grande partie des Eglises Protestantes se servent encore aujourd'hui de cette musique, qui sans être savante, a quelque chose de grave & d'harmonieux. Les Eglises Françoises ont abandonné les paroles de Beze & de Marot, auxquelles Conrart en a substitué d'autres, qui ne donnent pas une idée bien ré-

lieu que son frere a beaucoup moins d'habileté que lui dans cette partie. Klilevée de ses talens poëtiques. On chante encore en Suisse & dans quelques Eglises d'Allemagne les paroles de Lobwasser, quoique le langage en soit beaucoup plus vieilli & plus inintelligible pour les Allemands, que ne l'est celui de Marot & de Beze pour les François; & ce qui prouve, combien de certaines coutumes anciennes prévalent sur le bon-sens, c'est qu'on n'a pas encore pu introduire dans toutes ces Eglises, l'usage d'une nouvelle version publiée il y a vingt ans par M. Spreng, Professeur en Eloquence Allemande à Basle, quoique cette version soit adaptée également à l'ancienne musique, & supérieure même à la nouvelle version françoise. Mais en revanche l'attention de ces mêmes Eglises pour faire apprendre au peuple

yogg commença par interdire à ses éco-
liers de musique toute course nocturne.

& particuliérement aux habitans de la campagne le chant de ces pseaumes est bien digne de remarque. Un étranger seroit surpris de la justesse avec laquelle ces pseaumes sont chantés en quatre parties dans des Eglises de village. Le Canton de Zurich se distingue particuliérement en ce point. Voici un fait bien plus surprenant encore ; je vais le transcrire tel qu'il est rapporté par l'auteur profond & ingenieux des *Essais sur divers sujets intéressans de politique & de morale*, je crois qu'on ne le trouvera pas déplacé. „ Les découvertes des Sa-„vans, dit cet écrivain distingué dont „ma patrie s'honnore, seroient un tré-„sor oisif, si elles ne parvenoient au „possesseur des terres & ne perçoient

au sortir de l'école, ainsi que la fréquentation du cabaret. Cette conduite ne

„jusqu'au laboureur. - - - Pour éclairer „le laboureur on pourroit distribuer un „bon abrégé, clair & simple, des pre„miers principes de l'agriculture, & des „méthodes les plus convenables à sa „province: Abrégé qu'il faudroit intro„duire dans les Ecoles où la jeunesse „du peuple reçoit son éducation. On a „souvent proposé ce moyen & on ne „sauroit assez le proposer à l'attention „du Souverain. Qu'on ne croye pas ce „projet chimérique ou impossible. Il „est prouvé par l'expérience qu'on fait „plus du peuple qu'on n'en espére. Un „prince d'Allemagne (Ernest le pieux, „Duc de Saxe-Gotha) changea toute la „face de ses Etats, il y a plus d'un „Siécle. Ce Souverain vraiément grand „homme par ses vertus civiles, fit in-

manqua pas de soulever de nouveau tout le village contre lui ; il fut menacé de

„struire son peuple, par un abrégé des „connoissances utiles, qu'il prescrivit aux „écoles de village ; Il fit apprendre à ses „paysans jusqu'au dessein & la musique. „Quoique ces institutions ne subsistent „plus dans leur premiere vigueur, on „est surpris de la différence des lumie- „res des habitans de ce pays & de leurs „voisins. Tous les villages ont une „bonne musique dans leurs Eglises : Il y „en a peu, où l'on ne trouve assez de „paysans bons musiciens, pour exécuter „un concert de la musique la plus sa- „vante de l'Italie. „ Ceci n'est point un fait avancé en l'air, l'auteur qui le rapporte, parle d'après ce qu'il a vu, & j'ai eu sous mes yeux les reglemens du Duc Ernest.

toute part, mais ſon courage demeura inébranlable. Il ferma ſon école aux

Depuis que j'ai écrit cette note on m'a aſſuré de très-bonne part, qu'à Wædeſchweil, dans le Canton de Zurich, les habitans ont établi un concert dans les formes. Douze payſans s'y raſſemblent, à un jour marqué de la ſemaine, pour faire de la muſique; il ſe trouve dans ce nombre deux violons, qui pourroient paſſer pour excellens dans le concert le plus diſtingué. A Tættlicken, qui n'eſt qu'un petit village, il y a une Société de muſique. A Hottinguen, autre village du même Canton, les habitans ont auſſi une Salle de concert, où l'on exécute des pieces de muſique italienne vocale & inſtrumentale.

Enfin l'on connoît en Allemagne le fameux village de Stroepke, dépendant du Baillage de Zilly, dans la Principauté de

désobéissans ; il les prévint qu'il les accuseroit au Curé de la paroisse, & que si cela n'étoit pas suffisant, il auroit recours à l'autorité du Magistrat. Dieu bénit encore ici son entreprise, & ses écoliers, les seuls peut-être de tout le pays, s'en retournent tranquillement au logis, au sortir de l'Ecole de nuit. Il leur fit voir ensuite l'absurdité & le ridicule des divertissements du Carnaval, de la veille de S. Nicolas; &c. Il fit plus, il vint à bout aux dernieres fêtes de

Halberstadt. On sçait que les Paysans de ce village passent depuis très-longtemps pour les meilleurs joueurs d'Echecs de l'Europe. Tant il est vrai, qu'il n'est aucun genre d'instruction, que la classe des Paysans ne soit susceptible de recevoir.

Noel, d'empêcher pour la premiere fois, que la veille de ce saint jour fut profanée par le vacarme indécent, qui avoit été d'usage jusqu'alors. Exemple très-remarquable du bien que pourroit procurer une fermeté inébranlable dans ceux qui sont chargés du maintien des Loix. Pour mieux assurer l'observation des nouvelles regles qu'il introduisoit dans son Ecole, il résolut, dès le commencement, de se borner au très-modique salaire qui lui étoit assigné, & de ne pas accepter le moindre présent de qui que ce soit. C'est là précisément, dit-il, ce qui affoiblit le maintien des meilleurs reglemens : on offre aux supérieurs l'amorce flatteuse des présens, du moment qu'ils ont tendu les mains pour les recevoir, ces mains deviennent impuissantes à arrêter les progrés du mal.

KLIYOGG s'attache encore à rendre son ménage aussi indépendant qu'il est possible, & tache de faire en sorte que son propre fond lui produise tout ce qui est nécessaire pour le vêtement comme pour la nourriture. C'est dans cette vue qu'il a montré à une de ses filles à faire les ouvrages de tisserand, & qu'il a fait approprier une cave à cet usage. En revanche il ne fait pas grand cas de l'ouvrage que quantité de nos paysans font pour les manufactures. Ce travail peu pénible fait perdre, dit-il, le goût pour les rudes travaux qu'exige l'agriculture, & diminue les forces du corps. Ces manufactures, enlevant insensiblement à la terre ses cultivateurs, ne peuvent qu'entrainer la décadence de l'agriculture.

IL ne rejette pourtant pas absolument ce genre d'occupation. Il regarde les

manufactures comme un très-grand bien, lorsqu'on sait en faire un bon emploi. Elles font subsister nombre de gens qui ne possédent point de terres, dont la culture puisse fournir à leur entretien, & d'autres qui, par quelque infirmité naturelle, ou à la suite de quelque maladie, sont hors d'état de vaquer aux travaux de l'Agriculture. (t) Il en est, dit-il,

(t) Les manufactures peuvent nuire à un pays, où elles achevent de ruiner l'Agriculture, que d'autres causes avoient déja fait tomber en décadence. Mais, si le Législateur peut parvenir à faire fleurir en même tems les manufactures & la culture des terres, s'il sait les maintenir dans un certain équilibre, les manufactures bien loin de nuire à l'Agriculture la favoriseront, par la consommation & par le débit des denrées, uniques soutiens de la culture. Les ma-

des manufactures comme des hôpitaux; ce dernier genre d'établissements est pour les malades & les infirmes d'une ressource qu'on ne sauroit assez priser, mais dès qu'on voudra recevoir dans les hôpitaux des gens sains & propres au travail, c'est ouvrir une porte à la fainéantise & causer la perte du pays. En général, il apprécie toutes choses, relativement à l'influence qu'elles ont sur les esprits & sur les mœurs. Ainsi un très-grand gain

nufactures aidant aussi à la population enleveront chaque jour moins de bras à la terre. À la Chine, sous la douce influence du plus sage des gouvernemens, l'Agriculture, l'Industrie & l'extrême population sont parvenues de front au plus haut degré de perfection possibles; à peine peut-on s'en faire une idée

seroit, selon lui, un très-grand mal, s'il étoit capable de corrompre les esprits. D'après ces principes il fait très-peu de cas des avantages d'un commerce florissant. Il croit qu'un de ses effets ordinaires est d'inspirer un amour désordonné pour les richesses, d'avilir la façon de penser, & de familiariser avec la mauvaise foi.

LA grande fertilité de l'année 1761. fit baisser prodigieusement le prix des grains; le paysan consterné se laissoit aller à des murmures indécens & criminels. Les plus aisés ne vouloient pas vendre leur bled & prenoient leurs mesures pour le garder pour un temps plus favorable au débit. Kliyogg bien loin d'être affligé, fut ravi dans le fond de son ame que le pauvre journalier mangeat son pain à un prix modique, il se défit

de son bled au prix courant dans le tems où il avoit coutume de le vendre; persuadé qu'il valoit mieux employer sur le champ la somme médiocre qu'il en retiroit à l'amélioration de ses terres, que de négliger un point aussi important, en remettant la vente de son bled à un autre tems. Il est souvent choqué de l'hypocrisie de ces gens, qui à chaque gain qu'ils font, de quelque nature qu'il puisse être, font parade de la bénédiction du Seigneur, & ont toujours à la bouche, un Dieu soit loué! Les louanges qu'ils donnent à l'Être Suprême ne sont pour la plupart du tems que l'expression de leur avidité insatiable après de nouveaux gains, qui se font presque toujours aux dépens du prochain. La véritable maniere de louer Dieu, c'est d'être content de ce qu'on a acquis par

ses soins & par son travail & de ne point envier à autrui ce qu'il posséde.

KLIYOGG recommande à tous les membres de sa famille beaucoup de propreté dans les habits; mais il interdit à cet égard toute espece de luxe. Les etoffes qui durent le plus & qui coutent le moins sont toujours celles qu'il préfére. Le luxe des habits est, selon lui, une des causes les plus ordinaires de la ruine des familles, & de toutes les passions la plus absurde & la plus ridicule. Lorsqu'il vient en ville, il est vêtu d'un surtout de coutis gris, qui se ferme avec des agraffes de fer; encore est-ce là un habit de gala, qu'il a en commun avec son frere, & qui est réservé pour les voyages qu'ils font en ville.

SON

SON grand principe dans toutes les opérations, c'est d'aller toujours à son but par la voie la plus courte, & sa sagacité naturelle la lui fait saisir aisément. De là vient que l'ordre le plus exact régne dans toute sa maison, & que chaque ustensile se trouve placé à portée du lieu où l'on peut en avoir besoin. Ce principe n'est pas seulement la base de tout son systême économique; (u) il lui sert encore de guide dans toute sa conduite morale. Rien ne lui paroît plus précis & plus clair que les idées que

(u) Ceux-là seulement qui savent combien l'esprit d'ordre facilite & accélère toutes les opérations, pourront concevoir comment notre Econome peut faire avec si peu de bras tous les travaux que nous avons décrits.

nous devons nous former du juſte & de l'honnête. Nous pouvons tous, dit-il, lire au dedans de nous-mêmes ce que nous devons faire ou eviter dans chaque circonſtance. Il n'y a qu'à ſe demander, lorsqu'on agit vis-à-vis d'autrui, ce que nous ſouhaiterions qu'on fit à notre égard en pareil cas, & bien obſerver tout le tems qu'on agit ſi notre cœur eſt ſatisfait & tranquille. C'eſt dans le témoignage qu'on peut ſe rendre à ſoi-même d'avoir rempli tous ſes devoirs, c'eſt dans la paix intérieure qui en réſulte, que conſiſte ſelon lui le vrai bonheur. Il découvre dans les ſuites que nos actions entrainent naturellement après elles, les récompenſes ou les chatimens de la juſtice de Dieu. Tout comme la fertilité devient le prix d'une culture laborieuſe & aſſidue, la paix de

l'ame & la tranquillité d'eſprit ſont la récompenſe d'une conduite vertueuſe. Je ne l'ai jamais vu abattu : Lors même qu'il recouroit à mes conſeils dans quelque maladie ; je l'ai toujours trouvé dans la plus parfaite tranquillité. Ses yeux pleins de feu & ſon viſage dont la fraîcheur & le coloris annoncent ſa bonne conſtitution, ont toujours un air riant & ouvert, qui étale toutes les beautés de ſon ame aux regards du phiſionomiſte.

Il a beaucoup de penchant à l'amitié, & s'y livre avec facilité. Quelque ardeur qu'il ait pour le travail, il le quitte avec plaiſir lorsqu'il s'agit d'obliger un ami. Il arriva un jour chez moi, comme j'étois ſur le point de partir pour Brugg, où j'allois voir mon ami de cœur, M. Zimmermann Docteur en Médecine

& Physicien de la ville. (x) Je savois que je procurerois à ce digne ami des hommes la satisfaction la plus sensible,

(x) M. Zimmermann éleve du célebre Baron de Haller, joint, comme ce grand homme, à une connoissance profonde de la Médecine, des talens très distingués en tous genres de litterature. Il est auteur d'un *Essai sur l'orgueil national*. Nous avons peu d'ouvrages allemands qui soient aussi profondément pensés, & écrits avec autant d'élégance. Cet excellent écrivain vient de donner des preuves bien plus décisives encore de ses rares talens dans un grand ouvrage qu'il a publié tout nouvellement *sur l'expérience en Médecine*. Au jugement d'un très-grand homme, & juge compétent en pareille matiere, cet ouvrage feroit honneur aux Boerhaave, aux Haller, & aux van-Swieten.

si je présentois à ses yeux avides les beautés de l'ame humaine dans un sujet, dont l'état tient de si près à l'état de nature. Kliyogg ne put se refuser à la priere que je lui fis de m'accompagner, quoiqu'il eut pour s'en retourner le lendemain, plus de dix lieues à faire. Quel que soit son penchant à aimer tous les hommes, il mesure cependant son affection sur le degré de zele pour la vérité & pour la droiture qu'il découvre en eux, & il est doué, à cet égard, d'une pénétration tout-à-fait extraordinaire. Sa conversation est franche, dégagée de toute espece de contrainte, lors même qu'il voit les gens pour la premiere fois, & tout-à-fait eloquente. Il a une façon naïve de s'exprimer qui lui est particuliere & qui prouve qu'elle

n'est pas empruntée, mais qu'elle part de source. Souvent, pour se faire entendre, il est obligé, de se servir de comparaisons & de métaphores qui ont toujours le rapport le plus exact avec la pensée qu'il veut exprimer. Quoiqu'il parle avec facilité & volontiers, il lui est tout aussi aisé de se taire lorsqu'il voit qu'on ne l'écoute pas avec plaisir. Il porte alors toute son attention sur ce que disent les autres, & ses reponses sensées & faites à propos font voir qu'il n'en laisse rien échaper. Il saisit avec avidité toutes les vérités qui lui parviennent pour la premiere fois, & ne rejette rien de ce qui lui est nouveau avant de l'avoir bien approfondi, à moins que du premier coup d'œil il n'y reconnoisse du faux. C'est en cela qu'il se distingue particuliérement des autres habitans de la campagne, en

qui les préjugés héréditaires semblent tenir à leur essence. Lorsque Kliyogg a fait quelque bonne découverte, il n'a rien de plus pressé que d'en faire part à d'autres; il se donne même alors toutes les peines imaginables pour les convaincre de l'utilité de la chose & combattre leurs préjugés. Il n'est jamais plus satisfait que lorsqu'il peut assister à quelque conférence, ou l'on discute avec cette chaleur qu'inspire le véritable intérêt qu'on prend à la chose, de matieres qui ont pour objet le bien public. C'est là qu'il étale ses idées avec une noble franchise, & qu'il sait caractériser les devoirs de chaque état avec une justesse d'esprit singuliere, se servant à cet effet de comparaisons tirées de l'Economie champêtre. Il attaque les vices qui le blessent avec

beaucoup de liberté, mais d'une maniere qui ne sent pourtant pas la rusticité.

Il fait s'attirer ainsi l'estime de tous les honnêtes gens qui savent apprécier le mérite. Je l'ai conduit dans nombre de Sociétés, auxquelles le recit que j'y avois fait des discours & de la conduite de cet homme singulier, avoit inspiré la plus forte envie de le connoitre personnellement. Je n'ai trouvé personne qui, à la fin de la conversation, ne fût vivement frappé de sa sagesse, & qui ne m'ait avoué franchement que mon recit lui avoit, à la vérité, inspiré de l'estime pour cet homme extraordinaire ; mais que ce qu'il venoit de voir & d'entendre avoit fait monter cette estime au plus haut degré. J'ai vu des gens faire de lui les éloges les plus distingués, après s'être servi d'abord des traits les plus

piquans pour le couvrir de ridicule lui & ses admirateurs. Une expérience réiterée m'a convaincu qu'en général le degré d'admiration qu'on éprouvoit pour lui se trouvoit proportionné au degré de discernement & de probité qu'on possédoit. Et c'est par cette raison que plusieurs des chefs les plus éclairés & les plus vertueux de la République trouvent un plaisir infini à s'entretenir avec lui. Ils aiment à l'entendre développer en leur présence ses idées sur les devoirs de ceux qui tiennent en main les rênes du Gouvernement. Il trace alors à leurs yeux, sans le vouloir, le tableau respectable de leur propre façon de penser & d'agir pour le bien public. Toutes ces distinctions, tous les applaudissemens qu'il reçoit ne lui inspirent pas la moindre

vanité: Bornant toutes ses prétentions à l'avantage de pouvoir, dans la fréquentation de ceux que leur rang & leurs lumieres élevent au-dessus de lui, étendre & perfectionner ses idées, il ne laisse appercevoir aucun changement dans ses manieres simples & naturelles. Lorsque je lui communiquai l'intention où j'étois de répandre son portrait dans le monde; faites-le, me dit-il, avec un sourire ingenu, si vous croyez par-là procurer quelque bien; mais qu'on me loue ou qu'on me blâme, je n'en deviendrai ni meilleur ni pire.

Qui croiroit que l'envie ne se lasse pas de persécuter ce digne cultivateur, heureusement tous ses efforts se réduisent à fournir de nouveaux traits à son éloge. J'écoutois un jour un des plus acharnés de ses envieux avec la plus grande satis-

faction. Ce Kliyogg, disoit-il, n'est au fond qu'une bête de charge, il se tue à force de travailler, & oblige toute sa famille à en faire autant. Ce n'est point du tout lui qui a découvert l'usage du gravier marneux, nos anciens l'ont très-bien connu, mais ils ne l'employoient qu'une seule fois, pour lui, il ne cesse pas d'en mettre sur ses champs, ce qui les perd absolument. — Ses récoltes, mon ami, sont donc moins abondantes que celles de ses voisins? — Je ne puis pas dire cela, j'avoue même qu'il a recueilli jusqu'à présent plus de grain qu'aucun autre, quoique ses terres, lorsqu'il s'en chargea fussent des plus mauvaises; mais cela ne sauroit que nuire à la longue. — En avez-vous des preuves? — Non pas absolument; mais tout le monde sait tout aussi bien que moi, que

tout cela ne vaut rien : c'eſt ſurtout avec ſa maniere d'ébrancher ſes Sapins qu'il ruine entiérement ſes bois. — Il lui eſt donc déja péri bien des arbres ? — Je ne ſaurois pas l'aſſurer, mais il eſt très-ſûr que ce procédé ne vaut rien. — D'où ſavez-vous donc cela ſi ſûrement ? — Chacun le dit ; & ſi cela n'étoit pas, bien d'autres feroient la même choſe. — Mais ne voit-on pas qu'il n'ébranche ſes arbres que jusqu'à un certain point, qui ne ſauroit leur être nuiſible ? — C'eſt ce que j'ignore ; cependant ce Kliyogg eſt à tous égards, un homme tout-à-fait particulier, qui ne parle jamais que de travailler & de bienfaire, & pourtant l'on dit qu'il ne prie gueres. — Mais dites-moi, fait-il le moindre tort à qui que ce ſoit, ou bien l'entendez-vous beaucoup jurer ou médire ? — Je ne dis pas

cela, j'avoue même qu'il s'aquitte toujours exactement de ses promesses au tems prescrit; je ne sache pas non plus l'avoir jamais entendu jurer ou dire du mal de quelqu'un, mais cet homme vous rebat sans cesse les oreilles de son travail; il a des sentimens tout-à-fait particuliers; il ne souffre pas que ses enfans aillent au cabaret, il ne leur laisse aucun divertissement, & leur fait porter les dimanches & les jours de fête les mêmes habits que les jours ouvriers. Il manie d'ailleurs si bien la parole, qu'on reste toujours court avec lui. Mon plus proche parent comparut derniérement avec lui devant le juge, pour une affaire qui l'avoit vivement irrité contre cet homme. Ce parent m'avoua, au sortir de l'audience, qu'il avoit été forcé, en présence du juge, de donner raison en tous points

à Kliyogg, bien qu'il fut persuadé alors, comme encore à présent, que ce Kliyogg avoit tort, & que sûrement il l'avoit ensorcelé. Plut à Dieu! dis-je en moi-même, que tous mes ennemis ne pussent jamais médire autrement de moi.

JE n'avois d'abord recherché la connoissance de notre Sage, que dans la vue d'étendre & d'éclaircir davantage mes idées sur l'économie rustique. Je me mettois bien au-dessus de la simplicité de ce paysan, je prétendois l'instruire, & en attaquant les préjugés qu'il pourroit avoir, le mettre en état de faire de nouvelles expériences économiques donc je voulois faire part à notre Société. C'étoit dans ce tems qu'elle se proposa d'exciter, par des récompenses, les plus intelligens & les plus actifs de nos laboureurs, à mettre en pratique les

moyens d'améliorer les terres qui seroient reconnus pour être les meilleurs. Quel fut mon étonnement de trouver dans ce villageois un homme absolument dégagé de toute espece de préjugés, un homme doué d'un jugement aussi droit que celui du plus grand Philosophe, & dont les sentimens & la volonté étoient absolument soumis à l'empire de la raison. Sa façon de penser, ses paroles & ses actions sont toujours dans le plus parfait accord. Lorsqu'il m'exposoit ses idées sur les devoirs de chaque état & sur la félicité générale qui résulteroit de leur observation, je me trouvois saisi de respect en l'écoutant, les larmes me couloient le long des joues, & je me croyois transporté dans la compagnie d'un Sage de l'ancienne Grece. Un jour il me trouva plongé dans une profonde mélancolie; Je ne pus

m'empêcher d'exhaler mes plaintes en sa présence, il s'empressa de saisir cette occasion pour relever avec amitié mon esprit abattu. Mon cher Docteur, me dit-il, quand je vois, à la suite d'une conversation, où l'on s'est entretenu des devoirs qui sont imposés à chacun de nous, un homme donner des marques d'inquiétude & d'agitation, j'en conclus qu'il commence à n'être pas content de la maniere dont il s'en est aquitté jusqu'alors, & qu'il songe sérieusement à changer son plan de vie & à se corriger. Lorsqu'un tel homme se trouve dans ce cas, il est en grand danger de manquer la bonne voie; combien n'y a-t-il pas de gens qui s'imaginent avoir tout fait lorsqu'ils ont beaucoup lamenté & soupiré; qui croient que toute la dévotion consiste

consiste à être continuellement en prières ou occupé à des lectures pieuses, & qui sont d'ailleurs incapables de bienfaire. De pareilles gens sont perdus pour eux-mêmes & pour la Société; leurs angoisses vont toujours en augmentant & le parti qu'ils ont pris les écarte toujours de plus en plus du bon chemin; semblables à un homme à qui le vent auroit chassé du sable dans les yeux & qui croiroit l'en faire sortir en les frottant, plus il se frotte & plus l'inflammation qu'il excite par son frottement augmente sa douleur. Vous avez vu dernièrement notre ami N... au lit de la mort, ni ses lumières, ni sa piété, ni sa vie irréprochable n'ont pu lui fournir des motifs suffisans de consolation; il y avoit déja plusieurs années qu'après s'être trouvé dans des circons-

ſtances pareilles à celles dont je vous parle, il s'étoit laiſſé aller à une ſombre mélancolie, qui le rendit à charge à lui-même & à ceux qui l'environnoient. Tout homme en pareil cas doit ſe rappeller, qu'il a une vocation à remplir, & que l'obſervation de tous les devoirs qui s'y rapportent eſt le culte le plus agréable qu'il puiſſe rendre à Dieu ; le déſir de s'amender ne ſuffit pas, il doit entreprendre en même tems quelque ouvrage relatif à ſa vocation ; le travail, l'exercice lui rendront toute ſa tranquillité, & feront renaitre dans ſon ame un calme, une joie inexprimables. Moi qui vous parle, j'ai paſſé par cette épreuve. J'avois fait comme bien d'autres pendant ma jeuneſſe, je reconnus mes égaremens, je commençai à ſentir des remords, & la mélancolie me ſurmonta. Dans cet

état je me laissai séduire par les soi-disant piétistes, (les Herrenhuter ou Zinzendorfiens) je passois tout mon tems en lectures & en prieres; mais mon état ne faisoit qu'empirer. Ce fut ma digne femme qui me ramena dans le bon chemin; elle me représenta la décadence dont nos affaires étoient menacées, & m'engagea à travailler. Je fis réflexion que placé par le Créateur dans la classe des paysans, il m'avoit appellé à cultiver la terre & à élever mes enfans pour la même destination. Je pris dès ce moment la résolution de me livrer au travail de tout mon pouvoir & de ne pas être un instant oisif; m'astreignant d'un autre côté à faire en toute occasion, à l'égard de tous les hommes, ce que je souhaiterois qu'ils fissent à mon égard en

pareille circonstance, maxime qui suivant la déclaration du Sauveur, renferme toute la loi & les Prophetes. Dès-lors je me sentis de jour en jour plus allégé ; & lorsque dans mes heures de relâche je reprenois la Sainte Bible, tout m'y paroissoit clair & distinct, tandis qu'auparavant tout m'y sembloit couvert d'obscurité ; & si je vaquois à la priere, mon ame éprouvoit la plus douce consolation. Je vis alors que toutes ces pratiques de dévotion n'aboutissent à rien, tant qu'on néglige ses devoirs, au lieu qu'après les avoir remplis elles donnent à l'ame une force extraordinaire. Je lui repondis là-dessus ; Vous me dites là les plus belles choses du monde, & je les trouve toutes fondées, mais votre travail & le mien sont d'une nature bien différente ; le votre est d'agir de vos bras, le mien est

le plus souvent de méditer, & la mélancolie m'en rend incapable; quelques efforts que je fasse, quelque envie que j'en aie. Le travail du corps fortifie les nerfs, le travail de l'esprit les affoiblit. Vos travaux atténuent le sang, le rendent plus fluide & en facilitent la circulation; la méditation au contraire en exigeant le repos & la tranquillité épaissit ce sang & rallentit son mouvement. Ainsi votre travail est propre à diminuer la mélancolie, tandis que le mien ne peut que l'augmenter. Je suis obligé alors d'abandonner mes occupations & de chercher de la dissipation dans la compagnie de mes amis ou à la promenade. C'est encore là une occupation, me répliqua-t-il, vous pouvez dans une Société d'amis raisonnables, aller à la re-

cherche de ce qui est bon & utile, avec autant & plus de facilité que dans votre cabinet. J'ai toujours été bien édifié, lorsque vous m'avez conduit dans de pareilles sociétés, où la conversation rouloit sur les nouvelles découvertes qui se font journellement en différens genres de professions, & sur les moyens de perfectionner les anciennes; rien n'excite davantage au bien; l'on s'éclaire réciproquement sur les choses qu'on ignore, l'on s'anime & l'on se soutient l'un l'autre dans les entreprises utiles qu'on a formées; enfin cela met à portée de rendre bientôt d'un usage général les bonnes choses qu'on a découvertes. Vos promenades peuvent encore être d'une plus grande utilité; elles vous mettront à portée de juger par vos propres yeux de ce qui se passe dans nos campagnes, des

fautes où tombent nos cultivateurs, & quelles sont les parties qui exigent une amélioration générale. Vous avez raison, mon cher Kliyogg, lui repondis-je, je veux profiter de vos conseils du mieux qu'il me sera possible, & je ne laisserai échaper aucune occasion de faire du bien. Je vais de ce pas mettre la main à l'œuvre, afin de pouvoir me rendre à moi-même le doux témoignage d'être un membre utile de la Société humaine & exact dans l'observation de tous ses devoirs: heureux de pouvoir, lorsqu'il plaira à l'Etre Suprême, quitter avec joie, une vie où, fidele à ma destination, j'aurai pû rendre gloire à Dieu & travailler à l'utilité de mes freres.

JE puis protester ici que les avis & surtout les exemples de cet homme esti-

mable n'ont pas été chez moi d'un effet peu salutaire. Qu'on ne trouve donc pas étrange que je compare la sagesse de ce personnage avec la sagesse de Socrate. Le parallele seroit plus frappant, & la vertu y gagneroit bien davantage, si Kli-yogg avoit pû trouver, au lieu de moi, un *Xénophon*, dont la plume énergique eût fait connoître son mérite à l'univers.

J'ESPERREROIS néanmoins que ce foible essai ne seroit pas absolument infructueux, si le tableau que j'ai entrepris de tracer pouvoit faire sur l'esprit de mes lecteurs seulement une partie des vives impressions dont mon ame a été pénétrée en contemplant l'original. Des gens de lettres plus éclairés & plus profonds que moi seront peut-être excités par la lecture de cet ouvrage à tourner quelquefois leurs vues & leurs observa-

tions sur les plus bas étages de la Société humaine. (y) La connoissance des différentes propriétés de l'ame & de ses facultés en recevroit un nouveau jour; les idées qu'on doit se former du bonheur & de la véritable grandeur de l'homme

S 5

(y) L'Auteur n'est pas le premier Philosophe qui ait fait de pareilles observations. Il a paru en 1756. un ouvrage qui a beaucoup de rapport avec le sien, il est intitulé; *Le Paysan Philosophe. Relation publiée par M. Hoffmann Inspecteur de Dresde &c. avec un portrait enrichi de cette Inscription:* Joannes Ludewig, agri ac vineæ colonus, Philosophus, Mathematicus, Orator, Autodidactus. Cassebudæ prope Dresdam, A. 1756. Ætatis 41. On trouve dans le Journal Etranger Août 1758. p. 188. un extrait fort intéressant de cet ouvrage.

en seroient plus positivement déterminées, & l'on pourroit peut-être reprendre avec plus de succès la question qui s'est élevée de nos jours entre les Philosophes, savoir: si les Sciences & les Lettres ont été ou plus nuisibles ou plus utiles à la Société. L'exemple de mon Socrate rustique m'a convaincu que l'ame humaine peut dans tous les états déployer la totalité de ses forces; que les grands talens ne sont jamais perdus pour la Société, dans quelque rang que celui qui les posséde se trouve placé; & que la véritable grandeur de l'homme consiste dans un rapport exact de ses actions avec les facultés dont il est doué. Le Cultivateur, l'artisan, le savant, le magistrat, chaque homme, selon sa vocation, trouvera suffisamment dequoi exercer ces facultés, & tous se rendront également

agréable à Dieu, qui embrasse d'un seul coup d'œil le bonheur de la Société humaine, moyennant que chacun fasse dans l'état où il a été placé un bon usage du talent qu'il a reçu. Un cultivateur sage & éclairé pourra contribuer autant à la perfection générale que le législateur le plus habile. L'exemple de ce cultivateur influera peu à peu sur ses voisins, & pourra ramener les bonnes mœurs dans tout un village, de-là elles iront se répandre sur toute une contrée, les villages des environs qui auront un pareil modele devant les yeux ne pouvant manquer d'en profiter. Le bonheur qui en découlera n'échapera pas aux yeux d'un législateur attentif, qui en prendra occasion de rectifier sa législation, & l'utilité ne sauroit manquer alors de devenir générale.

C'est cette considération qui m'a fait déférer aux instances de mes amis pour m'engager à communiquer au public un ouvrage entrepris d'abord dans la seule vue d'encourager quelques uns de mes concitoyens à travailler au rétablissement de l'Agriculture, & de leur indiquer la voie la plus courte vers un but aussi louable. L'exemple que je leur mets devant les yeux démontre la possibilité du succès, & en indique en même tems les moyens les plus efficaces, savoir, un redoublement d'ardeur & d'assiduité dans le travail, & une connoissance plus exacte & plus répandue de la meilleure maniere de regler l'Economie rustique. Le premier point exige une réforme générale dans la conduite morale des habitans de la campagne, & le second des recherches physiques.

Rien n'excite autant l'ardeur & l'assiduité au travail que l'utilité qui en résulte, & les honneurs qu'on y attache pour récompense. L'amour des honneurs est un des plus puissants ressorts de la nature humaine. En voyant ce ressort agir si généralement chez tous les hommes & dans tous les états, pourrions-nous y méconnoitre une des plus sages vues du Créateur, qui semble inviter fortement le législateur à en profiter. Aussi les plus éclairés d'entre eux n'ont-ils jamais manqué dans aucun tems, de le mettre en usage. Le mal qu'il y a, c'est que l'on n'use pas le plus souvent dans la distribution des marques d'honneur, de toute la circonspection & de toute la justice qu'il faudroit. Le monde corrompu & ignorant confond alors ces marques d'honneur avec l'honneur lui-

même ; & comme il arrive d'un autre côté que ceux qui les méritent le moins les usurpent par leurs intrigues ; elles perdent peu à peu tout leur prix. Si la noblesse ou les ordres de chevalerie n'étoient constamment que des témoins chargés de déposer en faveur des services rendus à la patrie, on verroit, à la vue d'un noble ou d'un chevalier, tous les cœurs bruler du désir de mériter par des efforts redoublés, les mêmes distinctions. Si l'on voit au contraire les hommes les plus méprisables y parvenir comme les plus estimables & ces marques d'honneur devenir souvent le prix du vice & de la débauche, tout leur effet se bornera à faire naitre les basses intrigues, qui seules obtiendront tout, quelques dépravés que soient les prétendans. Dans les Républiques les charges

de l'Etat ſont des marques d'honneur. Heureux l'Etat où les dignités demeurent conſtamment la récompenſe aſſurée du mérite & de la vertu. Toutes les choſes y prennent la tournure la plus favorable, chaque citoyen eſt animé du zele le plus ardent pour le bien public, c'eſt à qui ſe rendra le plus digne d'eſtime, les enfans mêmes y apprennent pour premiére leçon, que l'application, les talens & la probité peuvent ſeuls leur procurer de la conſidération & les conduire aux honneurs. Mais tout eſt perdu, lorſque ces mêmes honneurs deviennent le partage de la fainéantiſe, de la débauche & de mille autres vices; tout le bien s'annéantit; les affaires les plus importantes, confiées à des mains laches & ennemies du travail, ſont négligées; toute émulation diſparoit, un ma-

nége bas & rampant est le seul moyen qu'on emploie pour se procurer du crédit.

Si l'on vouloit donc exciter l'ardeur du travail parmi nos cultivateurs, au moyen des récompenses & de certains honneurs, il faudroit mettre toute son attention à en faire une juste distribution. Ce moyen exigeroit l'établissement d'une Société d'hommes respectables, qui réunissant à la probité la plus inébranlable une connoissance approfondie de tout ce qui concerne l'Economie rustique, jouiroient d'une confiance générale. Car il faut que celui, dont l'approbation doit exciter au bien, se soit lui-même rendu estimable. Leurs connoissances ne seroient pas uniquement puisées dans les livres, ils en devroient une bonne partie à leur propre expérience. De pareils hommes

hommes s'imposeroient l'obligation d'étudier à fond la nature du pays. Ceci exige un travail d'autant plus long, que malgré le peu d'étendue de notre territoire, la maniere de cultiver les terres y est singuliérement variée. Les contrées qui touchent aux Alpes étant propres à entretenir & à élever des bestiaux, on y cultive peu de grain; tandis que dans les pays plus bas & plus ouverts des districts de Greiffensee, Kibourg & Regensperg la culture des grains y est en vigueur. Le long des deux bords du Lac de Zurich, dans les vallées arrosées par la Limmath, la Thour & la Thœss, ainsi que le long du Rhin, la culture de la vigne forme la branche la plus considérable de l'Economie rustique. Or cette branche se divise encore en différens ra-

meaux. Sur les bords du Lac de Zurich les vignes se cultivent tout autrement que le long de la Limmath ; quoique ces deux vignobles ne soient séparées que par la ville. Ces deux cultures different encore beaucoup de celles qui sont en usage le long de la Thour, de la Thoess & du Rhin. Il faudroit donc que la Société se mit au fait de la nature de toutes les méthodes différentes usitées dans tout le Canton. Elle feroit dresser pour cet effet, dans chaque village ; un état circonstancié de la maniere actuelle dont l'Economie rustique y est administrée, du nombre des habitans ; de ce qu'ils possédent en bestiaux, en biens-fonds, & du produit qu'ils en retirent, de la situation naturelle de chaque lieu &c. On s'informeroit en même tems des économes qui seroient réputés pour les plus

habiles & les plus heureux, & l'on apprendroit d'eux les moyens dont ils se sont servis pour augmenter & améliorer leur bien. Il faudroit de plus que cette Société entreprit de tems en tems des voyages économiques, afin de pouvoir rectifier ses idées sur ce qu'elle verroit par ses propres yeux. C'est ainsi qu'au moyen des applaudissemens & des récompenses qu'elle accorderoit aux meilleurs économes, elle parviendroit à exciter tous les habitans du pays à travailler à une amélioration générale. Je voudrois enfin que l'on fit sous les yeux de cette Société, des épreuves bien réfléchies de toutes les nouvelles découvertes, d'abord dans des jardins, & lorqu'elles y auroient réussi, en plein champ. La Société tiendroit un compte exact de tous les résul-

tats, afin que lorsqu'elle seroit convaincue de la bonté de ces nouvelles découvertes, elles put les préconiser & les introduire parmi les autres améliorations, en donnant en même tems toutes les indications nécessaires pour les mettre en pratique.

LORSQUE cette Société auroit donc acquis toute la capacité & pris tous les arrangemens nécessaires pour un ouvrage aussi important, elle se proposeroit chaque année l'examen d'un certain nombre de villages, dont elle feroit venir devant elle, à un jour marqué, les cultivateurs qui se feroient le plus distingués; là, en présence de tous leurs confreres, elle feroit leur éloge dans les termes les plus pathétiques, les proposeroit pour modeles

aux autres, les nommeroit bienfaiteurs de la patrie, & leur donneroit en témoignage de l'approbation publique les prix qu'on auroit établis. Je choisirois pour cet effet une médaille qu'on frapperoit tout exprès à cet usage. Elle pourroit représenter d'un côté un laboureur conduisant sa charrue, un génie lui poseroit sur la tête une couronne composée de différens fruits de la terre, entrelacés les uns dans les autres, avec ces trois mots : *Au meilleur cultivateur.* De pareilles récompenses influeroient infiniment plus sur une amélioration générale dans la culture des terres, que l'usage ordinaire d'établir un prix pour la meilleure dissertation fournie sur un sujet proposé. Ma méthode conduit immédiatement à l'exécution ; les plus

beaux projets en sont encore bien éloignés. (z)

(z) Yontching cet Empereur de la Chine, mort en 1724. qui s'est rendu si célebre par son amour pour les Loix & pour la Justice, surpassa tous ses Prédecesseurs dans les soins qu'il se donna pour encourager l'Agriculture. „Il porta son attention sur ce premier „des arts nécessaires jusqu'à élever au „grade de Mandarin du huitieme ordre, „dans chaque Province, celui des La-„boureurs qui seroit jugé par les Ma-„gistrats de son Canton le plus dili-„gent, le plus industrieux & le plus „honnête homme; non que ce Labou-„reur dût abandonner un métier où il „avoit réussi, pour exercer les fonctions „de la Judicature, qu'il n'auroit pas „connues; il restoit Laboureur avec le „titre de Mandarin; il avoit le droit

Je ne puis mieux finir que par une pensée de Xenophon dans son Hiéron, elle s'accorde parfaitement avec ce que nous venons de proposer. „Une des „choses les plus utiles, mais qu'on n'a „point accoûtumé de faire valoir par „des motifs d'émulation, *l'Agriculture*, „fleuriroit beaucoup plus, si l'on établissoit des prix dans les campagnes, ou „dans les villages pour ceux qui cul„tiveroient le mieux la terre. Les Ci-

„de s'asseoir chez le Viceroi de la Pro„vince & de manger avec lui; son „nom étoit écrit en lettres d'or dans „une Salle publique. On dit que ce „réglement si éloigné de nos mœurs, „& qui les condamne, subsiste encore.„ *Voyez Additions à l'Histoire Générale de M. de Voltaire.*

„toyens encouragés à s'y appliquer avec
„ardeur, feroient de grands profits; les
„revenus de l'Etat augmenteroient; &
„la temperance se trouveroit unie avec
„l'amour du travail; on sait d'ailleurs
„que les gens laborieux sont moins
„enclins au mal que les fainéans.„

FIN.



ADDITIONS.

I.

Traduction d'une lettre allemande addressée par M. le Docteur HIRZEL au TRADUCTEUR; pour servir de supplément au SOCRATE RUSTIQUE.

Zurich le 1. Août 1763.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, ainsi que vous l'exigez, une relation de ce qui s'est passé dans cette assemblée de paysans, choisis parmi nos meilleurs cultivateurs, convoquée dernièrement par notre Société de Physique.

Cet événement touche d'assez près notre Héros pour entrer de lui-même dans le supplément que vous vous proposez d'ajouter à la seconde édition du Socrate rustique.

Je ne perds point de vûe notre bon Kliyogg, & je tacherai de ne rien laisser échapper de tous les traits de sa vie qui pourront instruire & intéresser. Mais je crains que plus cet homme estimable se répandra dans nos Sociétés, plus il fréquentera un certain monde, plus aussi nous sera-t-il difficile de démêler en sa personne ce qu'il ne doit qu'à lui-même, d'avec ce qu'il tient d'autrui. Or j'estime que ce qui caractérise proprement le Paysan Philosophe, c'est de le voir s'élever au sublime de la Philosophie, par la seule force de son génie, par ses propres réflexions, & sans le secours des

livres ou de l'entretien des Savans. Qu'un Payſan ſoit conduit, par un heureux concours de circonſtances, dans la route ordinaire des connoiſſances humaines, quelque progrès qu'il y faſſe, il n'y aura rien là de bien extraordinaire. Il n'eſt point en effet plus étonnant qu'un Payſan, à qui l'on aura mis en main les livres & les ſecours néceſſaires, acquierre de la ſcience, qu'il ne le feroit de voir un Savant apprendre à faire des fagots.

MON ouvrage acheva de faire connoitre Kliyogg à toute notre ville; il n'y eut plus perſonne qui ne voulut le voir & l'entendre. Les uns parce que ſon caractère les avoit vivement intéreſſés; les autres parce qu'ils ſe flattoient d'être convaincus par là de la fauſſeté de mes deſcriptions. Ces derniers ne pou-

voient ni comprendre, ni digérer qu'un simple villageois fût plus sage, plus éclairé que nombre de nos Magistrats, de nos Ecclesiastiques, de nos Gens de lettres, de nos riches commerçans. Ils soutenoient avec chaleur, dans toutes les sociétés, qu'il étoit impossible qu'un pareil homme existât. On s'empressa donc de toute-part à faire venir Kliyogg, & par-tout il parla avec tant de franchise & tant de raison, que l'envie même fut forcée à lui rendre justice, & que tous les gens sensés & vertueux lui donnerent leur amitié. Les plus sages, les plus éclairés de nos Magistrats ne dédaignérent pas de s'entretenir avec lui sur l'amélioration de l'Agriculture & sur plusieurs objets de Police. Cela me fournit une infinité d'occasions d'admirer son étonnante sagacité, & combien il

étoit profond dans l'art de connoître les hommes. Je le voyois saisir du premier abord les qualités distinctives de chaque caractére, & démêler avec la même pénétration dans chaque entretien, si c'étoit un esprit de pure curiosité, ou un amour sincere pour la vérité, ou la vanité, ou l'envie de contredire, qui en avoient été le véritable motif. Il vit avec la plus grande satisfaction dans ces entretiens, que ses raisonnemens ne laissoient pas de faire impression, & qu'il gagnoit assez sur les esprits, pour pouvoir espérer de se rendre utile. Il n'en fallut pas davantage pour l'engager à faire de fréquentes visites aux personnes qu'il croyoit en état de goûter & mettre en exécution les projets avantageux qu'il méditoit.

Il avoit sur-tout à cœur qu'on persuadât aux habitans de sa communauté,

de consentir au partage de leurs pâturages communs, dont le terrein, très vaste, est fort marécageux & fort humide. Ce terrein, d'un très petit rapport dans son état actuel, devoit selon lui, au moyen de ce partage, fournir à chaque habitant dequoi entretenir, comme il faut, un beaucoup plus grand nombre de bestiaux; & augmenter dans la même proportion les engrais, si nécessaires à la bonne culture.

KLIYOGG voyoit la Société de Physique occupée des mêmes vues, & animée du même zéle ; il vint souvent à nos Assemblées, & nous communiqua toutes ses idées sur la méthode à employer, si l'on vouloit travailler avec succés au retablissement de l'Agriculture. Il exigea sur toutes choses que nous nous donnassions la peine d'entendre raisonner les paysans, & de conférer avec eux

dans les régles. Ce ne sera, Messieurs, nous disoit-il, qu'au moyen de pareilles conférences, que vous vous formerez une juste idée de notre agriculture, que vous pourrez déterminer précisément le point auquel nos cultivateurs sont parvenus, & que vous découvrirez les raisons qui les ont empêchés d'aller plus loin. Ces preuves que vous leur donneriez de votre considération pour leur état, pour leurs lumiéres, exciteroient leur attention, donneroient à leurs esprits une certaine activité, leur feroient faire plus de réflexions, plus d'observations sur la nature de leurs travaux. En leur témoignant de la confiance, vous gagneriez la leur, & vous les verriez se ranger insensiblement à vos avis, aussitôt qu'ils seroient persuadés, que ce n'est point par la force, mais par la conviction, que vous voulez leur faire

prendre des toutes nouvelles. Vous différez beaucoup entre vous sur tout ce qui concerne notre profession, permettez-moi, Messieurs, de vous amener quelques-uns de mes confréres, & faites-les differter à leur tour en votre présence, sur des objets qui leur sont aussi familiers. Le villageois s'imagine être mieux instruit, sur tout ce qui est de sa compétence, que vous autres Messieurs! Gardez-vous de lui témoigner le contraire, flattez plûtôt son amour-propre ; faites-lui croire que vous avez une haute idée de sa capacité, si vous voulez exciter son émulation & lui donner plus d'envie de s'instruire.

KLIYOGG voyant que nous goûtions ses raisonnemens, insista pour qu'on fit choix d'un sujet que l'on donneroit à examiner

examiner à nos payfans, & dont on leur demanderoit leur avis. Il nous indiqua pour essai la question des hayes ou enclos, dont il penfoit que l'on abufoit dans notre canton. Il en croyoit le plus grand nombre non seulement inutiles, mais nuisibles même à la fertilité des terres, outre que toutes ces hayes séches, toutes ces pallissades privoient les forêts de beaucoup de bois & enlevoient au laboureur un tems qu'il pourroit employer bien plus utilement. La société ne put qu'applaudir aux propositions de notre Philosophe, mais quelques-uns de nos confréres auguroient trop mal du favoir-vivre & de l'intelligence de nos villageois, pour attendre autre chose d'une pareille assemblée, que beaucoup de confusion & beaucoup de désordre. Ils pen-

ſoient que les plus retenus ſeroient trop intimidés à l'aſpect d'une Aſſemblée nombreuſe, pour oſer dire librement leur avis, tandis que les plus effrontés s'engageroient dans des diſputes groſſiéres & tumultueuſes dont on ne pourroit tirer ni lumiéres, ni utilité. On ſe figura que tous les payſans appartenoient néceſſairement à l'une ou à l'autre de ces deux claſſes. Cela nous fit prendre le parti de propoſer à nos cultivateurs, de nous envoyer par écrit leur ſentiment ſur un ſujet indiqué ; & d'exciter leur émulation par des prix. Nous convinmes de renouveller la choſe deux fois par an, & de commencer par la queſtion concernant les hayes ou enclos, qui nous avoit été propoſée par Kliyogg. Voici comment cette queſtion fût énoncée ;

ON demande,

I. *Dans quel cas les hayes ou enclos sont nécessaires; & dans quel cas l'on peut au contraire s'en passer, de façon qu'on pourroit alors les envisager comme superflues ou même nuisibles?*

II. *Au cas qu'il fallut envisager les hayes ou enclos comme nuisibles, comment l'on pourroit garantir les possessions d'une manière plus sûre & plus commode?*

III. *Au cas que les hayes ou enclos fussent jugées nécessaires, de quelle manière on pourroit, suivant les différentes circonstances, leur donner le plus haut degré d'utilité, ou tout au moins les rendre le moins dommageables qu'il fût possible?*

Nous reçûmes avant le tems prescrit seize différens Mémoires, dont la solidité, l'ordre & la clarté nous jettérent dans le plus grand étonnement. Le seul Kliyogg n'étoit point encore satisfait. Ceci est excellent, nous dit-il, pour ceux qui savent écrire, mais souvent les meilleurs d'entre nous, sont les plus inhabiles à manier la plume. Effectivement notre Philosophe en est lui-même une forte preuve. Il revint plusieurs fois à la charge, & fit tant que la Société consentit enfin à conférer personnellement avec un certain nombre de paysans. On remit à Kliyogg une invitation dans les formes, pour ceux qu'il indiqua; & plusieurs de nos confréres se chargérent d'inviter de leur côté les plus sensés des cultivateurs de leur connoissance. On indiqua le 15. Mars de cette

année (1763.) pour la tenue de cette Assemblée, & quinze hommes de différentes contrées de notre Canton y comparûrent.

M. le tréforier Heidegger, ce fage Magiftrat, fi zélé pour tout ce qui tend au bien de la Patrie, ouvrit la conférence par un difcours vraiment pathétique. On eut dit d'un bon pére qui s'addreffoit à fes enfans. Il expofa du ton le plus affectueux & avec une noble fimplicité, les motifs qui avoient déterminé la Société de Phyfique, à inviter leurs bons amis de la campagne, à cette conférence. Il s'agiffoit, leur dit-il, d'apprendre de leur propre bouche, en quel état l'Agriculture fe trouvoit dans les différentes contrées qu'ils habitoient; on vouloit favoir d'eux-mêmes, par quels

moyens on pourroit corriger ses défauts & la rendre plus parfaite. Il les exhorta à repondre l'un aprés l'autre, avec liberté & avec franchise, aux questions qu'on alloit leur proposer; & s'en tint principalement à la discussion des trois questions que je vous ai transcrites plus haut.

Une affaire imprévue ayant apellé M. le trésorier ailleurs, je fus chargé de continuer pour lui. Jugez, Monsieur, de ma surprise & de celle de mes conféres, dont plusieurs se firent un plaisir de me seconder, lorsque nous vimes la plûpart des interogés exposer, chacun à son tour, avec beaucoup d'ordre & de précision, la méthode usitée dans la partie du Canton qu'il habitoit, péser ses avantages & ses défauts, & proposer les moyens qu'il croyoit les plus propres à y remédier. Tous se continrent dans les

bornes qu'on leur avoit preſcrites. Ils parloient l'un après l'autre, ſans s'interrompre & ſans qu'il parût la moindre aigreur, la moindre confuſion. Lorsque les avis ſe trouvoient partagés, ils propoſoient leurs objections avec modeſtie, & les appuyoient ſur le témoignage de leur propre expérience. Arrivoit-il à l'un d'eux de battre la campagne, on le remettoit auſſi-tôt ſur la route, par une queſtion relative au point que l'on diſcutoit.

Je ne vous dirai rien, Monſieur, du réſultat de cette conférence, vû que la Société va donner au Public un extrait des trois Mémoires ſur la queſtion des haies ou enclos, qui ont remporté les prix aſſignés, & qu'elle ſe propoſe d'y ajouter un précis de tout ce que nous

avons recueilli dans cette intéressante conférence, de plus propre à servir à l'instruction du reste de nos cultivateurs. Je me contenterai pour le présent, de vous assurer, que nous fûmes tous singuliérement édifiés, tant du maintien décent de ces honnêtes gens, que de leurs lumiéres, de leur zéle pour le bien public, & de leur habileté à rendre leurs pensées avec une clarté, une énergie d'autant plus surprenantes, qu'une pareille facilité naturelle à discourir ainsi sans préparation, se rencontre rarement chez ceux mêmes, dont l'esprit a été cultivé de bonne heure. Enfin, Monsieur, j'ose vous dire, que cette Assemblée fait honneur à l'humanité, & qu'elle nous a plainement convaincus, que la justesse d'esprit & la droiture du cœur ne tiennent exclusivement à aucune condi-

tion ; & que la véritable dignité de l'homme n'eſt pas plus étrangére parmi les ſimples villageois, que dans les claſſes les plus relevées du monde poli.

Le cœur pénétré de tout ce que je venois de voir & d'entendre, je ne pûs m'empécher d'exprimer à l'Aſſemblée les divers mouvemens dont j'étois agité. „Je n'ai de ma vie éprouvé, Meſſieurs, ai-je dit, une ſatisfaction pareille à celle que je goute dans cet agréable moment, où je vois les plus eſtimables de mes concitoyens & les plus dignes de nos cultivateurs réunir leurs efforts pour le bien commun de la Patrie. Et vous, chers amis de la campagne, vous voyez que toutes nos vues ne tendent qu'à la recherche des moyens les plus propres à augmenter la proſpérité de cette chére

Patrie, à ranimer, pour y parvenir, l'induſtrie & l'activité de nos laboureurs, à tacher de leur faire connoitre comment ils pourront cultiver leurs terres de la maniére la plus avantageuſe, & en augmenter la fertilité. Nous liſons à cet effet, ſur cette matiére, des ouvrages de toutes ſortes de pays, compoſés par les gens les plus habiles & les plus propres à nous éclairer par leur expérience. Ceux d'entre nous qui en ont la commodité y ajoutent, pour plus de ſûreté, leurs propres épreuves. Je vois, mes chers amis, que le même zéle vous anime, & j'en attends les plus heureux effets pour la Patrie. Car enfin c'eſt de vous que dépend le ſuccès de toutes nos recherches; toutes nos méditations ſeront infructueuſes, ſi vous ne mettez la main à l'œuvre, & ſi perſuadés, comme

vous l'êtez, de la pureté de nos intentions, vous ne commencez à mettre en exécution les conseils que nous vous donnerons. Il ne dépend que de vous, de rendre la Patrie heureuse & florissante. Vos vertus, votre candeur, me sont de sûrs garants que vous ne vous y réfuserez pas. Alors vous obtiendrez à bon droit le titre glorieux de bienfaiteurs de cette chére Patrie; alors vous éprouverez que votre vocation est en effet la plus importante & la plus honorable de toutes celles qui s'exerçent dans la Société humaine, comme elle est en même tems la plus agréable & la plus aisée à remplir. Est-il rien de plus agréable que de contempler sans cesse les ouvrages merveilleux du Créateur; de respirer un air libre & pur; d'entretenir sa vigueur & de maintenir sa santé par un exercice conti-

tuel; de voir enfin une heureuse fertilité devenir la récompense de ses soins assidus? Est-il une vocation plus aisée à remplir, que celle où la plus grande partie du succès ne dépend que de soi-même? Bien plus à plaindre que vous à cet égard, il nous faut bien du tems & bien des soins pour parvenir seulement à faire goûter nos idées; ensuite que d'efforts, que d'obstacles à surmonter, avant de les faire mettre en exécution, avant de recueillir le moindre fruit de nos travaux. Continuez donc, mes bons amis, à nous séconder de tout votre pouvoir. Donnez nous votre confiance & votre amitié. Vous nous verrez à notre tour faire tous nos efforts pour vous convaincre de notre véritable attachement, & pour rendre d'un usage général, ce que nos lectures, nos épreuves & nos conférences avec vous nous auront

appris. Puisse cette union de l'honorable corps des cultivateurs avec cette compagnie de citoyens bien intentionnés, procurer à la Patrie toute l'utilité, que j'ai lieu d'en attendre. „ J'eus la satisfaction de voir, en prononçant ce discours, une émotion universelle se peindre sur le visage de mes auditeurs ; & me garantir leur approbation.

LA Société, pour prouver à ces honnêtes gens son contentement & sa bienveillance, leur fit servir un repas, où l'on vit régner tant de cordialité, que cette seconde scène ne fût guères moins attendrissante pour un ami de l'humanité que la premiére.

VOIL'A, Monsieur, ce que vous désiriez de savoir. Portez-vous bien; je suis &c.

Hirzel, M. D.

II.

Première lettre de M. le Marquis DE MIRABEAU au TRADUCTEUR.

à Paris le 8. Novembre 1762.

En arrivant ici, Monſieur, d'une tournée de cinq mois, que j'ai faite dans les provinces méridionales du royaume, j'ai trouvé la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 14 du mois paſſé, & le préſent que vous avez bien voulu me faire d'un exemplaire de votre ouvrage, qui m'attendoit peut-être depuis longtems. Avant de vous remercier, Monſieur, d'une marque d'eſtime ſi flatteuſe & ſi diſtinguée, j'ai voulu être en état d'apprecier moi-même cet ouvrage & de vous rendre un compte

ſincére de ce que j'en penſois. Ce déſir a retardé de quelques jours mon empreſſement à vous marquer ma reconnoiſſance, de peu de tems néansmoins, car il n'y a que cinq jours que je ſuis à Paris, & les premiers jours de l'arrivée d'un pere de famille aſſez occupé, dans un pays comme celui-ci, ſont bien ſurchargés. Je viens d'achever cette édifiante & excellente lecture, & je prens la plume auſſitôt pour vous remercier de me l'avoir procurée. Je ſens mieux que perſonne combien je ſuis peu digne du titre reſpectable dont on m'a honoré; & ſi depuis cette époque j'ai travaillé avec aſſiduité juſques au tems où mon zéle a pû déplaire, ce ne fût qu'en homme payé d'avance, & en quelque ſorte honteux de l'être ſi graſſement. Mais avant cela l'on m'avoit appellé *le*

tambour des honnêtes gens, par le plaisir que j'ai toûjours eû à citer & celébrer les caractéres & les traits qui font honneur à l'humanité. Cette marque de mon caractere vous dira, Monsieur, combien je dois avoir été satisfait du *Socrate rustique*. J'ai trouvé la réputation de ce morceau toute faite ici ; mais je n'ai à vous parler que de mon opinion personelle.

Je vous dirai donc que je regarde cet ouvrage comme un des plus utiles qui ait jamais vû le jour. Cet avantage sublime renferme nécessairement l'agréable, car il faut intéresser les hommes pour les endoctriner solidement. Les figures, le brillant de la poësie & des images de nos anciens livres sacrés, les paraboles des nouveaux nous font une preuve

preuve que Dieu lui-même s'eſt accommodé à la contexture des reſſorts de ſon ouvrage, quand il a voulu lui faire recevoir l'empreinte de ſes loix. Des premiers peut-être à donner l'eſſor à cette mode éphémere de goût pour l'agriculture pratique, qui s'eſt emparé de notre nation, j'ai vû avec quelque peine depuis, qu'en un pays où perſonne n'en connoit les dépendances, tout le monde a voulu l'enſeigner. Préſomption marche à côté d'ignorance, c'eſt l'ordinaire. Les cultivateurs de cabinet ont donné de gros volumes, que tous achetent, que peu liſent, que nul heureuſement ne pratiquera. D'autres nous ont impudément vanté leurs prétendus eſſais. Quelques-uns ſe ſont bornés à défricher ſur le papier. Il eſt très prudent en effet de ne

pas ſe livrer inconſidérement à des dépenſes ſur une terre disgraciée, qui ne les reſtitueroit pas. Des Sociétes patriotiques ſe ſont formées dans les villes. On a vanté des Sémoirs, imaginé de nouvelles charrues, diſſerté ſur des productions inconnues, fait des eſſais de jardin fort couteux & de nul raport, reformé la pratique des maitres. Ceux-ci n'ont pû voir qu'avec dédain ces docteurs en bas blancs venir, le paraſol à la main, leur propoſer l'abandon des uſages indiqués & confirmés par l'expérience. Au milieu de cela quelques hommes judicieux ont donné de bonnes & courtes méthodes, fruit de leur travail & de leurs ſuccès. Mais ces productions en petit nombre, noyées dans le fatras de la moderne érudition, n'ont été connus & priſés que de très-peu de gens ſages.

Mon zéle pour l'avancement & la perfection d'un art, dont j'ai reconnu & vanté l'utilité première, sans avoir jamais prétendu à la notice de ses détails, me faisoit voir avec chagrin, que cette nouvelle doctrine n'étoit qu'un roman géorgique, qui peint les fausses marches d'une nation fourvoyée. Eh quoi! disois-je, aurions-nous des arts & des sciences, si nous n'avions eu que des fictions & des rhéteurs? Qu'on nous enrichisse d'exemples, qu'on nous ramene du moins au vrai par des tableaux instructifs & riants. Ne sachant trop où les prendre, j'excitai à la traduction du poëme des saisons de Thompson. Je vis bien que ce n'étoient là que des tableaux & des paysages d'imagination. J'en cherchois qui fussent pleins de réalité & de

vie, & le *Socrate rustique* me donne plus que je ne voulois. Il renferme les méthodes & l'exemple de la plus saine & éclairée agriculture, de la plus noble philosophie & de la plus digne piété. *Kliyogg* est mon héros à tous égards. Combien tous nos petits préjugés tombent en présence d'un tel homme! Quelle dignité réelle, & prise dans l'homme même, qui suit la voye qui lui est prescritte par l'Etre suprême! Si ma position me permettoit de voyager, avec quel plaisir & quel fruit j'irois converser avec un tel homme! je lui ferois peut être voir, que puis qu'il lui faut quatre bœufs & deux hommes pour lever un arpent dans un jour, en lui montrant un garçon de charrue que j'ai, qui avec ses deux chevaux, leve réguliérement ses deux arpens par jour, je lui procurerois une

forte épargne, si son terrein & l'étendue de son entreprise de culture lui permettoient de préférer le travail des chevaux à celui des bœufs; je lui apprendrois qu'il n'y a rien de chimérique dans sa prétention de tribu, puisque les *Clan* d'Ecosse ne furent autre chose. Mais on pourroit m'objecter qu'ils trouverent la terre déshabitée. Je lui citerois donc aussi les *Haut-pentois de St. Omer*, qui occupant le Fauxbourg d'une grande ville, & ne subsistant que du commerce, qui mélange nécessairement, ont néanmoins, par l'attention à ne s'allier qu'entre eux, conservé un langage, des mœurs, & une prud'hommie distinguée, sur laquelle est fondée leur prospérité. Mais pour nous rapprocher de l'état du digne *Kliyogg*, bien plus propre à donner une base solide

à son dessein, je lui apprendrois que *Pinçon*, cultivateur en Auvergne, a eû la même idée il y a plus d'un siécle; qu'ayant marié quatre fils, il leur a ordonné de faire ainsi tribu, & de conserver précieusement le feu sacré de l'union, de la communauté des biens, & de la probité. Cette institution sainte a tellement profité, que les *Pinçon* ont non seulement un chef-lieu dans ces montagnes, où se trouvent toutes les commodités de la vie, l'hospitalité & de beaux logemens pour les étrangers du plus haut parage, mais encore plusieurs villages, qui ne sont habités que par eux. Les curés, les notaires, tous enfin sont de la même souche. Tous les arts nécessaires sont exercés dans cette tribu pour les bésoins communs, & ils vendent l'excédent dans les marchés, & dans les

foires voisines, où ce qui vient d'eux porte son titre de cautionnement. Je ne sçais tout ceci que par récit. J'ai passé dans la grande tournée que j'ai faite cet été à huit lieues de ce singulier établissement, sans le savoir. Je me serois détourné pour le voir, & en relever moi-même toutes les institutions. Mais je reparerai cela quelque jour, mes terres du Limousin n'étant qu'à trente lieues de là. A l'égard de la famille que vous citez, Monsieur, dans la haute Provence, je suis de ce pays là, & je n'y avois jamais rien oui dire de pareil. D'ailleurs il me semble que c'est de la communauté de biens & d'intérêts dont il est ici question, plutôt que de la pertinacité dans un genre de vie obscure. Ce dernier point tient beaucoup à la misére;

l'autre n'en sçauroit être susceptible. Au reste *Kliyogg* fonde un ordre de Cénobites agriculteurs, mais il le fonde de par la nature, sans aucun secours du fanatisme ascétique ni des moyens extrêmes toujours si séduisans pour les hommes fervens & superstitieux, qui ignorent leurs devoirs essentiels. Tout est simple, & grand par conséquent, dans son institution; & j'oserois prédire que la race de cet homme là sera l'honneur, la force & la bénédiction de sa patrie. Mais ce projet seroit peut-être singulier & peu analogue à la constitution d'un grand Empire.

Il ne me reste, Monsieur, qu'à vous marquer ma sensible reconnaissance de l'honneur distingué que vous m'avez fait en m'adressant un ouvrage si pretieux. L'estime des gens de bien fut toujours

ma plus haute ambition, & il n'eſt que celle-là d'honnête après celle de la mériter. Semblable à ce Poëte qui place dans les champs Eliſées les Ecrivains eſtimables *& Phœbo digne locuti* à côté de ceux *qui que ſui memores alios fecere merendo*, je place ceux qui mettent la vertu en lumiere par leurs écrits à côté de ceux qui l'enſeignent par leurs exemples, perſuadé que qui la connoit & la chérit la pratique certainement. C'eſt vous dire, Monſieur, le cas que je fais de votre ſuffrage : Vous y aſſociez le témoignage de l'approbation d'une Nation que je reſpecte, & chéris dès ma premiere jeuneſſe, qui aime la liberté, connoit l'égalité, pratique la vertu & jouit du bonheur. De tout temps mon ame s'en eſt fait une ſeconde

patrie, & la partie de mon cœur qui eſt vouée à tous ſes ſemblables s'y repoſe ſouvent froiſſée partout ailleurs. C'eſt donc à toute ſorte de titres que le préſent dont vous m'honorez m'a touché de la plus vive gratitude, qui ſe joint aux ſentimens d'eſtime avec lesquels j'ai l'honneur &c.

III.

Reponse du Traducteur à la Lettre précédente.

Basle ce 4. Janvier 1763.

J'ai lieu de m'applaudir, Monsieur, d'avoir osé donner au public la traduction d'un ouvrage qui a si bien sçû mériter votre aprobation, & qui m'a procuré la lettre gracieuse & intéressante dont vous m'avez honnoré. Que n'entreprendois-je pas pour mériter l'amitié d'un homme tel que vous, & combien ne serai-je pas flatté si j'ai pû, par ce foible essai, m'acquérir des droits sur votre estime & me procurer la liberté de vous entretenir par lettres, en attendant qu'une heureuse circonstance me mette à portée de vous connoitre person-

nellement. C'eſt un avantage que j'ambitionne plus que je ne ſaurois dire.

La lecture de vos excellens ouvrages a fait ſur moi, Monſieur, l'effet qu'elle a produit généralement en France & chez l'étranger; elle a reveillé dans mon ame ce goût décidé pour l'Agriculture que tout homme ſemble apporter en naiſſant, mais qui s'éteint chez la plûpart, faute d'être exercé. D'autres productions du même genre, que vos ouvrages ont fait éclorre, & quelques occaſions d'en faire l'application ont entretenu chez moi ce penchant ſi naturel, mais par malheur ſi peu compatible avec ma profeſſion. Si pourtant je trouvois des facilités à pouvoir m'y livrer, ſoit dans ces intervalles de repos que la douceur du Service de France laiſſe aux Officiers, ſoit lorsque j'aurai accompli ma

carriére militaire, je me flatte que vous ne me refuſeriez ni vos leçons, ni vos conſeils.

J'AUROIS, Monſieur, une autre grace à vous demander. Les Libraires qui ſont chargés de l'impreſſion du Socrate Ruſtique, voyant leur premiére édition ſur le point d'être épuiſée, ſe propoſent d'en donner une ſeconde. Je voudrois en ce cas y ajouter diverſes obſervations, ſoit en forme de notes, ſoit par maniere de Supplément. Si vous me permettiez d'y comprendre votre intéreſſante Lettre, ce ſeroit pour cette nouvelle Edition un ornement prétieux dont elle tireroit bien du relief. Un témoignage tel que le votre donneroit d'ailleurs un grand poids à bien des vérités utiles que vous admirez dans *Kliyogg*; & les exemples de ces *Haut-Pen-*

tois & de ces *Pinçons* que vous avez la bonté de me citer, outre qu'ils sont très-remarquables, fournissent une nouvelle preuve de la justesse d'esprit de notre Philosophe champêtre.

Vous m'alléguez, Monsieur, un seul point sur lequel il me paroit que vous n'êtes point d'accord avec le digne *Kliyogg*: Vous n'approuvez point la préférence qu'il donne aux Bœufs sur les Chevaux pour la culture de ses terres. Vous pensez qu'il trouveroit un grand profit à se servir des derniers. Mais je ne sçais si la différence du Sol ne feroit pas disparoitre une grande partie de ces avantages. Votre garçon de charrue leve, Monsieur, deux arpens dans un jour avec deux Chevaux; mais les leveroit-il dans un terrein aussi difficile que l'est celui que cultive *Kliyogg*? D'ailleurs cet habile

cultivateur vous dit lui-même, que l'achât de quatre bœufs, plus modique que celui de deux chevaux, en comprenant le bénéfice d'un côté & la perte de l'autre à la revente; joint au gain ſur l'entretien & la nourriture, ainſi que ſur la quantité & la qualité du fumier le dédommageoit amplement de la lenteur de ces animaux. Je ſçais que l'article *Culture des terres* dans l'Encyclopédie, donne une préférence bien décidée aux chevaux ſur les bœufs, & que votre ſentiment, Monſieur, donne un grand poids à cette déciſion. Je veux même que l'avantage ſoit inconteſtable dans la plus grande partie de vos Provinces: mais ne ſe pourroit-il pas faire néanmoins qu'il n'en fût pas de même en Suiſſe, où il me paroit que les bœufs ſont beaucoup plus forts & moins pareſſeux qu'en France, parce que

nos herbages sont sans doute plus analogues à la constitution de ces animaux? Nos bœufs peuvent d'ailleurs être bien plus profitables au cultivateur que ceux de France, parce qu'ils se vendent beaucoup plus cher au sortir de l'engrais. Nos bœufs gras vont jusqu'à Paris; les Armées s'en fournissent en temps de guerre; il n'y a que les bœufs d'Auvergne qui puissent leur être comparés. De plus la nourriture des chevaux, surtout l'avoine est beaucoup plus chére en Suisse qu'en France; peut-être aussi nos chevaux de Suisse exigent-ils plus de nourriture que d'autres. J'ai vû au moins dans les derniéres Campagnes les chevaux de Suisse que nous avions dans le régiment, supporter bien plus difficilement que d'autres la diète austere, où la nécessité des circonstances les avoit réduits.

JE

JE vous prie de vouloir bien obſerver, Monſieur, que ce ſont bien moins des objections que des doutes que je prends la liberté de vous propoſer. Je reconnois la ſupériorité de vos lumiéres, & je ne demande que d'être éclairé.

J'AI l'honneur d'être avec la plus haute conſidération, Monſieur, vôtre &c.

IV.

Seconde Lettre de M. le Marq. de MIRABEAU au TRADUCTEUR, en reponse à la précédente.

à Paris ce 25. Janvier 1763.

Je suis sensible comme je le dois, Monsieur, aux politesses que renferme votre Lettre en date du 3. Janvier. Je serois fort aise de pouvoir vous en remercier personnellement ; ou que ma correspondance vous pût être bonne à quelque chose. Mais, Monsieur ; puisque vous êtes assez heureux pour n'avoir pas perdu dans le métier des armes la sémence du goût que tout homme né pour suivre les Loix de son Instituteur a

naturellement pour l'Agriculture, goût fait pour procurer l'aisance, la santé & le bonheur, à tout âge & dans toutes les positions; c'est par la pratique, l'expérience & la société des hommes experts en ce genre, que vous deviendrez entiérement maître dans cet art, bien plus que par la correspondance avec les amateurs.

JE suis fort aise pour le bien de l'humanité en soi, d'apprendre que la premiere édition du Socrate rustique est près d'être épuisée. Il n'est aucunement nécessaire que la seconde contienne des augmentations pour qu'elle ait le même succès. Je me suis fait de tout tems scrupule de rien changer à mes essais pour les secondes éditions, quoiqu'assurément ils eussent un besoin essentiel de

changemens, principaux même, à telles enseignes, que dans la seconde continuation de l'ami des hommes je me suis expressement dédit de ce que j'avois donné pour principe fondamental dans mon premier ouvrage. J'avois posé en principe que la richesse dérivoit de la population, j'ai noté moi-même mon erreur de transposer la cause & l'effet, & j'ai reconnu que la population ne pouvoit provenir que des richesses. Il étoit bien plus simple de retablir cela au moyen de quelques changemens ou additions bien legeres; mais je me suis fait un scrupule de rendre, pour ainsi dire, les premiers exemplaires vains & inutiles dans les mains de ceux qui les avoient acquis, & une loi de ne jamais rien changer à mes ouvrages déja publiés, & de donner en suplément ce qui viendroit ensuite.

C'EST néanmoins à peu près ce que vous voulez faire, Monsieur, si vous réservez les notes d'augmentation de maniere qu'elles ne soient pas placées dans le corps de la traduction même. Je voudrois que la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire & que vous voulez joindre à ces annotations pût être de quelque substance & de quelque utilité. Telle qu'elle est elle est à vous, Monsieur, & non plus à moi. J'ai dû & je dois à jamais me faire une loi de ne rien faire imprimer désormais, mais je voudrois avoir écrit des choses qui pussent être utiles, & que d'aussi dignes dépositaires que vous les fissent valoir ce qu'elles ne valent certainement pas en sortant de mes mains.

SI vous faites usage de cette lettre, j'aurai plus de regret encore de n'avoir

pas été voir moi-même l'établiſſement de cette famille d'Auvergne dont je vous ai parlé, & recueilli des inſtitutions de ſon fondateur, ce qu'un homme attentif aux moyens de formation & corroboration des ſociétés en auroit certainement noté de remarquable. Rien ne ſe fait qu'il n'ait été préparé & un homme qui fonde une famille nombreuſe ameutée, attentive à ſe procurer elle même les moyens de ſubſiſtance, & à les tirer de ſon propre travail & d'un ſol ſtérile avant elle, à ne ſolliciter que le ciel & la terre, à ſoulager le gouvernement & la force publique de tous les fraix de Juſtice, de Police & de ſauve-garde, dont l'avidité meurtriére des fils ameutés de l'intérêt les ſurcharge partout ailleurs, tandis qu'elle fournit néanmoins, également à ſes fraix; un homme, dis-je,

qui a fait une telle œuvre en son passage ici bas, est un citoyen recommandable dont l'exemple & les instituts ne sçauroient être trop offerts à l'admiration publique & à l'imitation. C'est ce que j'aurois fait avec grand plaisir & qui auroit rendu ma lettre digne d'être publiée & d'être mise à côté de l'exemple vivant de Kliyogg. Tout ce que j'en scais est que le fait existe, & quant aux détails, je crois vous avoir dit que je ne les savois que par oui dire, & les raports d'autrui sont toûjours fautifs à quelques égards. Un témoin oculaire & digne de foi est presque la seule autorité recevable en tout genre d'histoire. Je repararai cela quelque jour, & peut-être que Kliyogg lui-même trouveroit dans l'exemple de son devancier des leçons dignes de nourrir & d'étendre son excellente philosophie.

A l'égard de ce que vous me dites, Monsieur, sur les différences des frais de labour des chevaux avec celui des bœufs, cette matiere est tellement intéressante, généralement parlant, qu'on ne sçauroit trop la ressasser & l'étudier le calcul à la main, ce qui est la véritable sonde de toute bonne œconomie. Je commence par vous dire 1°. qu'il n'est point de regle générale dans l'agriculture, & qui puisse convenir à tous les cantons, à tous les états, & à tous les genres de patrimoine & de débouchés. 2°. Que les raisons particulieres que vous me donnez pour la Suisse, me paroissent vûes avec beaucoup de justesse, & peut-être de vérité, eu égard aux loix du pays, aux qualités du territoire, à la circonscription des héritages. 3°. Je conviens

enfin que Kliyogg n'a pas un assez grande entreprise pour un attelier de chevaux; mais il n'en est pas moins vrai que sa maniere d'exploiter ne peut servir de modele à une riche & forte culture. Pour en juger selon la regle dite ci-dessus, c'est à dire le calcul à la main, examinons, s'il vous plait, le détail des fraix & des produits de la culture de cet ingénieux agriculteur tels que vous les avez exposés aux pages 120 & 121. (v. p. 171 & 172 de cette édition.)

Dans les dépenses on n'a point défalqué les avances, ni les intérêts des avances primitives & annuelles de cette culture, qui occupe quatre personnes chefs de famille, dont la dépense doit être comptée à titre d'avances annuelles,

au moins sur le pied de 600 livres ; ce qui est une chétive dépense pour des maitres & onze enfans . . 600 liv.

De plus la nourriture de quatre bœufs & d'un cheval, estimée au moins à 50 liv. pour chaque bœuf & le cheval, total . . . . 250 —

Les fraix de charrue, ustensiles & autres entretiens . 100 —

Total 950 liv.

Les reprises que l'on adjuge pour ces avances, à titre de produit net, ne sont que de 710 liv. Il faut qu'une extreme parcimonie suplée au reste & que cette culture refuse les intérêts des avances annuelles & primitives, même dans le cas d'immunité de tout impôt. Revoyons ce compte.

Le produit total de 45 arpens de terre, fraix compris, semence prélevée, est de 1558 liv. C'est environ 34 liv. 10 s. par arpent année courante y compris l'année de 15 arpens alternativement en jachéres ou en repos.

Le produit net total des 45 arpens qui payent 500 liv. de rente & 187 liv. 10 s. de dixme, est environ 15 liv. 5 s. par arpent.

Les reprises du cultivateur pour la culture des 45 arpens sont de 871 liv. C'est par arpent 19 liv. 5 s. Dans l'ordre de la grande culture exécutée avec des chevaux, ces reprises seroient 1717 liv. 10 s. au lieu de 871 liv., ou 38 liv. par arpent, au lieu de 19 liv. 5 s.

Dans la culture de Kliyogg la terre rend $5\frac{3}{4}$ de produit pour un de se-

mence. Dans la grande culture évaluée du fort au foible, la terre rend $10\frac{1}{7}$ de produit pour un de semence, la nourriture des chevaux défalquée. Il n'en est pas de même pour ce dernier point dans la petite culture de Kliyogg; ses bœufs lui consomment la plus grande partie du foin de ses 15 arpens de prés, & le pâturage de 24 arpens de terre qui restent en pâture; ce qui diminue de plus d'un quart le produit qu'il retireroit de son bien, qui alors seroit, sans cette dépense perdue, d'environ 2000 liv. au lieu de 1558 liv. Cependant la dépense d'un cheval est triple de celle d'un bœuf. De-là l'erreur vulgaire, qui est que le travail des bœufs pour la culture de la terre est plus profitable que celui des chevaux.

DANS la comparaison que l'on vient de faire de la petite culture pratiquée par le laborieux & habile Kliyogg, avec la grande & riche culture, la perte sur les reprises du cultivateur est de 846 liv. & la perte en suppression du produit du bien causée par la dépense des bœufs est environ de 450 liv. ainsi le total de ces pertes est environ 1300 liv. ou à peu près égal à la moitié de ce que le terrein de Kliyogg pourroit produire s'il étoit exploité par la grande culture.

DANS la grande culture la dépense des chevaux est compensée avec le gain qui peut revenir des bestiaux de profit, ensorte que l'un est absorbé par l'autre, & que l'un & l'autre sont exclus du calcul des dépenses & des produits de la grande culture. Il n'en est pas de même de la petite culture où l'on fait entrer

dans le calcul la dépense des bœufs, car il faut ensuite examiner le dédommagement que l'on peut retrouver dans le gain que l'on retire des bestiaux de profit. Ces bestiaux chez Kliyogg se reduisent à quatre vaches & deux porcs. Le profit des 4 vaches peut être estimé, dépenses défalquées, à 80 liv., & celui des deux porcs à peu près autant; en tout 160 liv. On compte encore le profit que l'on fait sur l'engrais des bœufs que l'on vend après qu'ils ont servi à la charrue. Le profit de cet engrais est estimé à 10 liv. par bœuf. Ce bénéfice peut arriver après un service de quatre années. Il y a quatre bœufs, ce qui peut raporter en quatre années 40 liv., ou 10 liv. par an, qui avec les 160 liv. ci-dessus font 170.

ON fait beaucoup valoir l'avantage de vendre les bœufs qui ont travaillé à la charrue, & de retirer par cette vente l'argent qu'ils ont coûté; au lieu que ceux qui labourent avec des chevaux ne profitent pas de cet avantage. Pour moi je ne ferai point entrer cet objet en compte; & pour me dispenser d'en prouver la nullité; je renvoye à l'article *Fermier* dans le Dictionnaire Encyclopédique.

NOUS trouvons donc pour Kliyogg dans ses bestiaux de profit un dédommagement de 170 liv. Mais il ne faut pas oublier une somme de 110 liv. qu'il paye annuellement pour le loyer d'une prairie, en outre des 687 liv. dont on a parlé ci-dessus. Ces 110 liv. réduisent le dédommagement de 170 liv. à 60 liv. qui sont à déduire sur les 1300 liv.

de perte qui se trouvent dans la comparaison de sa petite culture avec la grande culture. Mais je conviens cependant que Kliyogg ne peut pas pratiquer cette derniere culture qui exigeroit au moins l'emploi d'une charrue qui exploiteroit environ cent arpens de terre, & où il seroit besoin d'avoir un troupeau de moutons, & autres bestiaux à proportion pour la production des fumiers nécessaires pour obtenir de fortes récoltes. Ainsi il resulte toujours que notre Socrate rustique est conformement à son état un excellent cultivateur, & un citoyen très-recommandable.

VOILA, Monsieur, une petite décomposition calculée des différences réelles qui se rencontrent entre les deux cultures. Je vous repete que ceci est

près

près dans l'ordre des généralités. Mais cette vérité que des calculs plus serrés rendroient encore plus frappante, & sa démonstration par les regles du calcul n'en sont pas moins de la plus grande importance pour la prospérité réelle des Etats, & par conséquent pour le bonheur & la multiplication du genre humain. C'est là la base de la véritable science œconomique, grande science, je le repete qui assujetit & calcule toutes les autres, & qui voyant de nos jours son aurore donnera à ce que j'espére son plein jour à nos neveux. En attendant, Monsieur, continuez un genre d'application qui vous rendra si utile. J'éprouve en quelque sorte que cette perspective, quoi que de ma part peu méritée, est une grande satisfaction. Les Hommes charitables qui

penſent qu'il faut nous détacher de ce monde pour nous rendre meilleurs, ce qui eſt vrai pour le plus grand nombre, nous diſent qu'avoir vécu cent ans ou ſeulement trente, eſt la même choſe quand on eſt au bout. Ils ont raiſon pour les hommes uniquement occupés de leurs propres avantages petits & raprochés, ou de leurs plaiſirs. Certainement à leur égard le paſſé n'eſt rien; mais quant aux hommes occupés à bien faire, ils ſemoient au paſſé, ils recueillent au préſent, ils voient fructifier au futur. Il eſt très-important pour eux d'avoir vécu, de vivre & d'eſpérer la vie; & en même tems qu'ils prévoyent au futur le fruit de leurs travaux ils ne ſont pas épris de cette future jouiſſance, de maniere à ſe refuſer à la réſignation, à l'inſtant où ils ſont forcés d'y renoncer.

Leurs travaux & l'affection qu'ils y ont mise tiennent à des racines indépendantes de leur existence. L'amour propre s'ensevelit avec sa victime, gémit sur le passé & rugit de la perte de l'avenir; mais l'amour des autres se repose sur le tableau d'une vie exercée dans la pratique des vertus qu'il inspire; les bénit en partant & se console en voyant qu'il tombe seul & que tout le reste demeure. C'est là, je crois, le meilleur régime à prescrire à tout être périssable, pensant & sentant. Vous étes, Monsieur, dans la voye de ce régime, & je me crois en quelque sorte autorisé, & certainement intéressé à vous recommander d'y persister. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, vôtre très-humble & très-obéissant serviteur,

MIRABEAU.

V.

POUR ne rien laisser à désirer sur l'ecclaircissement de cette importante question, du moins quant à ce qui regarde notre pays, je me suis adressé à un des hommes de la Suisse le plus digne d'entrer en lice avec M. le M. de Mirabeau; à un homme à qui l'ancienne Gréce eût élevé des statues, à qui tous ses concitoyens capables d'apprécier son mérite, en ont élevé une dans leur cœur. Cet ami des hommes, cet excellent citoyen est le digne M. Tschiffeli, Secretaire du Consistoire supreme de la République de Berne & Vice-Président de la Société Economique de la même ville. C'est à la vivacité avec laquelle il aperçoit, saisit & embrasse tout ce qui est vraiment bon & utile; c'est à

cette chaleur qui l'annime lorsqu'il s'agit de le faire connoitre & gouter, ſurtout à cette ardeur qui ſurmonte les obſtacles & ſubjugue les eſprits; c'eſt en un mot à ſes excellentes vues, à ſes ſoins infatigables que la Société Economique de Berne, un des plus beaux établiſſemens dont la Suiſſe, dont l'humanité entiére puiſſe s'honnorer, doit ſon exiſtence & les principes de ſon activité. Ayant eu occaſion de lui communiquer la lettre qu'on vient de lire, il eut la complaiſance de m'addreſſer la ſuivante, dans laquelle il combat ou reſtreint le ſentiment de M. le M. de Mirabeau. C'eſt aux plus habiles, aux plus expérimentés de nos Cultivateurs à prononcer entre deux parties également reſpectables, également bien intentionnées.

Je conjecture ſeulement qu'ils pourront donner gain de cauſe à tous les deux; à M. le M. de Mirabeau pour les grands Domaines, pour de certaines contrées, peut-être pour le général de la France; à M. Tſchifféli pour ce qui regarde la Suiſſe & peut-être pour tous les petits Domaines.

Lettre de M. TSCHIFFELI au TRADUCTEUR, à l'occasion de la seconde lettre de M. le M. de MIRABEAU.

Monsieur.

Toutes les observations que fait M. le Marquis de Mirabeau, dans la lettre qu'il vous a écrite sur la culture génée & peu avantageuse de notre Kliyogg, se reduisent toûjours à la question générale, s'il est plus avantageux d'exploiter les terres avec des atelages de chevaux ou avec des bœufs; question sans doute très intéressante & qui mérite d'être examinée, non seulement dans chaque pays, mais dans chaque paroisse, & même par

raport à chaque domaine, ſous toutes les faces poſſibles.

L'AUTORITE' de M. de Mirabeau, l'homme le plus éclairé peut-être de notre tems ſur les vrais principes de l'Agriculture, eſt ſans doute d'un grand poids. Perſonne ne reſpecte davantage que moi ſon zele & ſes lumieres. Je l'honnore ſous le titre ſi juſtement acquis de *l'Ami des Hommes*. Cependant comme nous cherchons la vérité tous deux, je ne crains point d'être d'un avis différent du ſien ſur ce point capital de l'Agriculture.

J'E'TABLIS donc pour principe fondamental, que partout où les chemins ne ſont pas exceſſivement pierreux, ni les terres d'un domaine extrémement rapides, il eſt généralement plus avan-

tageux d'employer pour atelage des bœufs de préférence aux chevaux. J'excepte cependant encore des quartiers où le commerce des chevaux pourroit se faire avec beaucoup d'avantage, & où l'on manqueroit en revanche de débouchés pour les bêtes à cornes; circonstance assez rare, & qui du moins en Suisse ne sauroit se rencontrer souvent. Ce que je vais dire se raportera particulièrement à ce pays, comme le seul qui me soit assez connu pour en parler pertinemment.

Le seul avantage sensible des chevaux sur les bœufs en fait de labours & de charrois, consiste dans la plus grande vîtesse & le plus de force avec laquelle ils expedient les travaux de la campagne, toutes choses du reste égales; car il est d'expérience que quatre bœufs

bien robuſtes avancent autant l'ouvrage que quatre chevaux médiocres nourris ſans avoine, ſuivant la méthode ordinaire du payſan. Mais toutes choſes égales, j'évalue à un tiers le plus de force & de viteſſe des chevaux; c'eſt à dire, que quatre chevaux feront autant d'ouvrage que ſix bœufs. C'eſt tout ce que je puis accorder, & des laboureurs très entendus que j'ai entretenu là deſſus, admettent à peine un cinquieme de différence. Le préjugé général de nos payſans en faveur des bœufs, pourroit bien en être la cauſe. Obſervez, s'il vous plait, Monſieur, que cet avantage, quelque grand qu'il paroiſſe, s'évanouit ſur tout domaine qui, comme il arrive généralement chez nous, ſeroit trop petit pour occuper l'atelage toute l'année. Nos fortunes ſont trop bornées, notre

pays de grains trop peuplé, & notre terrein trop cher, pour permettre communément des possessions aussi considérables.

Cinquante arpens de champs avec autant d'arpens de prés, & des pâturages proportionnés, font chez nous un grand domaine ; il y en a bien peu qui soient plus étendus. Il est même d'expérience qu'un héritage de cette grandeur ne produit communément qu'à peine la moitié de ce qu'il donneroit s'il étoit partagé entre deux ou trois possesseurs.

Sitôt que l'atelage ne peut être occupé toute l'année sur le domaine, il faut nécessairement ou qu'il chaume, ou qu'il soit employé pour le service d'autrui. Dans le premier cas, la garde

des chevaux eſt bien plus diſpendieuſe, & dans le dernier le laboureur devenu charretier, touche de près à ſa ruine. C'eſt là la fatale expérience que fait une partie du pays de vaud. Leurs miſérables atelages périſſent de faim & de fatigue à voiturer des marchandiſes; le fumier ſe perd par les chemins; le Colon devenu voiturier eſt yvrogne, querelleur & diſſipé; qualités peu propres pour une vocation, dont la baſe eſt la tempérance & l'application.

M. le M. de Mirabeau, dans ſa lettre met lui-même l'entretien des chevaux du triple plus haut que celui des bœufs: mais il dit en même temps, que ſes fraix ſont défalqués avant toutes choſes ſur le produit net, de ce qu'il apelle la grande culture, qu'il fait monter même après cette déduction à paſſé dix pour

un. Mais il me permettra d'obſerver, qu'il eſt impoſſible, que des productions auſſi riches, dérivent de l'exploitation par des chevaux. Avec nos atelages de bœufs nous donnons certainement des labours auſſi profonds & ſurtout auſſi exacts qu'avec les meilleurs chevaux. Nous en donnons trois & même quelquefois quatre à nos jacheres, & fort ſouvent deux pour la culture de nos mars. Je doute fort qu'on aille plus loin en France, & peut-être n'y a-t-il point de pays en Europe où la terre ſoit plus ſoigneuſement cultivée que dans le notre. Cependant nos recoltes ſont bien plus foibles que celles dont parle l'Ami des hommes. Mais ce n'eſt pas dans la nature des atelages, c'eſt dans celle du ſol & du climat qu'il en faut chercher la raiſon. Et s'il eſt vrai qu'en France le

produit net va au-dela de dix pour un, déduction faite des frais des atelages, le bon marché du nourris des bœufs rendroit le profit bien plus considérable encore.

VOICI notre façon de calculer en Suisse.

L'ENTRETIEN de six bœufs de trois à quatre ans ne coute pas davantage que celui de quatre bons chevaux y compris les frais du ferrage. Ceci posé & vérifié par toutes les expériences, tout décide le laboureur en faveur des bœufs; ceux-ci infiniment moins délicats que les chevaux, sujets à bien moins de maladies & d'accidents, font des labours bien plus exacts.

MANGEANT plus vite que les chevaux, ce seul objet va à deux heures

par jour, dont il y en a une du moins qui peut être employée au travail.

POUR la plûpart de nos terres extrémement graveleuses & chaudes, le fumier de bœuf est infiniment préférable à celui des chevaux.

CELUI-CI se consume bien plus vite, soit à la basse-cour, soit dans le champ; & nous en sommes si bien persuadés, que le prix du fumier de bœuf excéde communément celui des chevaux d'un quart, & même quelquefois de la moitié.

VOIL'A bien des avantages, mais celui qui les surpasse encore de beaucoup, est que tout cultivateur un peu intelligent, doit trouver année commune sur chaque atelage de quatre bœufs un profit net de 150 à 180 liv., s'il compense la

nourriture avec les travaux de son attelage. Achetant ses bœufs à l'âge de trois ans & les revendant à celui de quatre, il est à peu près sûr de trouver un Louis & demi ou deux de bénéfice sur chaque piece. Ce bénéfice va bien plus loin encore, lorsque le laboureur peut profiter de quelque bon pâturage public & élever lui-même ses bestiaux. Qui sçait que dans la plus grande partie de la Suisse, & sur-tout dans la partie allemande du Canton de Berne une paire de bœufs de trois ans, bien conditionnés, se vend très communément depuis dix jusqu'à quinze Louis, ne sera pas surpris de ce que j'avance.

Il en est bien autrement des chevaux. Outre que leur prix est sujet à de très grandes & de très fréquentes variations, il est très dangereux de se servir de jeunes chevaux

chevaux pour des travaux considérables & suivis. Le moindre accident peut causer une perte sensible au laboureur, tandis qu'un bœuf éclopé n'en est pas moins propre à être engraissé au profit du maître.

D'un autre côté si, pour atelage on se sert de chevaux dans toute la force de l'âge, il n'est plus question d'en tirer d'autre profit que celui de leur travail. C'est un capital considérable, qui au lieu de donner du bénéfice dépérit journellement & se trouve reduit à rien au bout de quelques années. Toutes ces considérations font évaluer à nos plus habiles Cultivateurs l'avantage d'un atelage de bœufs sur un atelage de chevaux à 200 livres, année commune.

J'ai l'honneur d'être &c.

VI.

Ecclairciſſemens ſur ce qui concerne la famille des Pinçous *citée par M. le Marquis de Mirabeau dans ſes deux Lettres au Traducteur.*

L'ON trouve dans le Journal Oeconomique de Décembre 1755. deux Mêmoires concernant cette intéreſſante famille dont parle M. le M. de Mirabeau. J'ai crû qu'un extrait de ces deux Mémoires feroit plaiſir aux lecteurs qui ne feroient pas à portée de conſulter ce Journal. Les faits qui y ſont contenus ſont trop analogues à l'hiſtoire de Kliyogg pour que j'aie lieu de craindre qu'on les trouve déplacés ici.

A quelques lieues de la ville de *Thiers* en Auvergne, eſt un chateau très

logeable; c'eſt le chef-lieu d'une petite Seigneurie nommée la Baronnie de Saudon. Il y a 400 ans qu'une nombreuſe famille de payſans l'acheta, & l'a poſſédée de pere en fils juſqu'à ce jour. Cette famille obtint en même tems, du Pape d'alors, une diſpenſe perpétuelle pour ſe marier dans le dégré où le mariage n'eſt point licite ſans diſpenſe. Cette marque de conſidération fait preuve de la vertueuſe diſcipline établie dès-lors chez ces honnêtes gens; & de la crainte qu'ils avoient de l'affoibliſſement de leurs régles & de leurs mœurs, en ſe méſalliant, comme ils diſent; c'eſt à dire en épouſant hors de la famille.

ILS ont une tradition qui fait remonter leur antiquité bien plus haut. Ils prétendent qu'il y a environ 1100

ans qu'un de leurs ancêtres, homme fort riche, pere d'une nombreuse famille, & avancé en âge, fit faire réflexion à ses enfans que, s'ils se voyoient maintenant dans une certaine splendeur, elle seroit bien diminuée, lorsque après sa mort ils auroient, selon la coutume, fait le partage de ses biens. Et que s'ils sçavoient être plus sages que la plûpart des hommes, il leur conseilleroit de rester tous ensemble comme ils étoient de son vivant. Ils ne manquérent pas d'y trouver bien des difficultés; la principale étoit, la privation d'une autorité telle que la sienne, que sa grande sagesse leur avoit rendue si respectable. Il avoit bien prévû leurs objections; & leur repondit que de bonnes régles bien établies entre eux, pareroient à tous les inconvéniens capables de ruiner leur projet.

Lui-même dicta ces régles qu'ils acceptérent de tout leur cœur & qu'ils suivent encore aujourd'hui.

PAR ces régles tous les droits de la Paternité sont dévolus à la famille assemblée. C'est elle qui discute tous les intérêts, remédie à tous les inconvéniens, décide de tous les partis à choisir. Il faut avoir vingt ans pour être admis aux delibérations. Cette assemblée se choisit un chef pour lui mettre en main l'argent, les papiers, & la conduite générale des affaires. Il peut seul disposer d'une dépense qui iroit jusqu'à dix pistoles, au-delà c'est l'assemblée qui en décide.

ON ne demande point compte à ce chef de son administration; & la famille

ne s'est jamais repentie d'une confiance si singuliére. Leur grande maxime & la base de toutes leurs régles est un respect infini pour la famille, dont on est prévenu dès l'enfance; mille traits dans leur histoire caractérisent ce principe. La seconde maxime est de ne point s'élever au dessus de son état. Ainsi les *Pignou*, (*) c'est le nom de la famille, ont gardé tous les usages ordinaires aux autres paysans, pour l'habillement, la nourriture & le logement. Ils ne se désignent que par le nom de baptême. Le chef seul porte le titre de Maître; on le nomme *Maître Pignou*, tous travaillent à la terre avec leurs domestiques.

(*) M. le M. de Mirabeau les nomme *Pinçou*, mais je soupçonne que Pignou en patois signifie la même chose.

LEURS enfans ſont tous élevés en commun, ſans aucune diſtinction, par une femme qui les a en ſa charge jusqu'à un certain âge. Elle a de plus l'intendance de la Laiterie, & les domeſtiques qui y ſont employés dépendent d'elle ſeule.

TOUS leurs domeſtiques ſont aſtreints à toutes les régles de la famille; on veut qu'ils aſſiſtent aux priéres du matin & du ſoir, & qu'ils rempliſſent exactement tous les autres devoirs du Chrétien.

LORSQU'IL s'eſt trouvé de jeunes gens dans cette famille qui ont voulû s'en ſéparer, on leur a donné une légitime honnête. La plûpart s'en ſont repentis, ont demandé à rentrer, mais inutilement; la famille ne reprend jamais

ceux qui l'ont une fois abandonnée. Les pertes qu'elle a fait par les maladies l'ont beaucoup affoiblie dans ces derniers tems. Il reste cependant encore huit peres de famille.

Les *Pignou* font de leur bien le meilleur usage. Charitables envers les pauvres, & hospitaliers, ils sont aimés, respectés, admirés. Plusieurs familles nobles, plusieurs familles de paysans ont tenté sans succès de les imiter. Les premiers ont dégéneré en sociétés de plaisir. Les autres n'ont jamais pû parvenir à ce point d'union & de prospérité qui distingue les *Pignou*. Ils n'avoient point sans doute ni les uns ni les autres posé, comme eux, pour fondement du bonheur qu'ils cherchoient, la piété, la charité, le désintéressement, l'amour du travail, & la simplicité, sans lesquels il est im-

possible de former une société heureuse & de se procurer la paix & l'abondance.

Plusieurs Intendans de la Province ont eû la curiosité de les voir. M. le Blanc, depuis Ministre de la Guerre, alla diner chez eux; il y fût honnorablement servi, & voulut que Maitre *Pignou* se mît à table avec lui. Enchanté de leurs mœurs & de leurs usages, il en fit le récit à Louis XIV. Quelque tems après Maitre *Pignou* fut obligé pour plusieurs affaires de se rendre à Paris; il alla saluer M. le Blanc qui le présenta au Roi. Ce Prince lui fit plusieurs questions & fut si charmé de ses reponses qu'il ordonna que la Taille des *Pignou* ne passeroit jamais 600 livres, & lui fit délivrer une gratification qui l'indemnisoit de son voyage.

VOILÀ ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans le premier Mémoire. Le second en différe à plusieurs égards. Il est vrai qu'ils ont été faits en différens tems; le premier datté de 1739. le second est tout récent. Mais cela n'explique pas à beaucoup près toutes les différences. Il seroit fort à désirer que M. le M. de Mirabeau ou quelque autre ami de l'humanité voulût se donner la peine de prendre sur les lieux des informations exactes & bien détaillées de cette singuliére famille. Ce seroit un vrai présent à faire au public. En attendant voici toujours le précis de ce second Mémoire.

LES *Pignou* Sieurs de Saudon demeurent à une demi lieue de Thiers en Auvergne depuis près de 300 ans. Ils possédent en commun plus de deux cens

mille francs de biens en prés, vignes, terres labourables, & autres héritages; mais ils n'ont point de Seigneuries, ni de terres nobles, si ce n'est le fief de Saudon, qui est de peu de valeur.

La famille est partagée en quatre branches, qui vivent ensemble dans la même enceinte de bâtimens. Il n'y en a jamais ni plus ni moins; car on ne conserve dans la famille, entre les enfans de chaque branche que ceux dont on se propose de faire un double mariage. On place ailleurs les autres garçons & filles, en leur donnant 500 livres de Légitime. On donne de plus aux filles un cofre garni de linge & de quelques hardes de peu de valeur, telles qu'en usent les autres paysans, les *Pignou* n'étant point à l'extérieur différens de leurs valets.

Le maître seul parmi eux porte des souliers. Les filles en portent aussi, parce qu'elles ne vont jamais travailler aux champs. On a grand soin de leur éducation, & on les fait toutes élever également au couvent à frais communs, jusqu'à ce qu'elles soient en âge d'être établies. S'il arivoit que dans une branche il n'y eut qu'une seule fille, unique héritiere par conséquent de la quatrieme portion des biens de la famille, on y feroit entrer par le mariage un garçon d'une autre branche, qui en deviendroit le chef.

On imprime de bonne heure aux enfans un si grand respect pour la famille & pour ses usages, qu'il n'est point encore arrivé qu'aucun des chefs ait pensé à se séparer, ni qu'aucun de leurs fils ou de leurs filles qui sont sortis de la

famille ait demandé un ſuplément à ſa légitime, quelque en ſoit la modicité. Il y a quarante ans que la veuve d'un de leurs chefs, qui n'avoit laiſſé qu'une fille unique, fut ſollicitée de ſe remarier avec quelque gentilhomme. On lui faiſoit entendre qu'avec les grands biens qu'elle retireroit, elle trouveroit un parti avantageux pour ſa fille. Cette honnête femme répondit en ſon patois, qu'elle ne pourroit jamais ſe réſoudre de témoigner un tel mépris à la famille & aux uſages des *Pignous*.

QUOIQUE les biens ſoient adminiſtrés en commun par les quatre chefs, la principale autorité eſt entre les mains du maitre qui eſt choiſi parmi les autres chefs.

ILS ſont logés fort au large, mais fort ſimplement & même pauvrement en

apparence. M. de la Granville, faisant sa tournée, passa chez eux il y a quelques années. Des personnes de sa compagnie vouloient conseiller au maitre de se bâtir au moins un logement plus commode. Mais l'Intendant plus sensé leur fit observer que cette simplicité étoit essentielle à un pareil établissement ; & que si l'on commençoit à s'en écarter dans le logement, on ne tarderoit pas à s'en écarter dans le reste au préjudice de la petite république.

Les *Pignou* sont fort aumoniers ; les pauvres y sont bienvenus, logés, nourris, couchés même si c'est le soir. Ils reçoivent aussi très bien tous ceux qui vont les voir, & les traitent de leur mieux, chacun suivant sa qualité. Ils sont fort honnorés & estimés dans le pays. Ce que *Maître Pignon* a décidé passe commu-

nément parmi les payſans pour un arrêt irrévocable.

Je ne puis me refuſer au plaiſir de tranſcrire, pour terminer cet extrait, les réflexions ſages & judicieuſes du Journaliſte ſur ce Mémoire. „Nous ne pouvons „nous diſpenſer, dit-il, de faire remarquer „les fruits ſolides de l'Economie, l'abon„dance qu'elle procure, l'union qu'elle „entretient, la paix qu'elle donne. Par „elle les travaux s'adouciſſent, les jalou„ſies s'éteignent, les conditions ſe rapro„chent. Si elle produit de ſi grands „biens parmi de ſimples payſans, quel„les merveilles ne pourroit-on pas eſpé„rer d'elle, ſi des perſonnes plus intelli„gentes & plus éclairées s'uniſſoient dans „le même eſprit! Quelle richeſſe, quelle „force ne recevroit point un Etat d'un „nombre de pareilles Sociétés, qui ſe ſé-

„roient formées dans son sein. Une mâle „& noble simplicité prendroit la place „d'un luxe efféminé; la modération fille „du travail assidu ménageroit les trésors „qu'il auroit acquis, & l'on apprendroit „enfin que le moyen le plus sûr pour „eviter la pauvreté est de renoncer à „l'opulence, & de fuir l'usage immodéré „des biens qu'on posséde. Des enfans „élevés dans ces maximes raméneroient „la pureté des mœurs, dont la perte de „jour en jour se fait plus regretter, & la „terre cultivée par leurs mains innocen- „tes, ne tromperoit plus par sa stérilité „des vœux chimériques. N'avons-nous „plus de ressources pour revenir à la na- „ture que les terribles effets d'une cruelle „revolution. „

VII. Mé-

VII.

Mémoire concernant la famille des Fleuriot, connus en Lorraine sous le nom des Valdajou.

Le morceau qu'on va lire est une production de Monsieur le Comte de Tressan. (*) En lisant le Socrate Rustique il se rappella toutes les particularités d'un voyage qu'il avoit fait quelques années auparavant dans la vue de connoitre à fond une famille de paysans aussi Phi-

(*) Lieutenant - Général des Armées du Roi, Commandant à Bitsch & en Lorraine allemande, Grand - Maréchal des Logis de la cour du Roi Stanislas, des Académies des Sciences de Paris, & de Berlin, des Sociétés Royales de Londres, d'Edimbourg, de Nancy, de Metz, &c.

losophes, & peut-être même encore plus respectables que Kliyogg. L'histoire de celui-ci ne laissa pas d'intéresser vivement l'ame éclairée & sensible de Monsieur de Tressan. Non seulement il rendit au travail de *M. Hirzel la justice* qu'il mérite, mais l'amitié dont ce Général m'honnore, pallia à ses yeux indulgens les défauts de ma traduction, & ne dédaigna pas de mettre la main à *la* plume pour me fournir dans le Mémoire qui fuit un pendant bien agréable au Socrate rustique. On y retrouvera ce fond de sensibilité, ce gracieux qui caractérise tout ce qui sort de sa plume. Pourquoi faut-il que la modestie de cet aimable Général me defende de tracer ici son éloge? Ce ne seroit pas le lustre d'une haute naissance; l'éclat des dignités, les honneurs militaires où ses talens

pour la guerre l'ont fait monter; les distinctions littéraires décernées à l'universalité, à la profondeur, à l'aménité de ses connoissances ; ce ne seroient point les charmes de son esprit, les graces repandues dans sa personne, dans ses discours, dans ses écrits qui feroient la partie la plus intéressante de cet éloge ; les bons esprits, les ames sensibles y admireroient bien plus encore la beauté de son ame, les rares qualités de son cœur ; ce caractére de bienfaisance, d'humanité qui s'étend sur tout ce qui l'environne ; cette précieuse sensibilité qui fait les bons époux, les bons péres, les véritables amis ; enfin ces sentimens vertueux qui produisent en lui le zéle le plus vif pour sa Patrie, & l'amour le plus tendre pour ses Maitres. Aussi dès

ſon enfance intimément attaché à la perſonne de ſon Roi, a-t-il toûjours paru ne reſpirer que pour lui. Rien n'áproche en même tems du tendre dévouement qu'il porte au fils de ſon Roi, à ce Prince que ſes ſeules vertus rendroient digne du thrône qui l'attend, & qui par un juſte retour donne à M. de Treſſan toute ſa confiance & toute ſon eſtime. Egalement chéri de Staniſlas il exerce une des premiéres charges de ſa cour. Ce Monarque ſi ſage, ſi éclairé, ſi Philoſophe, pouvoit-il s'attacher un plus digne ſerviteur, & quel maître a jamais mieux mérité d'en avoir de pareils. Auſſi rien de plus touchant que les ſentimens réciproques qui lient notre Général avec ce Roi bienfaiſant, dont les rares vertus ſont ſi fort au-deſſus de tout ce que j'en pourrois dire.

*** *** ***

A une lieue & demi de Plombieres & dans la partie des Vosges qui touche à la Franche-Comté, un valon assez spacieux formé par plusieurs gorges réünies, montre un aspect riant, où l'on reconnoit une culture assidue & dirigée avec industrie.

UNE seule famille partagée en quatre ou cinq habitations, élevée dans les mêmes principes, reconnoissant un chef dans le plus ancien & le plus éclairé de ses membres, s'occupe sans cesse du bien public, de l'éducation de ses enfans, du soulagement des malheureux, & de l'agriculture.

CETTE famille dont le nom est Fleuriot est plus connue encore sous le

nom de Valdajon, nom que porte le pays & les hameaux qu'elle habite.

Depuis très longtems les chefs de cette famille ont exercé principalement la partie de Chirurgie qui ſert à reparer les fractures & les luxations des os; leurs ſuccès continuels leur ont mérité la reputation d'habileté; une grande piété, une charité immenſe, leur a bien juſtement acquis celle de gens vertueux.

Une modeſtie ſinguliere, une tendreſſe vraiment fraternelle, régnent dans cette heureuſe famille, qui eſt maintenant aſſez nombreuſe & aſſez éloignée de ſa Souche commune pour ne plus contracter d'alliances étrangéres.

Le feu Duc Léopold touché des vertus conſtantes des Fleuriot, & reconnoiſſant que dans tous leurs actes,

ils avoient ſans ceſſe mérité la couronne civique, & avoient prouvé la nobleſſe de leur ame par leurs bienfaits & leur déſintéreſſement, Leopold voulut les annoblir.

LES familles s'aſſemblérent & les chefs d'une voix unanime remercierent leur Souverain de la grace qu'il vouloit leur faire, & ſe diſpenſérent de l'accepter. — Nos enfans, diſent-ils, dans leur reponſe également ſage & ſoumiſe, nos enfans ne penſerônt peut-être pas comme nous; enyvrés de leur nobleſſe, ils ſe diſpenſeront de ſervir les pauvres; ils dédaignerons de cultiver nos héritages; la bénédiction de Dieu ne ſe repandra plus ſur leurs travaux; ils ſe déſuniront, ils ceſſeront d'être heureux; ils refuſérent donc les lettres

de noblesse qu'on leur offroit, & celle de leur ame n'a jamais dégeneré.

Les succès presque prodigieux des cures operées par les Fleuriot, ont souvent excité l'envie & la jalousie de leurs voisins.

La premiere fois que j'allai à Plombieres, je m'informai particuliérement de cette famille ; je commandois alors dans cette partie de la Lorraine ; il me fut aisé d'approfondir les détails que je voulois connoitre.

Les uns me parlerent des Fleuriot avec autant d'amour que d'admiration ; un très-petit nombre de gens que je croyois devoir être les plus éclairés, voulut jetter un vernis de superstition & d'ignorance sur la maniere avec laquelle les Fleuriot en usoient dans leurs

opérations ; je crus cependant démêler la vérité dans les raports qui leur étoient les plus favorables ; je me fis un honneur & un devoir d'examiner les faits par moi-même, pour me mettre en droit de la dévoiler.

UNE étude assez suivie que j'ai fait dès ma jeunesse, de l'Anatomie, me mettoit à portée de distinguer la Science réelle d'avec le prestige.

JE fus au Valdajon, sans faire annoncer mon arrivée ; un habit uni, un seul domestique qui me suivoit, rien ne leur annonça que l'abord d'un étranger arrivé par hazard au milieu de leurs habitations.

TOUT m'édifia, tout m'attendrit en entrant dans une de leurs premieres

maisons; je me refuse avec peine au plaisir de décrire la propreté & l'ordre qui y regnoient; l'honnêteté de tous ceux qui l'habitoient. J'y reconnus tous les traits les plus simples & les plus touchans de la véritable hospitalité; mon but étoit de connoitre le dégré d'instruction où les plus habiles étoient parvenus dans un art fondé sur une science exacte & réelle; après m'être rafraichi & avoir admiré tout ce qui étoit du ressort de l'Economie rurale & du Gouvernement intérieur de la famille, je demandai s'ils avoient quelques livres; ils me dirent que leurs livres principaux étoient rassemblés dans une maison peu distante qu'occupoit un des anciens chefs de la famille; ils m'y conduisirent, j'y fus reçu par un homme âgé, respectable, & qui sous un air rustique me montra

des mœurs douces & polies. Il me fut facile d'entrer en matiere avec lui ; je lui demandai quels principes de ſon art il avoit étudiés, il me repondit : „Les „bons livres, la Nature & l'expérience „ont été les ſeuls maîtres de mes Peres, „je n'en ai point eu d'autres, & cette „tradition paſſera à mes enfans.„ Il m'ouvrit alors un grand cabinet, ſimplement orné, mais riche par ce qu'il contenoit ; j'y trouvai les meilleurs livres de Chirurgie, anciens & modernes, qui ſoient connus ; j'y trouvai des Squelettes d'hommes & de femmes de quatre ou cinq âges différens ; des Squelettes demontés, dont les pieces confondues enſemble, pouvoient être rejointes & remontées par une main experte ; j'y trouvai des manequins artiſtement faits, qui offroient une Myologie complette.

C'EST ici, me dit-il, que nous nous formons à la Science nécessaire pour soulager nos freres ; nous apprenons en même tems à nos enfans à lire & à connoitre ce qu'ils lisent ; ceux qui ont de la disposition, connoissent ces os & ces muscles avant l'âge de dix ans ; ils sçavent les demonter & replacer chaque piece ; voici une grande armoire, où toutes les especes de bandages & de ligatures propres aux différentes parties, sont étiquetées & où leur usage est défini ; nous leur apprenons de bonne heure à appliquer la pratique à la théorie ; la plûpart de ces chevres que vous voyez, nos chiens même en sont souvent les victimes ; l'espece de cruauté que nous exerçons sur ces animaux, en éteint le germe dans le cœur de nos enfans, que nous

excitons à devenir fenfibles à leurs plaintes & à les foulager ; bientôt ils apprennent à les guerir ; voilà toutes les leçons que j'ai reçues, celle que nous donnons à nos enfans, & la bénédiction de Dieu fe répand fur nos foins.

Je ne peux exprimer le refpect & l'attendriffement dont je me fentis faifir ; j'embraffai ce vertueux vieillard ; je me fis connoitre & je le priai en grace de me dire fi je pouvois lui être utile à lui ou à quelqu'un de fa famille.

Il étendit la main vers les habitations, les champs & les jardins qui les entouroient. „Ce que vous voyez, me „dit-il, fuffit à nos befoins ; la Provi„dence a béni nos foins, & nous avons „même dequoi foulager les malheureux ;

„ce qu'on nous offriroit au-delà de nos „petits frais nécessaires, nous seroit in-„utile; il nous deviendroit peut-être „nuisible, en excitant la cupidité dans „nos enfans; mais, Monsieur, ajouta-t-il, „vous avez le bonheur d'être grand of-„ficier de Stanislas notre cher & au-„guste Souverain, daignez lui dire que „toutes nos familles élevent leurs vœux „au ciel pour la conservation de ses „jours précieux, & que les Fleuriot „ne cesseront jamais de travailler à se „rendre utiles aux malheureux, pour „mériter d'être comptés dans le nombre „des meilleurs sujets du plus bienfai-„sant de tous les Souverains.„

Si l'on exigeoit le rapport de la cure des fractures les plus nombreuses & les plus compliquées dans un même

ſujet, je pourrois en donner pluſieurs que je certifierois comme s'étant opéré ſous mes yeux.

Monsieur le Marquis de Voyer & Monſieur de St. Lambert, dont le genie & les connoiſſances ſont univerſellement connues, ont eû la même curioſité que moi, & certifieront les mêmes faits. Je n'entre point dans le détail de leur Agriculture, on croira ſans peine que des gens auſſi ſages qu'éclairés ſont partis d'après les mêmes principes que l'habile & le laborieux Kliyogg; leur parallele ne pourroit cependant que faire honneur à l'humanité & donner d'excellentes leçons; c'eſt avec une vraie effuſion de cœur, que tous ceux qui penſent & dont l'ame eſt ſenſible, rendront toûjours un juſte tribut

de louanges à ces hommes trop rares encore, & dont l'exemple mérite bien d'être suivi.

* * *

QUELLE est l'ame un peu sensible, sur qui le morceau charmant qu'on vient de lire, n'a pas fait la plus vive impression, & qui ne désire d'entrer jusques dans les moindres détails sur tout ce qui concerne les Fleuriot ? On trouve dans le même mois du même Journal que nous avons cité plus haut, (*) une lettre fort intéressante sur leur sujet. Elle est de M. Morand, Docteur régent de la faculté de Médecine

(*) Journal Économique, Decembre 1755. p. 76.

decine de Paris, dont le témoignage feroit bien décisif, s'il en étoit encore besoin après celui de M. le Comte de Tressan. Le célebre Docteur n'a pas vû tout ce qu'a vû l'illustre Comte, mais il a vû le plus essentiel & des mêmes yeux.

IL rend la même justice à l'habileté des Valdajon ; il a été également frappé, enchanté de leur simplicité de mœurs, de vie, de nourriture, de vêtemens. „Contens, dit-il, de leur „sort, ils se bornent au simple nécessaire, & rejettent tout ce qui est in„utile; ils se tiennent chez eux comme „de simples paysans, ne mangent que „du pain de seigle & du lard, & l'eau „est leur seule boisson. Toûjours en

„campagne l'un ou l'autre, ils ne vont „jamais à cheval, & n'ont jamais voulu „revenir chez eux en voiture. L'or & „les richesses, vains fantômes du bon„heur ne les touchent point, deux ou „trois Louis font un salaire qui leur pa„roit trop fort. Ils les ont plusieurs „fois refusés de gens riches; de la „part de ces derniers, ils se conten„tent de six ou douze francs au plus. „Tous les mardis ils se trouvent à Re„miremont, d'autres jours à Plombiéres „& ailleurs: là ils ont quelquefois „jusqu'à quarante pauvres estropiés ou „blessés; ils les visitent, les pansent „gratis, ou sans regarder ce qu'on leur „donne; souvent même ils les four„nissent d'argent pour s'en retourner, „& leur donnent de leur onguent qui

„fait tout leur ſecret, leur tréſor; ils
„s'en tiennent à avoir dans leur famille
„la compoſition de ce topique, connu
„uniquement ſous le nom d'onguent
„du Valdajon. Ce reméde fort eſtimé
„dans la Lorraine eſt un très bon ré-
„ſolutif nerval, adouciſſant & forti-
„fiant. Les Valdajon l'emploient dans
„les contuſions, foulures de nerfs, luxa-
„tions, fractures, de même que dans
„les plaies où il y a danger de gan-
„gréne; il ſoulage auſſi les douleurs de
„goutte & de rhumatiſme; on ne fait
„qu'en étendre ſur un linge, ſans chauf-
„fer l'onguent.„

Qui pourra douter encore après l'exemple des *Kliyogg*, des *Pignou*, des *Valdajon*, que M. le Docteur Hir-

zel n'ait eu toutes les raifons du monde d'avancer que la classe des payfans méritoit autant que toute autre l'attention du Philofophe. Que l'homme agréable fe borne à connoitre tout ce qu'il y a de plus diftingué dans ce qu'il nomme la bonne compagnie; que le négociant ne parcourre les places de commerce que pour s'inftruire des facultés, des talens, des travaux de fes confreres; que l'amateur, le curieux ne vifite que les cabinets & les laboratoires des Artiftes; le laborieux Antiquaire que les monumens des tems les plus reculés: mais que le vrai Sage, l'ami de l'humanité s'occupe à la recherche des hommes vraiment vertueux; qu'il aille les déterrer dans leur obfcurité, dans les claffes qui paroiffent les plus abjectes

aux yeux de cette bonne compagnie si vantée. Il trouvera surement bien des *Kliyogg*, des *Pignon*, des *Valdajon*, qui sont encore inconnus, parce que la vraie vertu fuit le grand jour, & demeure constamment attachée à cet état de simplicité qu'on dédaigne d'examiner. Mais notre Sage ne négligera rien pour tirer de cette obscurité de pareils hommes. Il ira comme un Comte de Tressan les visiter dans leur chaumiére, ou comme un Docteur Hirzel les chercher derriere le soc de leur charrue. Il s'empressera de faire connoitre leurs vertus, leurs bonnes actions, non pour flatter leur amour-propre, la célébrité n'est point un bien à leurs yeux; mais dans l'espoir que

de pareils exemples feront du moins quelque impreſſion dans un tems où ils ſont ſi rares. Si l'exemple du vice fait tant de coupables & de malheureux, pourquoi l'exemple du bien ne produiroit-il pas le même effet en ſens contraire.

FIN.



CONTENU.

